



NATIONAL  
GEOGRAPHIC

# TRAVELER

RÉCIT  
LE PÉRIPLE DE  
NOS REPORTERS  
EN 22 JOURS

HORS-SÉRIE  
MAI-JUIN-JUILLET 2020

## La formidable aventure du TOUR DU MONDE

- Des cartes extraordinaires
- Les portraits des pionniers
- Notre carnet de voyage

BEL : 7,50 € - CH : 11,90 CHF - CAN : 11,80 CAD - DOM : 7,50 € - PORT/CONT. : 7,50 € - LUX : 7,50 € - Surface : 7,50 € - Zone CPP Bateliu : 900 XPF

CPPAP



AU CŒUR DES PARCS  
NATIONAUX D'AMÉRIQUE

NATIONAL  
GEOGRAPHIC

# LA PLANÈTE DES OISEAUX



NATIONAL  
GEOGRAPHIC

# DE L'ESPOIR SOUS L'Océan



Disney+

Disney+ + PIXAR + MARVEL + STAR WARS + NATIONAL GEOGRAPHIC

Abonnez-vous dès maintenant sur [DisneyPlus.com](https://DisneyPlus.com)



PHOTOS: EMANUELA ASCOLI

## LE VOYAGE DES SUPERLATIFS

# 29

janvier 2019. Après 211 jours, 23 heures, 12 minutes et 19 secondes, le navigateur Jean-Luc Van Den Heede est de retour chez lui, aux Sables-d'Olonne. À 73 ans, il vient de remporter la Golden Globe Race, un tour du monde en solitaire, sans escale, réalisé à l'ancienne, sans GPS ni téléphone portable, muni seulement d'un sextant et de cartes en papier. La prochaine édition est prévue pour la fin de l'été 2022.

Le 6 janvier dernier, c'est un autre bateau qui s'est lancé dans une circumnavigation extraordinaire. Cinq cents ans après Magellan, le navire-école portugais « Sagres » a largué les amarres. Objectif pour les 142 marins à bord : parcourir près de 66 000 kilomètres autour du globe, faire escale dans 22 ports et 19 pays différents.

Les jeunes cuisiniers Clément Gonnet et Franck Ferraris n'ont, quant à eux, pas choisi la navigation, mais la gastronomie comme fil rouge de leur tour du monde. Dès mars prochain, ils comptent silloner la planète à pied, en logeant chez l'habitant contre des repas concoctés par leurs soins...

Et ils sont loin d'être les seuls à tenter l'aventure. Même en 2020, à une époque où on envisage de voyager dans l'espace et d'atteindre Mars, le tour du monde reste l'exploit ultime.

Dans ce hors-série, nous vous proposons un voyage dans le temps, avec une sélection de cartes qui nous montrent comment notre point de vue sur la planète a évolué, puis nous revenons sur les pionniers de ces périples fantastiques. Magellan, bien sûr, mais aussi Nellie Bly, journaliste qui décida, en 1889, de partir sur les traces du héros de Jules Verne, Phileas Fogg, et de battre le record de son tour du monde en 80 jours. Personne n'y croyait (c'était une femme), et pourtant, elle l'a fait ! Sans compter Clärenore Stinnes, riche héritière allemande, qui réalisa, en 1927, en compagnie de son caméraman Carl-Axel Söderström, le premier tour du monde en voiture de l'Histoire, ou encore Bertrand Piccard et Brian Jones qui bouclaien, il y a à peine plus de vingt ans, un périple de 19 jours en ballon.

Nous vous offrons aussi des images issues des archives de « National Geographic » pour un aperçu de ce qui attendait les explorateurs lors des siècles précédents.

Toutes ces histoires nous ont donné, à nous aussi, envie de sauter le pas. Nous vous racontons donc notre propre récit. La photographe Emanuela Ascoli et moi avons embarqué pour une croisière aérienne de 22 jours. Contrairement à Phileas Fogg, qui préférait jouer aux cartes plutôt que de visiter les escales, laissant cela à son majordome Passepartout, nous en avons pris plein les yeux, découvrant neuf merveilles archéologiques et naturelles, de la baie de Rio à l'antique Pétra, en passant par la mythique île de Pâques et la Grande Barrière de corail. « Le voyage des superlatifs ! », s'exclamait l'un de nos compagnons de route à la fin du périple.

Prêts à tenter l'aventure ? Nous vous avons concocté une sélection de livres inspirants – romans, guides ou ouvrages photographiques – qui vous permettront, si ce n'est de préparer votre voyage, au moins d'y rêver.

CORINNE SOULAY, RESPONSABLE ÉDITORIALE

Parmi les sites merveilleux que nous avons visités lors de notre tour du monde en 22 jours : Bora Bora, en Polynésie française, le Taj Mahal en Inde, la cité antique de Pétra, en Jordanie, et le parc national de Rapa Nui sur l'île de Pâques.



## SOMMAIRE

6

### CARTOGRAPHIE

Le monde au fil du temps

18

### NOS ARCHIVES

La Birmanie  
Le Machu Picchu  
Rio de Janeiro  
L'île de Pâques

26

### HISTOIRE

D'Ulysse aux backpackers

30

### LES PIONNIERS

Ils ont ouvert la voie

Magellan, Jeanne Barret, George Francis Train, Thomas Cook, Nellie Bly, Clärenore Stinnes, Bertrand Piccard et Brian Jones, Youri Gagarine, Smith, Arnold, Nelson et Harding.

36

### CONVERSATIONS

On les appelle les tour-du-mondistes

À deux, et avec 3 enfants  
109 000 kilomètres à vélo  
Globe-trotteuse en bateau-stop  
60 pays, 80 recettes

42

### RÉCIT

Le tour du monde en 22 jours

Le Brésil  
Le Pérou  
La Polynésie  
L'Australie  
Le Viêt Nam  
La Birmanie  
L'Inde  
La Jordanie  
L'île de Pâques

Et notre carnet de notes plein d'infos pratiques

#### EN COUVERTURE :

PHOTOS : EMANUELA ASCOLI.

Les moais de l'île de Paques.

Et en bandeau, de gauche à droite :

Pérou, Viêt Nam, Birmanie.

SOMMAIRE : ILLUSTRATION :

STÉPHANIE LEDOUX.



76

### PORTFOLIO

Les plus belles photos de notre tour du monde

96

### CARNET DE VOYAGE

Trait pour trait

Galerie de portraits de la carnétiste Stéphanie Ledoux.

104

### VOYAGE LITTÉRAIRE

Les bonnes feuilles du «Tour du monde en 72 jours», de Nellie Bly. Et notre sélection de 12 récits et beaux livres.

113

### PRATIQUE

Jet lag

114

### SHOPPING

Spécial globe-trotteur

117

### QUIZ

Découvrez 25 destinations étonnantes  
en immersion avec nos reporters



| En vente chez votre marchand de journaux

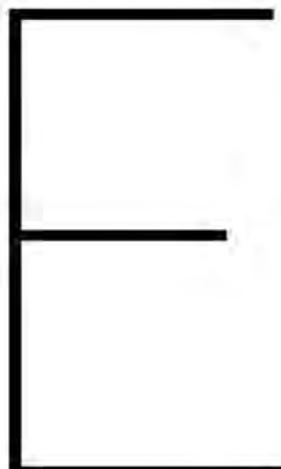


**TRAVELER**

Toute la presse est sur  
**prismaSHOP.fr**



# LE MONDE au fil du temps



In 1979, Stuart McArthur jette un pavé dans la mare de la cartographie mondiale. Baptisé « Universal Corrective Map of the World », le planisphère publié par cet Australien, excédé de voir son pays confiné dans le coin inférieur droit des cartes, tient à la fois d'un coup de sang et d'une revanche. Dans sa version du monde, l'Australie trône, enfin, en haut et au centre. L'image mentale que nous avons en tête lorsque nous pensons à la planète, Nord en haut, Sud en bas, Est à droite et Ouest à gauche, avec le Vieux Continent au milieu, n'est pas moins arbitraire. Elle semble simplement plus naturelle, pour avoir été consacrée par le temps et adoptée universellement. L'histoire des représentations du monde est celle de ses mises en scène. Des visions à la carte, dictées par les réalités géographiques mais aussi par des considérations religieuses ou idéologiques, et, surtout, par la perception toute subjective que l'on a de soi et des autres, continuellement relégués en périphérie de ces mondes de papier.

Les Babyloniens, auteurs de la plus ancienne carte du monde connue, gravée sur une tablette du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., centraient déjà celui-ci autour de leur capitale. La Chrétienté plaçait l'Est, et Jérusalem, sa ville sainte, en haut de celui-ci. Pour les géographes arabes du Moyen Âge, c'était au Sud et au monde musulman, qu'il revenait d'être en position dominante. Comment les planisphères en sont-ils venus à prendre la forme que nous leur connaissons ? Le hasard des circonstances. Aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, ce sont les Européens qui font monter du plus grand activisme en matière d'exploration, repoussant les limites du monde en y ajoutant un continent et en bouclant le premier tour de la planète de l'Histoire.

À côté des navigateurs, les cartographes ne sont pas en reste : remédiant aux insuffisances des projections de Ptolémée, qui ne permettaient pas de se situer précisément, le Flamand Gerard Mercator invente une projection qui fait se couper parallèles et méridiens à angle droit, comme sur un globe : les angles ne sont plus déformés et les marins peuvent garder le cap, une vraie révolution. Les cartes européennes vont ainsi peu à peu s'imposer sur les autres continents. Et, avec elles, une certaine idée du monde, orienté au nord et découpé en quatre grands ensembles, qui doivent jusqu'à leurs noms aux Européens. Les toponymes Europe, Afrique et Asie étant hérités de l'antiquité gréco-latine, et le terme Amérique, d'une tocade d'un cartographe allemand de la Renaissance qui voulut rendre hommage au marchand florentin Amerigo Vespucci, auteur d'un récit de voyage remarqué sur le Nouveau Monde.

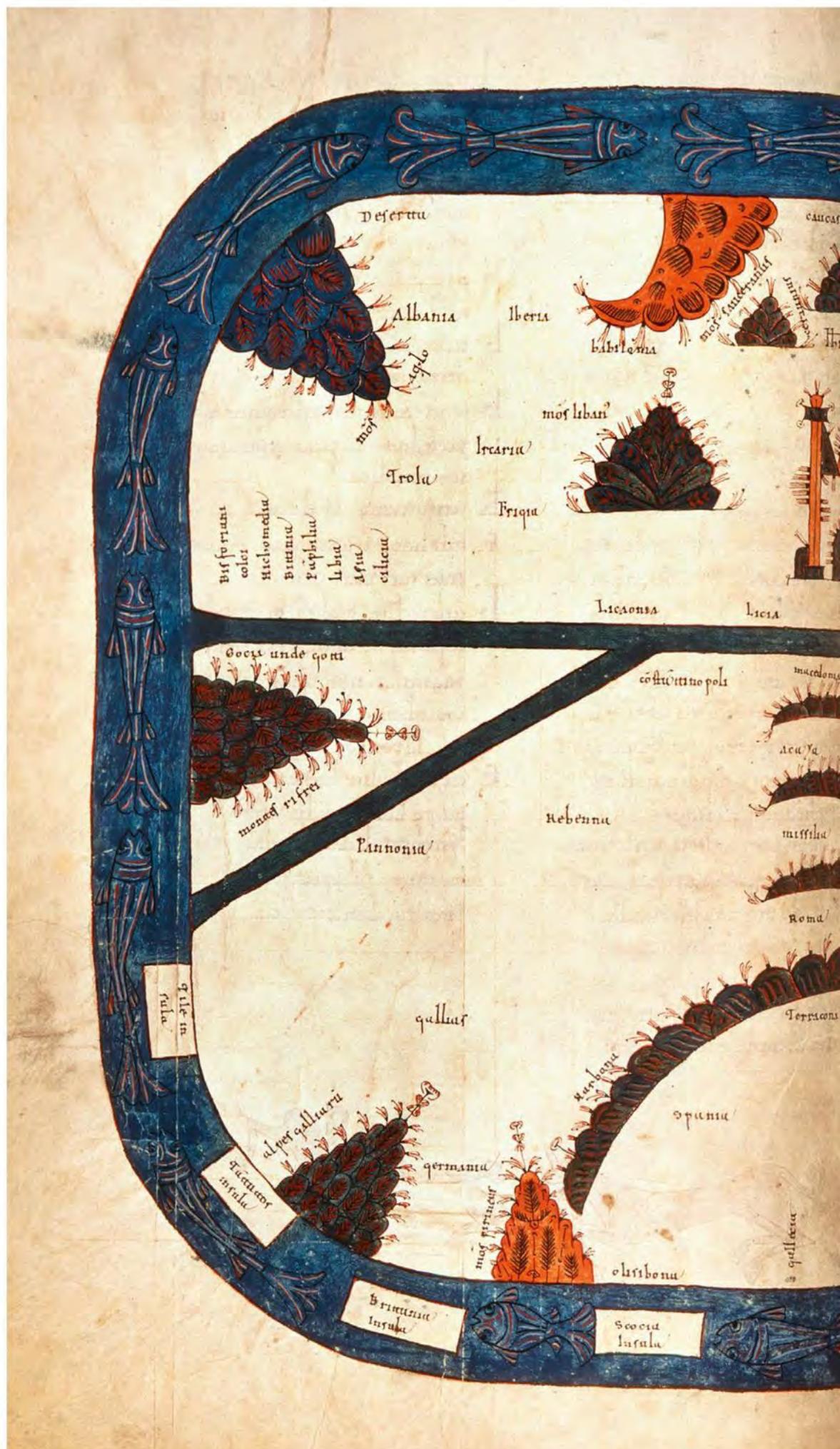
PAR MARIE-AMÉLIE CARPIO

Dans les ateliers de la National Geographic Society, en 1987, un artiste cartographe réalise un globe terrestre.



PHOTO: JOSEPH H. BAILEY / NATIONAL GEOGRAPHIC IMAGE COLLECTION

# LA "MAPPA MUNDI" DE BÉATUS DE LIÉBANA



Cette mappemonde réalisée entre la fin du XI<sup>e</sup> et le début du XII<sup>e</sup> siècle illustre le prologue du commentaire de l'«Apocalypse» rédigé par Béatus de Liébana au VIII<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage de ce moine espagnol a inspiré une multitude de cartes comme celle-ci, dites T-O (pour Terrarum Orbis). Elles vont dominer les représentations du monde en Occident, de la fin de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge. La division en trois grands ensembles, l'Asie, l'Europe et l'Afrique, est héritée de la Bible. Elle renvoie au partage du monde effectué par Noé entre ses trois fils après le Déluge, tel qu'il est conté dans la Genèse. La Méditerranée (la ligne bleue verticale au centre),

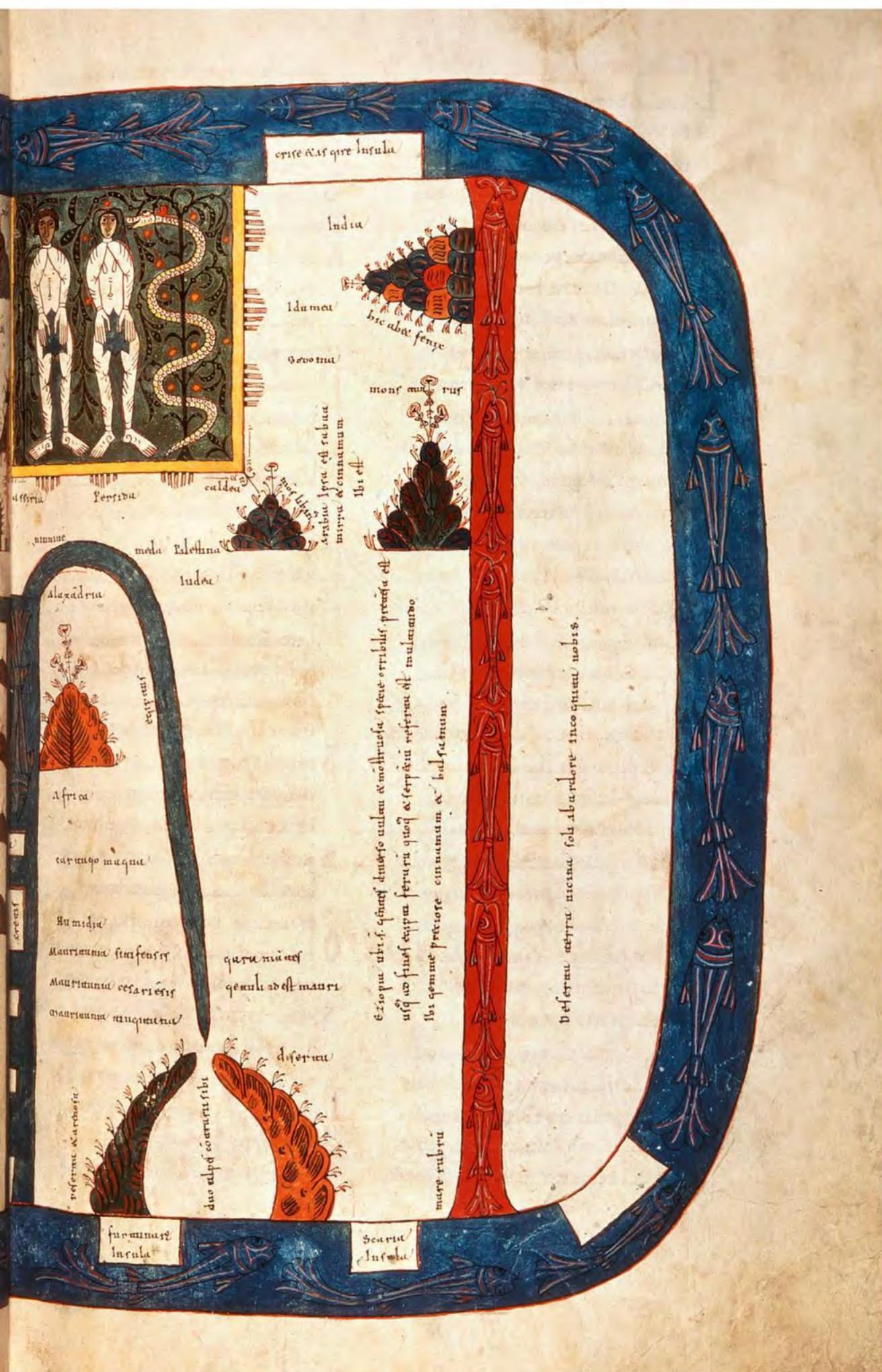


PHOTO: 2015 BRITISH LIBRARY BOARD / ROBANA / SCALA, FLORENCE / EXTRAIT DE L'OUVRAGE «CARTES», ED. PHAIDON

le Nil (à droite) et le Tanaïs (ancien nom du Don, à gauche) séparent les divers territoires, entourés d'un immense océan. La carte est orientée à l'Est, vers Jérusalem, le cœur de la Chrétienté, qui trône en majesté en son centre, et vers le paradis terrestre, figuré avec Adam et Ève. Cette carte T-O contient cependant une entorse majeure aux Écritures, un quatrième continent occupant sa frange droite, peuplé, précise le manuscrit, de créatures à une jambe et un pied. Un héritage de l'Antiquité, où certains penseurs avaient postulé l'existence d'une quatrième terre au Sud, nécessaire pour faire contrepoids aux autres masses continentales.

# LE PLANISPHERE D'AL-IDRISI



Sommet de la cartographie arabe, le planisphère réalisé vers 1154 par le géographe Muhammad al-Idrisi pour le roi chrétien Roger II de Sicile, dont cette carte est une copie, offre la représentation du monde la plus aboutie de son temps. Compilation d'une grande partie des savoirs de l'époque, son « *Nuzhat al-mushtaq fî ikhtirâq al-âfâq* » (« Livre de divertissement pour celui qui désire parcourir le monde ») est nourri de la géographie antique – en particulier celle de Ptolémée – et arabe, mais aussi des informations qu'il a recueillies auprès des marchands



et des voyageurs de passage à Palerme. Orientée au sud, pour que l'Arabie soit en haut, la carte couvre des terres qui vont des régions polaires à l'équateur, surdimensionnant la Méditerranée, au centre, et minimisant à l'inverse l'Inde et la Chine. L'Afrique s'étire quant à elle à l'est jusqu'à la Chine. L'ensemble est encadré, à l'Ouest, par les « îles Éternelles » (l'archipel des Canaries), et à l'extrême-Est, par la mythique muraille bâtie pour contenir les peuples monstrueux de Gog et Magog, évoqués dans la Bible et le Coran.

# LE MONDE SELON PTOLEMÉE



En matière de cartographie, l'œuvre de Claude Ptolémée a battu tous les records de longévité. Rédigée au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, la monumentale « Géographie » de ce savant alexandrin établit les coordonnées d'environ 8 000 lieux, répartis entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie, et propose plusieurs systèmes de projections pour représenter à plat la surface sphérique du globe terrestre. Traduite en arabe dès le IX<sup>e</sup> siècle à Bagdad, elle exerce une influence majeure sur la cartographie arabe, avant de servir de fondement aux représentations du monde

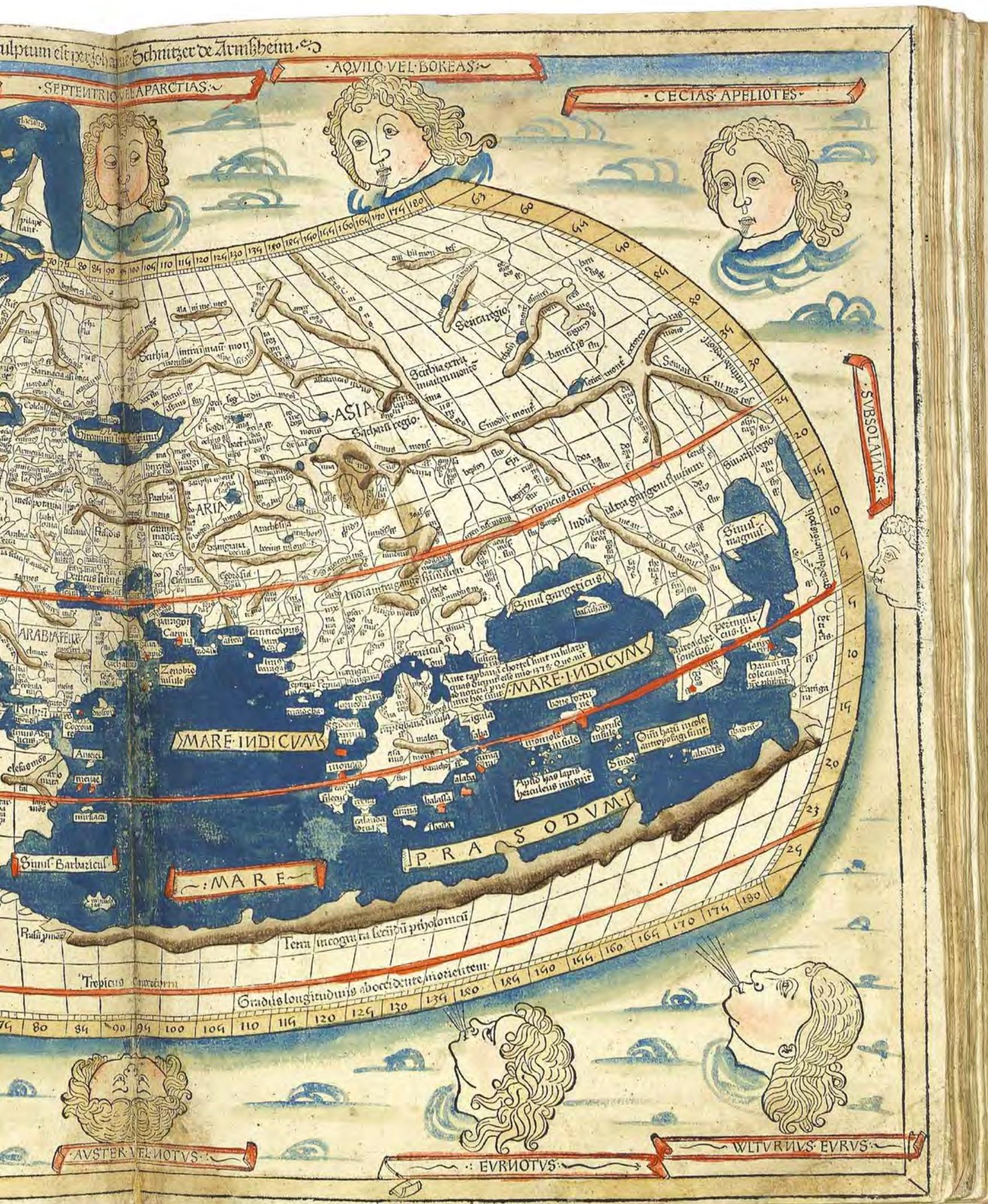


PHOTO: DANIEL CROUCH RARE BOOKS / EXTRAIT DE L'OUVRAGE « CARTES », ED. PHAIDON

des Européens, qui la redécouvrent à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Son prestige est tel que la découverte d'un nouveau continent ne la remettra pas en cause, l'Amérique étant simplement intégrée à ce cadre de pensée, sans cesse adapté et modernisé, mais qui fera autorité jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Sur cette carte, issue d'une édition de «La Géographie» datant de 1482, on peut voir les trois continents s'étendant sur 180° de longitude, avec un pont continental qui relie l'Afrique à l'Asie, Ptolémée tenant l'océan indien pour une mer fermée.

# LE PLANISPHERE DE MATTEO RICCI



Ce planisphère constitue la première carte chinoise du monde, réalisée par le jésuite italien Matteo Ricci après son arrivée en Chine, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Cet érudit versé dans les mathématiques, l'horlogerie, l'astronomie et la cartographie, dresse une représentation de la planète particulièrement innovante pour l'époque. Elle intègre des connaissances géographiques chinoises, coréennes et arabes sur l'Asie, alors inconnues en Europe, mêlées à celles acquises par les explorateurs occidentaux (l'Amérique, découverte plus d'un siècle plus tôt,

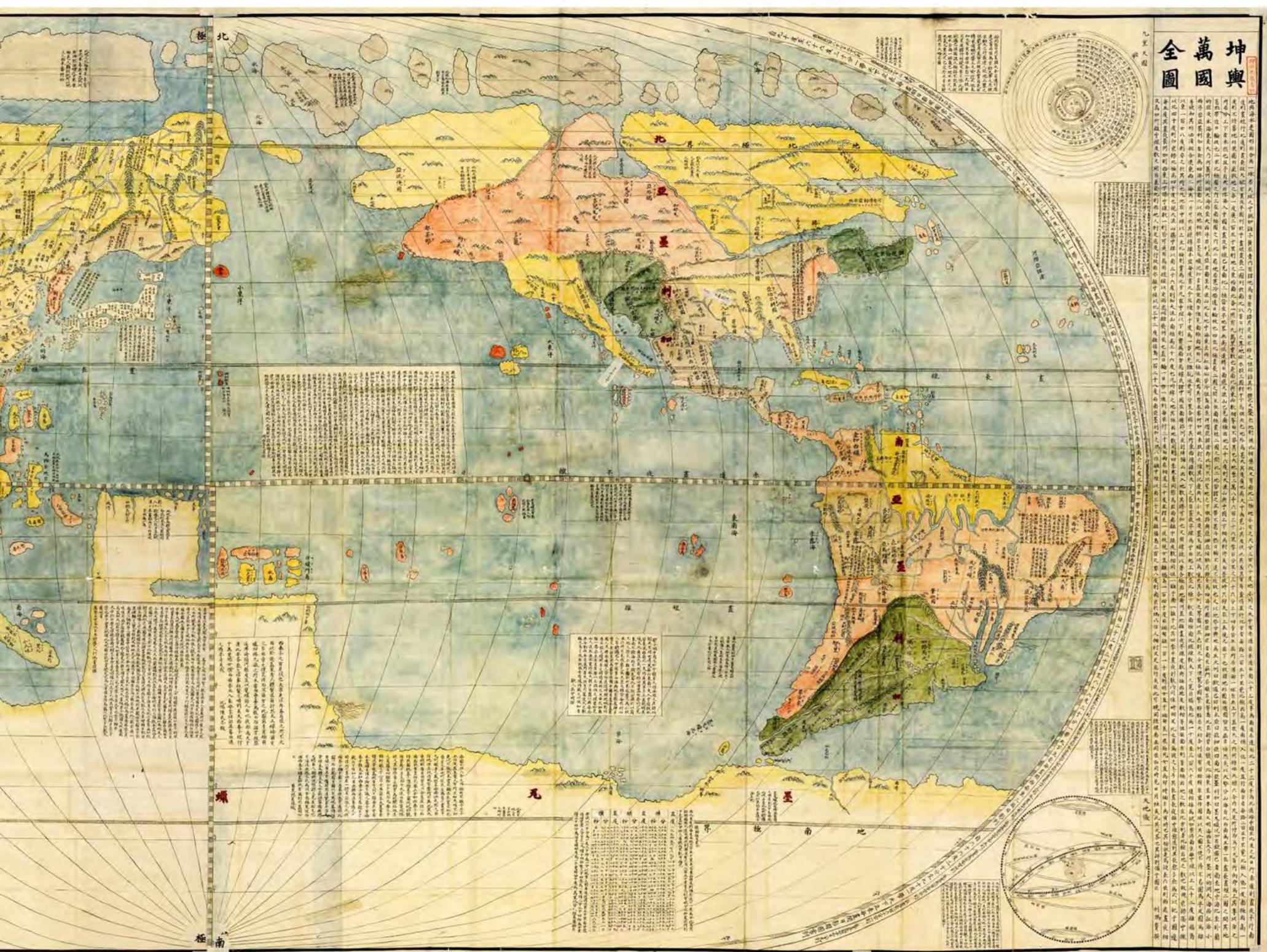
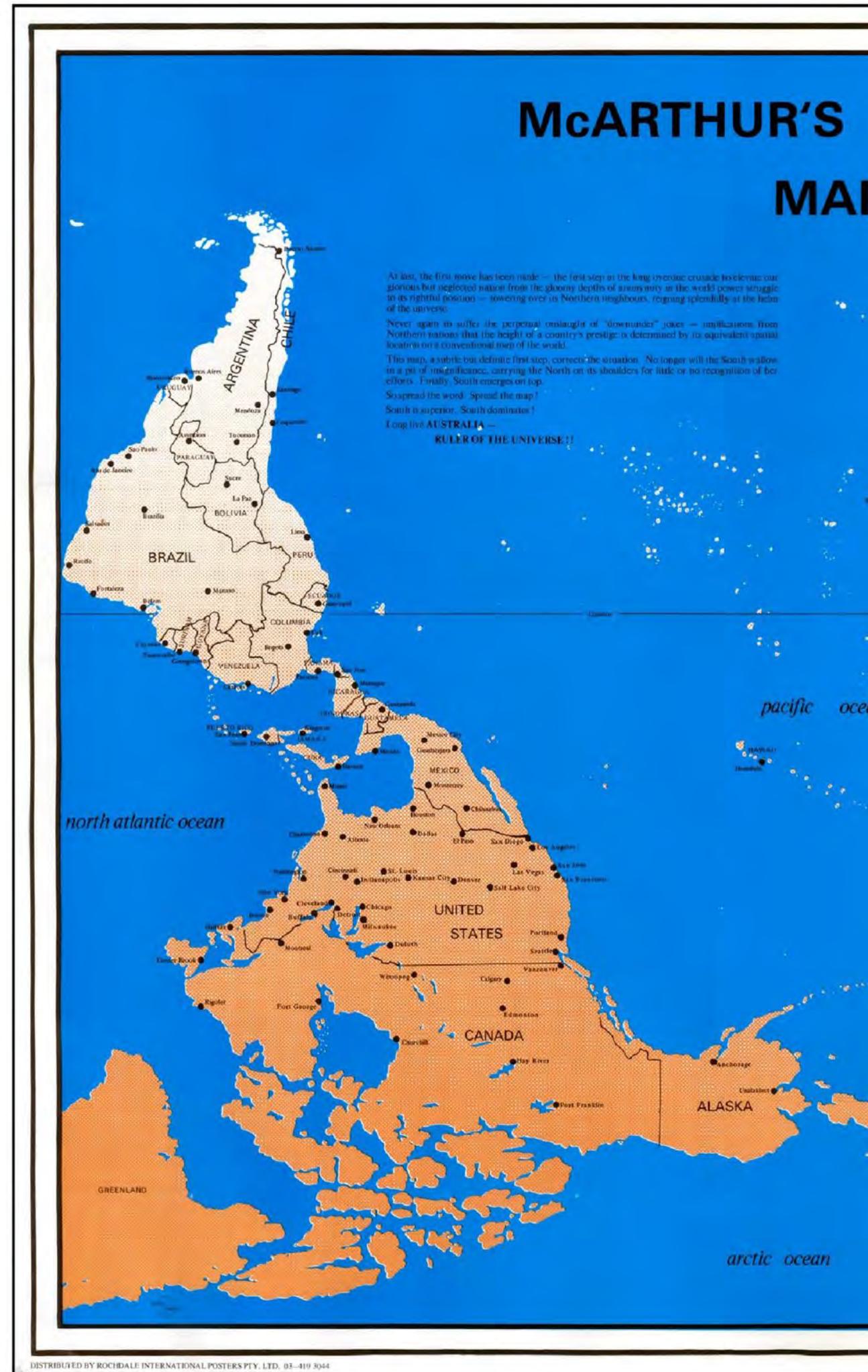


PHOTO: IMAGE DATABASE OF THE KANO COLLECTION, TOHOKU UNIVERSITY LIBRARY

trouve ainsi sa place à l'Est). Elle introduit aussi les dernières techniques cartographiques européennes, avec la projection de Mercator. Cette extraordinaire entreprise de fusion des connaissances de l'époque s'opère dans le respect de la vision chinoise du monde, l'Empire du Milieu occupant le centre de la carte. La mapemonde de Ricci fera grand bruit à la cour des Ming, et surtout école, le pays adoptant la division du monde en quatre continents et la toponymie occidentale.

# LA "CARTE CORRIGÉE" DE STUART MCARTHUR



Publiée en 1979 à Melbourne, la « Universal Corrective Map of the World » (la « carte corrigée universelle du monde ») de Stuart McArthur souligne, avec sa représentation du monde « à l'envers », le caractère conventionnel et arbitraire de la mise en scène cartographique classique. On dit que le jeune McArthur aurait réalisé une première version de celle-ci alors qu'il avait seulement 12 ans. Dans ce renversement de perspective, l'Australien détrône l'hémisphère Nord de sa position dominante habituelle en plaçant le Sud en haut de la carte et en

# UNIVERSAL CORRECTIVE MAP OF THE WORLD



CARTE : STUART MCARTHUR

mettant le Pacifique – et son pays natal – au centre du monde. La légende qui l'accompagne précise : «Enfin le Sud apparaît en haut. Faites passer le mot. Faites passer la carte. Le Sud est supérieur. Le Sud domine. Longue vie à l'Australie, maître de l'univers !» Le monde selon Stuart McArthur s'est vendu à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, et a fait des émules auprès d'autres pays du Sud, souhaitant à leur tour se voir dans la position la plus valorisante du planisphère, créant ainsi le mouvement «South up» (Sud vers le haut, en anglais).



NOS ARCHIVES

## PHOTOS ICONIQUES

DÉCOUVREZ QUATRE  
IMAGES ISSUES DES  
ARCHIVES DE « NATIONAL  
GEOGRAPHIC » POUR  
VOYAGER AUX CÔTÉS DES  
EXPLORATEURS QUI  
SILLONNAIENT LE MONDE  
AU COURS DES SIÈCLES  
PASSÉS.

PHOTO: CHARLES PHELPS / NATIONAL GEOGRAPHIC IMAGE COLLECTION





## LA BIRMANIE

par Manon Meyer-Hilfiger

**S**i cette photo était colorisée, on pourrait la croire récente, car les chars à bœuf, les *longyis* – ces grandes pièces de tissus qu’hommes et femmes se nouent autour de la taille – et les ombrelles élégantes sont toujours de mise en Birmanie. Pourtant, Charles Harris Phelps prend ce cliché en 1880. L’avocat de Boston est alors en lune de miel autour du monde. Lorsqu’il immortalise ces quatre personnes, elles font peut-être route vers l’un des nombreux festivals du pays : les ornements autour du cou des bœufs témoignent d’un jour de fête. Était-ce début mai, à l’occasion de la procession bouddhiste Kason Nyung Ye, durant laquelle les croyants arrosent l’arbre sous lequel Bouddha a atteint l’illumination ? Ou en août, pour le festival Nat Pwe, une cérémonie faite de musique, de danse et de prières en l’honneur des nats, des esprits doués de pouvoirs surnaturels ? La religion officielle du pays a beau être le bouddhisme depuis le III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., le culte des nats est encore pratiqué, surtout dans les campagnes. Les deux croyances cohabitent et se partagent les tâches : aux esprits, les affaires courantes, à Bouddha, les questions qui concernent les vies futures.

### BONS PLANS

■ Si les traditions sont si bien préservées en Birmanie, c’est aussi à cause d’une junte qui a coupé les Birmans du reste du monde de 1962 à 2011. Depuis, le pays s’ouvre au tourisme : un million de voyageurs en 2015 contre quelques milliers à l’époque de la junte. Pour comprendre les dynamiques de pouvoir dans ce pays longtemps soustrait aux regards extérieurs, Arte propose un documentaire, à voir en ligne : « Birmanie, les coulisses d’une dictature », sur le site d’Arte boutique.

■ Et pour goûter à la poésie de cette terre peuplée de temples grandioses, plongez-vous dans les croquis et aquarelles de la jeune artiste Natacha Zenatti, « Carnet de voyage Birmanie Myanmar ».

# LE MACHU PICCHU

## par Manon Meyer-Hilfiger

Hiram Bingham, célèbre pour avoir révélé au monde occidental l'existence du Machu Picchu en 1911, retourna plusieurs fois au Pérou étudier le mystérieux site inca. Sur cette photo prise lors de la troisième expédition, en 1915, l'explorateur américain pose avec ses compagnons, en route vers le sanctuaire perché à 2 430 mètres d'altitude. Dans son livre « La Fabuleuse Découverte de la cité perdue des Incas », paru en 1948, il raconte le chemin pour y parvenir, et sa marche à travers « le panorama sans cesse changeant, la végétation exubérante, les précipices insondables, les glaciers surgissants d'entre les nuages ». La médiatisation de sa découverte – « National Geographic » consacra, en 1913, un numéro entier au Machu Picchu – contribua à faire de cet endroit un mythe. Si ces documents étaient rares à l'époque, aujourd'hui, les photographies du site inca et de ses environs saturent les réseaux sociaux. Le Machu Picchu arrive régulièrement dans le top 10 des destinations touristiques les plus instagrammées. Et pour cause : il accueille plus d'un million et demi de touristes par an !

### BONS PLANS

■ Le livre d'Hiram Bingham a été réédité en 2008 chez Pygmalion. À lire avec les pincettes du recul historique ! Aujourd'hui, l'appellation « cité perdue » est contestée par les historiens : certains Péruviens vivaient dans les ruines du Machu Picchu au début du XX<sup>e</sup> siècle.

■ Pour marcher dans les traces d'Hiram Bingham, vous pouvez vous rendre au Machu Picchu à pied, en empruntant l'Inca Trail. Comptez 4 jours et environ 500 euros, car un guide est obligatoire. Le trek « Choquequirao » est plus physique et plus long, mais moins fréquenté et moins cher. Il permet de visiter les ruines de Choquequirao, un site inca encore plus vaste que le Machu Picchu.

■ Pour une arrivée plus rapide, vous pouvez prendre un train au départ de Cuzco ou Ollantaytambo jusqu'à Aguas Calientes (environ 65 euros) puis un bus (environ 30 euros l'aller-retour). Prévoyez d'arriver très tôt pour éviter la foule.





PHOTO : HIRAM BINGHAM / NATIONAL GEOGRAPHIC IMAGE COLLECTION

## RIO DE JANEIRO

### par Manon Meyer-Hilfiger

**R**egardez ces Cariocas qui font la queue pour acheter de la crème glacée devant cette charrette à Rio de Janeiro. Depuis 1920, date de publication de cette photo dans «National Geographic», les costumes des passants ont certes légèrement évolué, pour être remplacés par la panoplie shorts/tee-shirts, mais dans une ville où le mercure peut grimper jusqu'à 40 °C, l'activité est toujours d'actualité. Quand Harriet Chalmers Adams, première femme photographe blanche à sillonnner l'Amérique du Sud, immortalisa ce moment de détente, les vendeurs ambulants étaient alors majoritairement des immigrés syriens, venus au Brésil pour fuir les persécutions qu'ils vivaient dans l'Empire ottoman. Aujourd'hui, depuis la crise économique de 2008, ce métier accessible sans formation s'est développé : plus d'un demi-million de Brésiliens, immigrés ou non, échappent au chômage en se reconvertisant dans cette activité informelle, difficile et précaire, à la frontière de la légalité. En plus des glaces, les marchands ambulants proposent, dans des petits chariots, des spécialités locales comme des *salgados*, des snacks frits fourrés au jambon, à la saucisse ou au fromage, mais aussi du pop-corn ou des *churros com doce de leite* (avec de la confiture de lait).

#### BONS PLANS

■ Avant de partir, glissez dans votre valise le livre «Brésil, épopee métisse», de Mario Carelli. En 128 pages, l'auteur, lui-même à la croisée des cultures par son père Brésilien d'origine italienne et sa mère Française, raconte la naissance de cette nation unique, entre colonisation, esclavage et immigration.





PHOTO: HARRIET CHALMERS ADAMS / NATIONAL GEOGRAPHIC IMAGE COLLECTION

# L'ÎLE DE PÂQUES

## par Corinne Soulay

I suffit d'évoquer l'île de Pâques pour convoquer immédiatement l'image de ses moais, statues de pierre gigantesques alignées en majesté, dos à la mer. En réalité, ces colosses n'ont pas toujours été debout. Dans les années 1920, à l'époque où a été prise cette photo, ils sont tous à terre. La civilisation rapanui est alors moribonde : la population de l'île ne s'élève plus qu'à quelques centaines d'âmes. Que s'est-il passé ? Au début des années 1860, des milliers d'habitants sont déportés pour servir d'esclaves dans les exploitations agricoles péruviennes. Pire, la poignée de prisonniers rapatriés quelques temps après rapporte avec elle la variole. Puis, c'est l'annexion par le Chili en 1888. L'île devient alors le terrain d'exploitants de moutons et les Pascuans sont concentrés dans l'unique village, Hanga Roa. La lèpre fait des ravages. Il faut attendre le milieu du XX<sup>e</sup> siècle pour que débutent les premières recherches approfondies sur cette civilisation oubliée et que la culture rapanui trouve un second souffle. À partir des années 1960, les premiers moais sont redressés, leurs *ahu*, les plateformes sur lesquelles ils sont érigés, restaurées. Aujourd'hui ils règnent à nouveau, tels des figures tutélaires, sur ce confetti perdu au milieu du Pacifique, redevenu destination rêvée de nombre de voyageurs.

### BONS PLANS

- Située à plusieurs milliers de kilomètres de toutes terres habitées, l'île de Pâques nécessite un voyage sur mesure, souvent couplé à une autre destination, comme Santiago du Chili. [safransdumonde.com](http://safransdumonde.com)
- Sur place, vous trouverez hôtels et maisons d'hôtes à foison. Le gîte Chez Jérôme, proche de l'océan, est tenu par un Français marié à une Rapa Nui, qui habite sur l'île depuis les années 1990.
- Arrêtez-vous à la Fondation Tadeo-Lili, à Hanga Roa. Lili, Française de 77 ans, tombée amoureuse de l'île (et de l'un de ses habitants) en 1984, a consacré ce petit musée à la culture pascuane. Elle est incollable sur l'île d'hier et d'aujourd'hui.





PHOTO: ROUTLEDGE EXPEDITION MEMBER / NATIONAL GEOGRAPHIC IMAGE COLLECTION



HISTOIRE

# D'ULYSSE AUX BACKPACKERS

DU HÉROS DE «L'ODYSSEÉ» À MAGELLAN, EN PASSANT PAR LES BACKPACKERS ET INSTAGRAMERS D'AUJOURD'HUI, COMMENT L'IDÉE DE TOUR DU MONDE, QUI ÉTAIT AUTREFOIS LE FAIT EXCEPTIONNEL D'EXPLORATEURS TÉMÉRAIRES, S'EST DÉMOCRATISÉE, EN GARDANT SES CARACTÉRISTIQUES ORIGINELLES.

PAR MARIE-AMÉLIE CARPIO

Sous la plume d'Homère, Ulysse fut le premier grand voyageur de l'Histoire. Son épopée, qui dura dix ans, a depuis fait des émules.

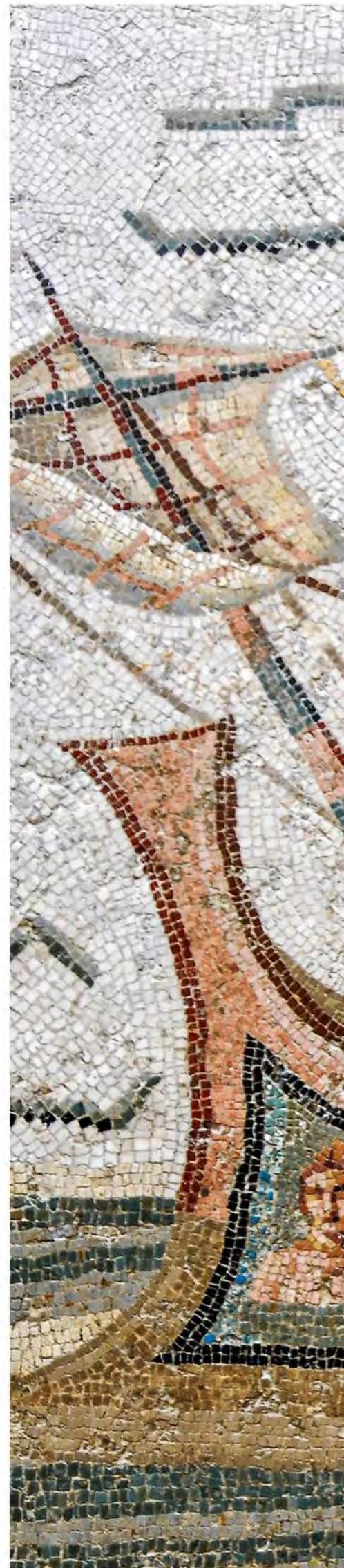
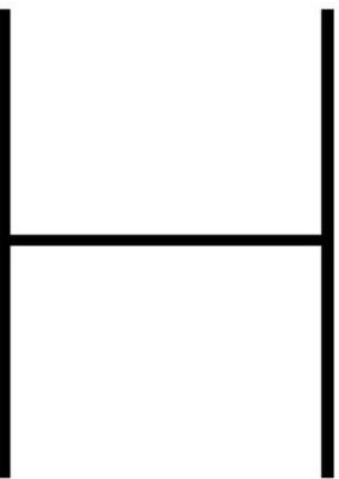




PHOTO: HERITAGE IMAGE PARTNERSHIP LTD / ALAMY STOCK PHOTO



eureux qui comme Ulysse, a fait un beau voyage», dit le poète. La première œuvre littéraire de l'histoire de l'humanité se partage entre le récit d'une guerre et celui des errances d'un voyageur au long cours qui fit le tour d'un œkoumène tout droit sorti du crâne d'Homère. C'est dire si les pérégrinations sur l'ensemble des terres connues sont un fantasme ancien. Longtemps la chose fut un exploit réservé, l'apanage de héros mythiques et d'explorateurs sans peur et sans attaches. « Il y a trois catégories d'hommes : les morts, les vivants et ceux qui vont sur la mer », estimaient encore les Grecs anciens. La formule résume assez le caractère hautement hasardeux de ces équipées lointaines. À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, les premiers audacieux à réussir un tour complet de la planète la découvrent et la décrivent tout en la parcourant, des rescapés de la flotte de Magellan à l'équipage infortuné de La Pérouse, en passant par Francis Drake et James Cook. Des circumnavigations qui restaient des entreprises exceptionnelles. Pour le commun des mortels, le tour du monde allait demeurer un voyage de papier jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Confiné dans les récits des explorateurs ; sur les globes terrestres qui trouvent peu à peu leur place dans les riches intérieurs comme objets de décoration ; ou sur les plateaux de jeux de société, tel le « Jeu Instructif des Peuples et Costumes des Quatre Parties du Monde », un jeu de l'oie dilaté à l'échelle de la planète et des préjugés du temps, où la Nouvelle-Zélande correspond à la case cannibales, et la Barbarie (l'Afrique du Nord-Ouest) réduit les joueurs en esclavage.

**IL FAUT ATTENDRE LE MILIEU DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE** pour que le voyage d'agrément autour du monde devienne enfin matériellement possible : la révolution des transports, avec l'essor du chemin de fer et celui du bateau à vapeur, conjuguée à l'aménagement de nouvelles voies de communication, en particulier le canal de Suez, qui permet de gagner l'Asie sans devoir faire le tour de l'Afrique, voit émerger la figure du globe-trotteur. L'industrie touristique naissante s'engouffre immédiatement dans le créneau. Dès 1872, l'homme d'affaires britannique Thomas Cook, pionnier du

secteur, propose le premier voyage autour du monde organisé, dit « à forfait », auquel participent dix touristes pendant 222 jours.

L'homme aurait inspiré à Jules Verne son « Tour du Monde en 80 jours », paru un an plus tard. À moins que le très british et flegmatique Phileas Fogg n'ait été nourri par l'excentrique milliardaire américain George Francis Train. Ce baron des chemins de fer boucla lui-même un tour du monde dans ce laps de temps quelques années avant la publication du roman. Train est du reste représentatif du profil de ces voyageurs planétaires, ce type de tourisme étant alors restreint à quelques *happy few*, tant le coût d'un tel périple restait vertigineux. À bord de « La Junon », le bateau à vapeur affréter par la Société des voyages d'études autour du monde (SVEAM), qui organise, en 1878, le premier tour du monde à forfait français, en 322 jours, le coût du billet varie de 15 000 à 25 000 francs en fonction de la cabine, soit l'équivalent de dix à quinze ans de salaire d'un ouvrier parisien de l'époque.

**QUELLES SONT LES MOTIVATIONS DE CES PREMIERS GLOBE-TROTTEURS ?** « Plus que la curiosité ou la soif d'exotisme, c'est la volonté de prestige et de distinction qui les animent », insiste Lionel Gauthier, géographe qui a étudié le tour du monde de la SVEAM. Le voyage autour du monde est alors le dernier snobisme en date d'une élite soucieuse de cultiver sa différence face à la démocratisation des voyages. « Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, c'était le Grand Tour, le voyage éducatif que les aristocrates faisaient en Europe, qui les distinguaient des classes laborieuses et bourgeoises. Alors que la classe moyenne investit les anciens lieux du Grand Tour, le tour du monde devient l'élément de distinction suivant, explique Lionel Gauthier. C'est un voyage complètement unique, mythique, déterminé par l'esprit de système des étapes qui le composent. Mais on ne sait pas exactement le définir. Les critères qui font un tour du monde sont propres à chaque voyageur. Certains ont besoin de passer par tous les continents, d'autres par la ligne de changement de date, d'autres par tous les méridiens. »

**MALGRÉ CE FLOU CONCEPTUEL** et le fantasme d'exploration des premiers participants, qui rêvent d'être les premiers à fouler les terres visitées, ces tours du monde s'inscrivent dans des sentiers déjà connus. « Avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ces voyages étaient de vraies expéditions. Après, des choses se mettent en place tout autour du monde, des hôtels, des boutiques de photographes qui produisent des images des lieux visités, souligne Lionel Gauthier. En 1880, quand vous partez seul, il faut être fortuné et avoir du temps, mais le chemin est balisé. » Façonné d'abord par les contraintes logistiques. Le canal de Suez est ainsi un passage obligé de tous les tours du globe de l'époque. La navigation via le cap de Bonne-Espérance eut été trop dangereuse et les côtes africaines n'offraient pas de grands ports où les bateaux pouvaient s'arrêter pour s'approvisionner en denrées et en charbon. Les lignes de chemin de fer à disposition, comme celle qui traverse les États-Unis d'est en ouest, ou celle qui relie Calcutta à Bombay, conditionnent aussi les itinéraires.

Déterminés par les voies de communication existantes, ces voyages sont aussi, déjà, normés par le regard des Occidentaux qui ont arpentré leurs destinations avant les premiers touristes. « Il faut une médiation pour qu'un lieu devienne désirable. Elle passe par la littérature ou la peinture, comme les tableaux de Gauguin, qui ont rendu Tahiti tellement attractif. La plupart de ceux qui font le tour du monde à l'époque ont aussi lu les grands récits des explorateurs et s'en nourrissent. La baie de Rio est ainsi décrite dans les livres de savants comme la plus belle baie du monde. Les voyageurs le savent et l'évoquent avant leur arrivée, et le fait de la voir confirme leurs attentes. »

**DANS SA VERSION DÉMOCRATISÉE ACTUELLE**, le voyage autour du monde reste gouverné par des logiques en grande partie semblables. Instagram a simplement remplacé les anciens récits pour susciter le désir, tandis que les grands hubs aériens structurent aujourd'hui les itinéraires comme jadis les principaux ports et chemins de fer. D'où l'absence de l'Afrique de bien des packages autour du

globe, des billets spécial « tour du monde » aux croisières aériennes qui proposent de parcourir la planète en quelques semaines, le réseau aérien sur le continent, peu concurrentiel et donc coûteux, l'excluant de facto. Même les backpackers, la catégorie de voyageurs qui se réclament le plus d'une expérience hors des sentiers battus, n'échappent pas à l'uniformisation des itinéraires, comme le montre l'enquête de la géographe Brenda Le Bigot, leur version du tour du monde se concentre aussi autour de certains points d'entrée en Europe, en Asie du Sud-Est et aux États-Unis.

**RIEN DE NEUF SOUS LE SOLEIL ?** « L'harmonisation des lieux, des éléments identiques que l'on va retrouver à Paris, New York, Mumbai ou Shanghai peuvent donner un sentiment de sécurité qui n'existe pas du tout jadis, note Lionel Gauthier. Le XIX<sup>e</sup> siècle est aussi une

Aujourd'hui, Instagram a remplacé les anciens récits, et les grands hubs aériens les chemins de fer de jadis.

période charnière où la photographie des lieux exotiques commence à se développer. La plupart des voyageurs de l'époque n'en avaient pas vu d'images réelles, seulement des descriptions écrites, peintes ou dessinées et j'imagine que leur découverte fut une vraie surprise pour eux. Mais beaucoup de choses sont assez proches dans les motivations et les habitudes des voyageurs d'hier et d'aujourd'hui. La recherche du pittoresque, la pratique de l'inventaire des différents lieux, avant par la collecte de *naturalia* (fossiles, trophées de chasse, plantes...), aujourd'hui avec l'achat de souvenirs. Et le voyage autour du monde reste un moyen de se distinguer, il représente quasi une ligne sur un CV. »

Trois mots dont l'aura magique fonctionne toujours à plein et procure encore l'irrésistible vertige d'être membre d'un club à part.



# ILS ONT OUVERT LA VOIE

EN BALLON, EN VOITURE, EN BATEAU... PAR LES AIRS, LES ROUTES OU LES OCÉANS, ILS FURENT LES PREMIERS À RÉALISER L'IMPOSSIBLE. PORTRAITS.

PAR MANON MEYER-HILFIGER



## Fernand de Magellan, pionnier à son insu

**E**t si, sans le savoir, vous embarquiez pour un voyage qui marquera l'Histoire ? C'est ce qui est arrivé à Fernand de Magellan. Le navigateur, né en 1480, n'avait pas prévu d'initier le premier tour du monde à la voile. Au départ, le noble Portugais souhaite seulement trouver une nouvelle route pour gagner les Moluques. Son but ? Chercher de précieuses épices, comme les clous de girofle et la noix de muscade, prisées des Européens, qui ne poussent que dans cet archipel indonésien. L'intérêt de son expédition est donc purement commercial. À l'époque, les voyages sont extrêmement coûteux, dangereux et difficiles. Mais Magellan

réussit à convaincre le roi d'Espagne de financer son expédition inédite : rejoindre l'Asie en passant par l'ouest, via un détroit en Patagonie, au lieu de la traditionnelle route vers l'est. Un chemin censé permettre d'éviter les concurrents portugais. Sous le commandement de Magellan, une flotte de cinq navires quittent l'Andalousie en 1519. Mais la route est semée d'embûches : scorbut, mutinerie, manque de nourriture... Quand il fait escale aux Philippines en 1521, l'équipage est affaibli et Magellan assassiné ! Par les indigènes, qui n'apprécient guère son prosélytisme chrétien et le tuent d'une flèche empoisonnée. Ses compagnons poursuivent toutefois le voyage jusqu'aux Moluques pour récupérer les épices. Au retour, ils décident de contourner l'Afrique, le chemin de l'aller leur ayant laissé un souvenir trop amer. Et c'est ainsi que Magellan aura initié, par hasard et sans le terminer, le premier périple autour du monde.

## Jeanne Barret, la botaniste travestie

**A**u XVIII<sup>e</sup> siècle, il est impensable pour une femme d'embarquer sur un navire du Roi ! Ainsi, pour prendre part à l'expédition menée par Bougainville, Jeanne Barret, brillante botaniste bourguignonne née en 1740, devient Jean Baré. Seins bandés et cheveux coupés, elle se fait passer pour le valet du naturaliste Philibert Commerson, son amant, et le seconde dans son observation et sa collecte des plantes

exotiques. Jeanne Barret n'est démasquée qu'au bout de deux ans, lors d'une escale à Tahiti : les indigènes reconnaissent immédiatement son corps de femme. Elle continue le voyage malgré tout, et les deux amants font escale à l'île Maurice pour continuer l'étude de la flore locale. Après le décès de Philibert, Jeanne rentre en France. De ses pérégrinations, elle ramènera 5 000 plantes, dont 3 000 considérées comme nouvelles. Qualifiée de « femme extraordinaire » par le roi Louis XVI, la botaniste, autrefois obligée de se travestir pour voyager, se voit accorder une pension royale et accède à la reconnaissance. C'est la première femme à avoir fait le tour du monde.



## George Francis Train, de record en record

**G**eorge Francis Train porte bien son nom. Né en 1829, à l'époque où les trains et les bateaux à vapeur bouleversent les habitudes et les possibles, l'entrepreneur américain développe le tramway en Angleterre et le réseau ferroviaire aux États-Unis. Ce millionnaire épris de vitesse utilise aussi les transports

modernes pour battre tous les records. En 1870, il boucle ainsi un tour du monde en 80 jours. Ça ne vous rappelle rien ? L'exploit inspire Jules Verne pour son ouvrage éponyme. Il modifie en partie son protagoniste principal, Phileas Fogg, sur l'entrepreneur. George Francis Train, qui fut également candidat malheureux à la présidence des États-Unis, fit en tout quatre fois le tour du monde. Son dernier périple, entrepris en 1890, alors qu'il est déjà sexagénaire, fut accompli en seulement 67 jours. Un nouveau record pour celui que la presse surnommait « Train Express ».



1519. Le navigateur portugais Fernand de Magellan se lance un défi: rallier les Moluques par le Pacifique. Le 20 septembre, sa flotte met le cap sur l'ouest. Magellan assassiné, ses compagnons finissent le voyage en contournant l'Afrique. Preuve est faite que l'on peut faire le tour de la terre par voie maritime.



Juillet 1928, le tour du monde en voiture de la riche héritière Clärenore Stinnes traverse le désert péruvien près des côtes du Pacifique. Elle pose ici assise sur sa Adler Standard 6, avec son caméraman Carl-Axel Söderström (qui deviendra son mari) et un capitaine de l'armée péruvienne.



## Thomas Cook, l'inventeur du voyage en groupe

**D**émocratiser le voyage : voilà qui aurait pu être la devise du voyageur britannique Thomas Cook. Le prêcheur, né en 1808, organise une première excursion de 20 km en 1841, réunissant pas moins de 570 participants, et reliant Leicester à Loughborough, en Angleterre. Ni promenade exotique ni aventure, la démarche a alors pour but d'acheminer des fidèles à une réunion contre l'alcool ! Pour rendre le voyage accessible au plus grand nombre, Thomas Cook négocie avec la compagnie ferroviaire : des billets moins chers

contre des wagons bien remplis. Ainsi naît le voyage organisé. De fil en aiguille, le désormais homme d'affaires fait de l'organisation d'excursions sa profession. Thomas Cook est un idéaliste, qui croit au voyage comme outil d'éducation et de pacification. Son catalogue s'étoffe de nouvelles destinations : France, puis Inde, Égypte... Jusqu'à proposer en 1872, le premier tour du monde organisé. Pendant 222 jours, une dizaine de clients parcourent plus de 40 000 kilomètres autour du globe. Le plus ancien voyageur au monde, dont l'entreprise devint un géant du tourisme, a néanmoins dû se résoudre à déclarer faillite en 2019. Thomas Cook aura, entre temps, permis à des millions de personnes de traverser les frontières pour vivre des expériences aux quatre coins du globe.

## Nellie Bly, la journaliste intrépide

**I**mpossible n'est pas Nellie Bly. Pionnière du journalisme d'investigation à une époque où les femmes sont cantonnées à la cuisine, Elizabeth Jane Cochran, de son vrai nom, débute sa carrière à 21 ans, en envoyant une missive furieuse au « Pittsburgh Dispatch », un journal de Pennsylvanie, pour dénoncer un article misogyne. Sa lettre est remarquée pour la qualité de son écriture, à tel point que le rédacteur en chef l'embauche. Commence alors une vie de reportages. Monde ouvrier, asile

d'aliénés, champs de bataille de la Première Guerre mondiale : elle s'invite là où l'on ne l'attend pas. Mais lorsqu'elle décide, à 25 ans, de battre l'exploit, fictif, de Phileas Fogg, héros du « Tour du monde en 80 jours » de Jules Verne, pour le compte du journal « New York World », son chef refuse : « Vous n'y arriverez jamais ! Vous êtes une femme. Seul un homme peut relever ce défi ! », lui lance-t-il. Défi relevé, elle finit par le convaincre, et part seule en 1889 du port de Hoboken, où elle sera de retour 72 jours, 6 heures, 11 minutes et 14 secondes plus tard, battant ainsi tous les records de l'époque. Jules Verne lui-même (qu'elle rencontre en personne), salue l'exploit : « Jamais douté du succès de Nellie Bly, son intrépidité le laissait prévoir. »



## Clärenore Stinnes, l'héritière au volant

**T**raverser le lac Baïkal, en Sibérie, alors qu'il est gelé, ouvrir une route à la dynamite dans la cordillère des Andes, survivre aux bandits du désert de Gobi... Voilà un infime inventaire de ce que Clärenore Stinnes, riche héritière allemande du début du XX<sup>e</sup> siècle, affronta en compagnie de son caméraman Carl-Axel Söderström. En 1927, les deux acolytes – Clärenore n'a alors que 26 ans – partent pour effectuer le premier tour du monde en voiture de l'Histoire.

Elle, passionnée par l'automobile, était promise à un mariage heureux et une vie oisive ; lui, à une vie rangée aux côtés de sa femme. Quand Carl-Axel et Clärenore s'élancent, depuis Berlin, pour cette aventure hors du commun, ils ne se connaissent que depuis quatre jours, et sont accompagnés de deux mécaniciens. En 1929, quelque 50 000 kilomètres plus tard, c'est seuls que les deux aventuriers bouclent le tour du monde et rejoignent la capitale allemande : les mécaniciens ayant jeté l'éponge en Sibérie. Un tel voyage ne fut pas sans conséquence : les deux pionniers ne se quittèrent plus, se marièrent en 1930 et eurent trois enfants.

## Bertrand Piccard et Brian Jones, à la force du vent

À près les courses de vitesse des deux siècles précédents, les pilotes Bertrand Piccard et Brian Jones reviennent, à la toute fin du XX<sup>e</sup> siècle, à l'essentiel : un tour du monde à la force du vent. Le 21 mars 1999, ils concluent une circumnavigation en ballon de 19 jours, depuis Château-d'Œx, en Suisse, jusqu'à Ad-Dakhla, en Égypte. Le pari est difficile et beaucoup s'y sont cassé les dents avant eux. Y compris Bertrand



Piccard lui-même, ses premiers essais à bord des « Breitling Orbiter » 1 et 2 s'étant soldés par deux échecs dûs à une fuite de carburant en 1997, puis une interdiction de survoler la Chine en 1998. Forts de ses essais ratés et de

ceux de leurs prédecesseurs – on décompte 18 tentatives infructueuses de tour du monde en ballon avant celui de Piccard et Jones – les deux pilotes « embarquent » à bord du « Breitling Orbiter 3 » et effectuent les 45 633 kilomètres du tour de la Terre dans une cabine pressurisée, chapeautée d'un ballon haut de 55 mètres et recouverte d'une enveloppe d'isolation thermique. Des capacités techniques nécessaires pour composer au mieux avec les aléas de la météo.



## Youri Gagarine, héros de l'Union soviétique

Cent huit minutes : difficile de battre ce record de vitesse pour un tour du monde ! Le 12 avril 1961, Youri Gagarine, cosmonaute russe de 27 ans, parcourt la circonférence de la Terre en autant de temps qu'il vous faut pour faire un aller-retour domicile-travail si vous habitez en région parisienne. À bord de la gigantesque fusée Vostok 1, le jeune ouvrier, choisi parmi 200 autres pour sa petite taille (1,58 m) et ses origines sociales conformes aux

souhaits de l'URSS, devient le premier homme à aller dans l'espace, et le premier à faire ce tour du monde, à plus de 200 kilomètres d'altitude. Deux exploits qui ravissent son pays. En pleine guerre froide, Youri Gagarine reçoit ainsi le titre ronflant de « Héros de l'Union soviétique » et son record est utilisé à des fins de propagande. Son atterrissage, improvisé en catastrophe et en parachute, sera d'ailleurs masqué pour renforcer la communication de l'empire soviétique. La réaction des États-Unis ne se fait pas attendre : le 25 mai, le président John F. Kennedy annonce que les Américains vont envoyer un homme sur la Lune avant la fin de la décennie. La guerre des étoiles ne fait que commencer.



1924

## Smith, Arnold, Nelson, et Harding, le premier tour du monde en avion

Le 6 avril 1924, quatre avions de l'armée américaine décollent de Seattle avec pour objectif de réussir là où la France et l'Angleterre ont échoué avant eux : faire le tour du globe par les airs. Une gigantesque opération de communication pour les États-Unis qui, affaiblis après la Première Guerre mondiale, veulent renforcer leur image de grande puissance. 35 moteurs d'avion et des réservoirs de carburant ont au préalable été disséminés autour du globe.



Typhons, brouillard, tempêtes de sable... les pilotes devront affronter les pires conditions météo. Deux engins seulement termineront la boucle.

Lowell Smith, Leslie Arnold, Erik Nelson et John Harding atterrissent à Seattle 175 jours après leur départ, s'assurant ainsi la postérité.



## 1st 'Round The World Flight

Le 8 septembre 1924, après s'être réapprovisionnés en carburant, le « Chicago », le Boston II et le « New-Orleans », trois des avions de l'armée américaine partis faire le premier tour du globe par les airs, décollent d'un champ de Long Island. Dans 21 jours, deux d'entre eux auront réussi leur pari.



# ON LES APPELLE LES TOUR-DU-MONDISTES

QU'ILS SOIENT PARTIS SEULS OU EN FAMILLE, À LA VOILE OU À VÉLO...UN JOUR ILS ONT TOUT QUITTÉ ET SE SONT JETÉS DANS L'AVENTURE. QUATRE D'ENTRE EUX NOUS RACONTENT LEUR INCROYABLE VOYAGE.

PAR MARIE-AMÉLIE CARPIO  
ET MANON MEYER-HILFIGER



## BERTRAND BOYER

Journaliste et documentariste, Bertrand Boyer n'a pas seulement assouvi son fantasme de tour du monde. Il a récidivé. En 2004, il est parti une première fois un an avec sa femme à l'aventure en sac à dos. Onze ans et trois enfants plus tard, le couple a embarqué Baptiste, 8 ans, Corentin, 5 ans et Héloïse, 2 ans, pour une nouvelle année de pérégrinations autour de la terre, à bord d'un camping-car.

### En savoir plus :

« Nos Tours du monde, à deux et en famille », de Bertrand Boyer, éd. La Boîte à Pandore, 18,90 €.

## À deux, et avec 3 enfants

**Pour beaucoup de gens, avoir des enfants en bas âge est une trop grande contrainte pour envisager un grand voyage. Pas pour vous qui, après un tour du monde en couple, êtes repartis avec les trois ?** Quand on est rentrés de notre premier tour du monde, nous avions une certitude : on repartirait quoi qu'il arrive. Nous avions vécu une expérience si forte et si bouleversante que c'était une évidence. On ne voulait pas la garder comme une espèce de perle précieuse qu'on regarde tous les matins dans son écrin et qu'on ne porte jamais. Et on avait envie de partager ce qu'on avait vécu, en particulier avec nos enfants, car dans ce monde qui se ferme et s'enferme, où la peur de l'autre, de l'étranger et de la différence est malheureusement de plus en plus fréquente, il nous semblait que c'était un cadeau à leur faire que d'aller à la rencontre de l'autre. Et les enfants sont très adaptables, plus que nous ! Tant que le cadre familial sécurisant est là, tout leur paraît parfaitement normal.

### Qu'est-ce qui a changé dans votre façon de voyager d'un tour du monde à l'autre ?

La démarche est restée la même sur le fond, mais on l'a pensée différemment sur le plan logistique. L'expérience du premier voyage nous a amenés au choix du camping-car : même s'il est autant une chance qu'une lourdeur, en particulier lors des transferts maritimes, il offre une liberté de déplacement et une sécurité incroyables. Quoi qu'il arrive, vous avez toujours un endroit où vous arrêter et c'est un peu chez vous. Ouvrir la baie vitrée en Thaïlande devant une plage déserte et des pics karstiques, ça n'a pas de prix. Le camping-car permet aussi de préserver des espaces pour chacun. Le soir, un rideau sépare l'avant, dévolu aux parents, et l'arrière, aux enfants. Quand on est ensemble en permanence pendant un an, il faut se ménager des sas de tranquillité au quotidien.

Les rencontres que nous avons faites n'étaient pas non plus tout à fait les mêmes. On a échangé avec beaucoup plus de touristes lors du premier tour du monde, car beaucoup de jeunes de 20-30 ans partent voyager. Dix ans plus tard, on est passés dans une autre catégorie, moins nombreuse. En revanche, même si on a fait de très belles rencontres lors du premier voyage, on rentrait moins facilement dans l'intimité des gens que lors du second. Nos enfants nous ont ouvert les portes différemment. Les enfants entre eux nouent immédiatement des liens au-delà de tous les codes dont nous, adultes, nous nous entourons pour entrer en relation. Ils nous ont facilité les contacts et nous ont permis de partager des moments de vie familiale de façon beaucoup plus profonde. Et les parents regardent aussi différemment les autres parents. Peut-être qu'inconsciemment on a l'impression de partager davantage de choses.

### Quels sont vos plus beaux souvenirs de ces deux tours du monde ?

C'est une question à laquelle il est difficile de répondre, car elle impose de classer les pays. Quand on rentre, tout incite à ce que nos souvenirs deviennent très normés. Or, on n'a pas envie de les trier. Un voyage au long cours, ce n'est pas une recherche de rationalité. Qu'est-ce qui fait la satisfaction ? Cela peut être diffus. La poésie des lieux, du moment, un poisson grillé partagé avec un pêcheur au bord du lac Baïkal, une traversée en cargo au milieu de formes dantesques au sud du Chili. Disons que les pays les plus bouleversants sont ceux où nous avons fait les plus belles rencontres. Lors du deuxième voyage, l'Iran m'a particulièrement fasciné, pour la spontanéité des liens noués avec les habitants. C'est un pays si incompris. Ils ont envie de montrer qu'ils ne sont pas ce qu'on croit qu'ils sont. Et d'une façon générale, on était tombés amoureux de l'Asie du Sud-Est lors de notre premier voyage,



PHOTOS : BERTRAND BOYER

et on voulait partager avec nos enfants le foisonnement et l'énergie de cette région, sa vitalité, que je trouve toujours sidérante.

**Quel a été l'impact de ce tour du monde chez vos enfants ?**

Héloïse a enrichi sa sociabilité de façon considérable : où qu'elle soit allée, elle a joué avec tout le monde, même si elle n'avait pas un seul mot en commun avec les autres enfants. Nos deux aînés ont beaucoup de souvenirs qui ressurgissent et ils ont un regard différent sur le monde. Pour eux, le voyage a mis une réalité humaine sur ce qui reste souvent pour beaucoup des concepts, et ça n'a pas de prix. On a traversé des cultures bouddhistes, musulmanes... Eux ont très peu de prévention par rapport à certaines expressions de la foi ou du sacré dans l'espace public. En Malaisie, ils ont vu se côtoyer dans une piscine des personnes en bikini et d'autres vêtues des pieds à la tête, partageant en bonne intelligence cet espace.

J'espère qu'on en mesurera les effets plus tard dans leur chemin de vie. Baptiste et Corentin ont développé un attrait incroyable pour les autres cultures et pour les langues, qui

est resté. Pour eux ce n'est pas abstrait, ils les associent aux gens qui les pratiquent.

**Quelles leçons avez-vous tirées de votre premier tour du monde pour bâtir le second ?**

Les choix de légèreté. Le fait d'avoir fait un premier voyage aide à se dire qu'on vit très bien avec le strict minimum. Vêtements ou médicaments, tout s'achète partout en voyage. Il faut aussi se dire que tout est beaucoup plus simple qu'on ne le pense. On peut laisser son sac dans n'importe quelle guesthouse contre une pièce. Et quand on est un peu acculé, on finit par se créer des solutions.

Une autre leçon, c'était de prendre le temps du retour. La première fois, on avait vécu un peu violemment l'arrivée en France après les derniers mois assez *roots* en Amérique du Sud. Pour le deuxième voyage, on s'est dit qu'il fallait une transition douce pour ne pas vivre la fin du voyage comme une claque. On est remontés par la côte adriatique pour retrouver une forme de normalité dans nos vies, pour se réadapter au mode de consommation et à un cadre culturel et religieux familier.





#### PASCAL BÄRTSCHI

Entre novembre 2012 et juillet 2018, le trentenaire suisse Pascal Bärtschi a parcouru le monde à vélo. Au terme de 2 121 jours de voyage, il aura traversé 59 pays et 5 continents, alignant 109 000 km au compteur. Depuis son retour au pays, il prolonge l'aventure via la tenue de conférences et, à partir du printemps 2020, avec l'organisation de voyages à vélo pour ceux qui rêvent aussi de larguer les amarres en deux-roues.

#### En savoir plus :

«Six ans à vélo autour du monde. One World, one bike, one dream», de Pascal Bärtschi, éd. Favre, 24 €. [pascalbartschi.ch](http://pascalbartschi.ch)

Conférences au festival Escales Voyageuses en Avignon (20-22 mars 2020) et au Paris Travelers Festival (18 avril).

# 109 000 km à vélo

## ▶ Pourquoi avoir choisi le vélo comme moyen de locomotion ?

Je suis tombé sur le site d'un jeune Danois qui rentrait d'un tour du monde à vélo et ça paraissait une bonne façon de rencontrer des gens et de découvrir la nature. Comme j'avais aussi fait un peu de compétition plus jeune, c'est apparu comme une évidence à mes yeux. À vélo, on voyage à vitesse humaine, c'est le corps qui décide, et on a une ouverture sur le monde qu'aucun autre moyen de transport ne peut procurer. On peut s'arrêter où on veut quand on veut, et on est accessible. Le vélo a été mon meilleur ambassadeur, bien meilleur que mon passeport suisse ! Il m'a créé des opportunités incroyables : le plus riche va avoir du respect pour toi, et le plus pauvre va te voir à son niveau, donc tu peux briser la glace super facilement avec tout le monde. Ma première grosse gifle par exemple, je l'ai prise après deux mois de voyage, en arrivant en Turquie. Dès le premier jour, alors que j'étais sur un banc dans le parc d'une petite ville, les gens m'accostaient et m'invitaient spontanément chez eux.

## Pour un périple que vous avez décidé de faire en solo, vous étiez très entouré !

Je dis souvent en plaisantant que je me suis sûrement senti bien moins seul pendant mon voyage que la plupart des gens sur cette planète ! J'ai aussi développé un rapport à la solitude qui ne s'arrêtait plus seulement aux êtres humains : quand on bivouaque en pleine nature, il y a toujours quelque chose qui se passe, des étoiles filantes à contempler au kangourou qui vient partager un repas, ou aux fourmis qu'on peut regarder travailler pendant des heures. Il suffit de s'arrêter et d'observer.

## Quel est le pays le plus *cyclist-friendly* et celui qui l'est le moins ?

La Nouvelle-Zélande a compris le potentiel de ce mode de transport. Les Néo-Zélandais ont aménagé des sentiers pour les cyclistes randonneurs sur d'anciennes voies de chemin de fer. Cela donne des parcours atypiques, avec des passages de viaducs et de tunnels, pas plus de 3 % de pente, et des endroits pour se ravitailler. Le pays le moins *cyclist-friendly* a été, sans hésiter, l'Éthiopie. Lors des traversées de villages, je me faisais caillasser ou cracher dessus par les enfants, quand ils n'essaient pas de me faire tomber. C'est connu, les cyclistes qui passent par le pays le savent, et je n'ai pas réussi à en comprendre la raison. J'y retournerai, mais pas à vélo.

## Quels ont été vos souvenirs les plus marquants ?

L'éléphant qui a piétiné mon vélo en Zambie. C'était un moment assez fort et incroyable. Sur le plan personnel, la visite d'un camp de réfugiés dans le Kurdistan irakien : je ne pensais pas pouvoir être aussi ému que ça. Et le Lesotho m'a offert un autre moment fort, lorsque je suis resté bloqué 4-5 jours par la neige, avec des gens qui bossaient dans un lodge et volaient de la nourriture pour me l'apporter au risque de perdre leur place.

## Et les moments les plus éprouvants ?

Sur le plan physique, la traversée de la frontière entre l'Argentine et le Chili, à Paso León. Le sentier était un chemin fait pour les marcheurs et les chevaux. D'après les douaniers, j'étais le premier à le passer à vélo. Ça m'a pris cinq jours pour faire 35 kilomètres. Sur l'ensemble du voyage, le plus fatigant, c'était de devoir penser quotidiennement à l'eau, savoir combien il fallait en transporter chaque jour et où se trouvait le prochain point d'eau. Ça demande pas mal de planification.

## Avez-vous un pays préféré ?

La Colombie. La joie de vivre des gens en est la principale raison. Et le pays offre un panel



de paysages, de climats et de panoramas incroyables : deux côtes, la forêt tropicale, la chaîne des Andes, des volcans et un désert, qui sont tous à moins d'une journée de voiture les uns des autres.

**Que vous a apporté ce tour du monde ?**

Un autre regard sur la planète. La générosité des gens, toutes religions et cultures confondues, est allée bien au-delà de mes espérances. Je vis aussi de façon beaucoup plus proche de la nature qu'avant. Aujourd'hui, je me surprends par exemple à m'arrêter pour contempler des paysages que j'ai pourtant vus durant toute ma jeunesse. On ne ressort pas indemne d'une aventure pareille en ce qui concerne l'écologie. Quand on voit des endroits sans eau courante, ou des catastrophes écologiques comme la déforestation, on a une prise de conscience différente en rentrant. Depuis mon retour, je me suis fait un jardin-potager

– j'ai récolté mes premiers légumes l'an passé –, j'essaie de limiter les emballages en plastique et de moins rouler en voiture.

**Quels conseils pratiques donneriez-vous à ceux qui sont tentés par pareille aventure ?**

Warmshowers est une communauté de cyclistes qui hébergent gratuitement d'autres cyclistes à travers le monde. C'est une mine d'informations sur les routes à prendre, les risques liés au trafic, les choses à voir et, bien sûr, ils ont de quoi réparer un vélo. Il y a aussi des codes qui se transmettent entre voyageurs. Les postes de police, les casernes de pompiers, les écoles et les hôpitaux sont des endroits sécurisés où il est facile de demander le gîte et de planter sa tente. En Amérique latine, ce sont plutôt les pompiers qui accueillent les voyageurs. En Afrique, beaucoup plus les policiers, les mosquées et les missions chrétiennes.





#### **DELPHINE SHOHAM**

En voilier ou en porte-conteneur, mais aussi en train ou en auto-stop pour le parcours terrestre, c'est seule que l'aventurière, alors âgée de 20 ans, a traversé vingt-deux pays et trois océans. Depuis Nice, en France, jusqu'à Tilbury, en Angleterre, 523 jours plus tard, elle a réussi sa circumnavigation autour de la planète avec seulement 15 000 francs de l'époque en poche, soit environ 2 200 euros.

#### **En savoir plus :**

«Le tour du monde en bateau-stop», de Delphine Shoham, éd. L'Harmattan, 19,50 €.

# La globe-trotteuse en bateau-stop



## Pourquoi avoir voulu faire le tour du monde en bateau-stop ?

À l'époque, quand j'ai parlé de mon projet à des amis, ils m'ont répondu : « Fais-le en avion, c'est facile ! » Donc, j'ai décidé de le faire en bateau ! C'était une sorte de défi. Je voulais faire quelque chose où il n'y avait pas de repères, où tout était à inventer. En plus, j'adore la vie en mer, voir le coucher de soleil, le lever de lune, entendre les poissons-chats sauter à côté du bateau... J'ai beaucoup navigué en Bretagne adolescente, donc je savais que je ne serais pas un poids sur un voilier.

## Comment avez-vous trouvé les bateaux ?

Il n'y a pas de recette miracle ! Il faut être un petit rat des ports, laisser des mots à la capitainerie mentionnant qu'on cherche à partir. Ma connaissance de la navigation m'a évidemment aidée, mais même un novice peut trouver un bateau. Il suffit d'un bon feeling avec l'équipage : une traversée, c'est avant tout une aventure humaine. Pour aller du Yémen jusqu'en Inde par exemple, j'ai trouvé un yacht luxueux, loué par un journaliste de « National Geographic » qui partait faire des recherches au large des côtes indiennes. Ils m'ont pris en tant qu'hôtesse : je devais préparer les repas. L'important, c'est de ne pas être pressé, car on ne sait pas combien de temps la recherche de bateau va durer.

PHOTOS: DELPHINE SHOHAM



## Quel a été le moment le plus éprouvant ?

Pendant un mois, je n'ai pas trouvé de bateau pour partir du Bangladesh. Je me suis sentie très seule. J'ai failli abandonner et rentrer en France. Je n'avais pas de téléphone, personne pour me réconforter. Heureusement, un capitaine m'a logée trois semaines, et a appelé tous les jours pour savoir si des navires partaient pour Singapour. Il a aussi fallu demander des autorisations spéciales au port, car c'était la première fois qu'une Européenne quittait le pays en bateau. Finalement, j'ai embarqué à bord d'un porte-conteneur !

## Est-ce plus difficile quand on est une femme ?

Je n'ai jamais eu de problème. La règle de base, c'est de respecter les coutumes vestimentaires du pays. Je l'ai enfreint une fois : je me suis baignée en maillot de bain au Bangladesh. La plage s'est retrouvée remplie d'hommes qui attendaient ma sortie de l'eau ! Heureusement, deux amis bangladais m'ont apporté une serviette et j'ai pu sortir en respectant la pudeur locale. Ce n'était pas dangereux, juste un peu idiot de ma part. Sur les bateaux, j'étais souvent la seule femme, mais cela ne m'a jamais dérangée. Il y a une solidarité qui se noue à bord, parce qu'on fait face aux éléments.

## Quels sont vos souvenirs les plus heureux ?

Tous les jours en voyage sont d'une grande richesse grâce aux rencontres. Mais apercevoir le soleil se lever sur les côtes australiennes, alors que j'arrivais en voilier d'Indonésie, est un souvenir extraordinaire. Je me suis dit que ce n'était pas juste un rêve. Un autre moment très fort, c'est la vision de ma mère, ma sœur et un ami venus m'attendre à la fin de mon périple au port anglais de Tilbury. Les gens nous manquent en voyage. On s'en va aussi pour mieux revenir !



#### **JEAN-FRANÇOIS MALLET**

Avant de devenir photographe culinaire, Jean-François Mallet travaillait comme chef dans les cuisines des plus grands restaurants français et anglais. Major de promo de l'école Ferrandi, le « Harvard de la gastronomie », ce reporter, formé en autodidacte à la photographie, a sillonné une soixantaine de pays en vingt ans, à la recherche de recettes alléchantes, pour des magazines gastronomiques, comme pour ses livres.

#### **En savoir plus :**

«Reporters culinaires, un tour du monde en 80 recettes», de Jean-François Mallet et Emmanuelle Jary, éd. La Martinière, 29 €.

# **60 pays, 80 recettes**



## **Comment êtes-vous passé des cuisines du George V à vos voyages aux quatres coins du monde**

J'ai toujours voulu marier mes deux passions : la cuisine et la photo. Dans les années 1990, après une belle carrière en tant que chef, je me suis lancé dans la photographie culinaire à l'étranger. Cela voulait dire repartir de zéro ! Mais ma chance, c'est que je n'étais en concurrence avec personne. Le monde de la cuisine en France était obsédé par la haute gastronomie. Il y avait un créneau à prendre dans la photo de *street food* autour de la planète.

## **Pourquoi cet attrait pour la cuisine populaire à l'étranger ?**

Le célèbre adage dit : « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es. » Pour moi, on peut voir battre le cœur d'un pays en mangeant dans la rue ou chez les gens, pas dans les grands restaurants. La cuisine touche tout le monde. Un jour, je faisais un reportage dans les bidonvilles de Bombay sur les *dabbawallahs*, des livreurs de nourriture. Ils m'ont invité à partager leur repas : un oignon bouilli avec une sauce au yaourt et au curry. C'était délicieux ! La preuve que même chez les plus pauvres, il y a toujours une recette qui traîne. Aujourd'hui, même le guide Michelin s'est mis à la page, en attribuant une étoile à une échoppe de rue à Singapour.

## **La cuisine vous a donc ouvert des portes ?**

Oui, quand on parle recette de cuisine, on peut rentrer n'importe où. Les gens sont fiers de

vous faire goûter ce qu'ils mangent. J'ai toujours été bien accueilli, même dans des endroits dangereux. Quand j'étais au Liban dans les années 2000, les services secrets nous ont fait subir, à moi et à un autre journaliste qui m'accompagnait, deux heures d'interrogatoire. Ils nous avaient vu prendre des photos et pensaient qu'on était des espions israéliens. Finalement, ils ont constaté que nous étions bien venus pour parler cuisine... et ils nous ont donné la carte de leur restaurant préféré à Beyrouth.

## **Comment avez-vous vu l'alimentation évoluer lors de vos reportages ?**

La cuisine s'est mondialisée ! Il y a quinze ans, à l'aéroport de Moscou en patientant pour un vol, on pouvait manger des blinis avec des œufs de saumon ou des beignets à la viande. Cette petite échoppe a

aujourd'hui disparu. À la place, il y a un Starbucks. Les locaux que je rencontre en voyage me disent : « On a du temps à rattraper. » Comme si manger du steak haché avec de la mayonnaise et du pain sucré était un progrès ! Avoir l'électricité et de meilleures voitures je comprends, mais pas la nourriture ! Même en France, pays qui se targue pourtant de ses talents gastronomiques, nos traditions culinaires – et l'art de vive qui va avec – s'en-volent à vitesse grand V. Heureusement, il y en a qui résistent, volontairement ou non. À Tachkent, par exemple, en Ouzbékistan, j'ai croisé des vendeurs de rue qui fabriquent des nouilles de la même manière qu'il y a 200 ans.

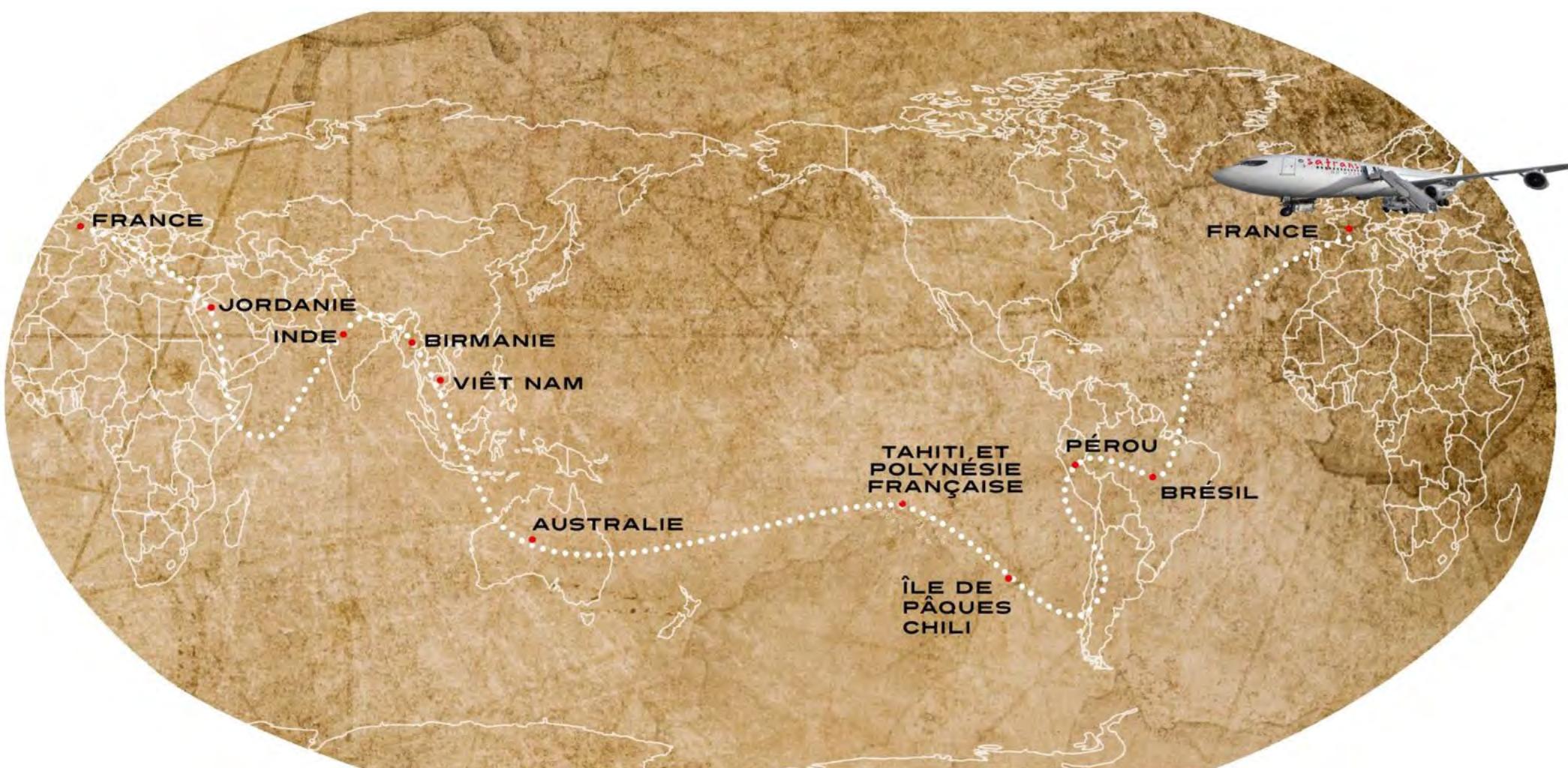




RÉCIT

# LE TOUR DU MONDE EN 22 JOURS

PAR CORINNE SOULAY  
PHOTOGRAPHIES EMANUELA ASCOLI



VOUS CONNAISSEZ LES CROISIÈRES EN BATEAU ? NOS REPORTERS ONT EMBARQUÉ POUR UNE VERSION AÉRIENNE. OBJECTIF : BOUCLER UN TOUR DU GLOBE EN TROIS SEMAINES, EN VISITANT AU PASSAGE NEUF MERVEILLES NATURELLES OU ARCHÉOLOGIQUES. DÉCOLLAGE IMMÉDIAT !

Qui sont ces gens assis autour de moi, dans cet A340, avec qui je vais passer les trois prochaines semaines ? Qui sont ces quelque 120 passagers qui ont choisi ce voyage un peu fou, proposé par Safrans du Monde, spécialiste du voyage sur mesure : un tour du monde en 22 jours, dans un avion affrété pour l'occasion ? Au programme de cette circumnavigation du XXI<sup>e</sup> siècle, neuf merveilles architecturales, patrimoniales ou naturelles : le Christ rédempteur de Rio, le Machu Picchu, l'île de Pâques, la Polynésie française, la Grande Barrière de corail, la baie d'Along, les temples birmans, le Taj Mahal et, enfin, l'antique cité nabatéenne de Pétra. Dans quelques jours, je commencerai à sonder mes compagnons de route. J'apprendrai que Baptiste, de Villefranche-sur-Saône, s'est offert ce périple comme cadeau pour ses 30 ans. « J'avais un peu d'argent de côté. C'était maintenant ou jamais. Et puis, avec le réchauffement, il y a certains sites qu'on ne pourra peut-être bientôt plus voir », m'expliquera-t-il autour d'un ceviche de poisson au Pérou. Anne-Marie, elle, me dira s'être lancée après avoir relu Jules Verne et son tour en 80 jours puis, dans la foulée, l'ouvrage de Nellie Bly, journaliste américaine qui, en 1889, décida de battre le record de Phileas Fogg. Pourtant, pour elle, voyage rime habituellement avec immersion. « Là, je voulais faire totalement l'inverse et éprouver cette sensation de course contre la montre ! » Il y a aussi les amoureux, Vincent et Valérie, quadras passionnés de désert. Le papa de cette dernière a succombé récemment à une maladie et lui a fait promettre d'utiliser l'héritage pour voyager. D'autres encore, pour la plupart retraités – la doyenne Simone a 85 ans –, me confieront avoir cassé leur tirelire, fait un emprunt ou utilisé leur assurance-vie, pour s'offrir une séance de ratrapage tant que la santé le leur permet. C'est que la croisière merveilleuse a un prix : de 25 000 à 50 000 euros pour les premières classes, qui bénéficient, en plus de sièges plus confortables et de services haut de gamme à bord, d'un programme différent, en comité réduit, aux escales.

Pour l'heure, tout le monde se toise gentiment, dans un mélange d'excitation et de retenue teintée d'incrédulité, méditant encore les paroles surréalistes prononcées plus tôt par l'équipage d'Air Belgium, qui nous accompagnera tout du long : « Bienvenue dans votre maison. Destination le monde. »

Dès le premier repas, le ton est donné. Le chef, Jean-Marie Dumarche, toque sur la tête, a mis les petits plats dans les grands. Serviette chaude, carré en tissu blanc en guise de nappe, vaisselle en porcelaine et caviar pour tout le monde. À destinations exceptionnelles, conditions exceptionnelles. La contrepartie pour le cuisinier, c'est que, condamné à mitonner nos petits plats dans les laboratoires des aéroports, il ne profitera guère du voyage, rattrapant ses nuits blanches en dormant dans l'avion. Après 11 heures de ce premier vol, nous apercevons enfin notre première étape, Rio. En descendant, nous sommes surpris par la moiteur de la cité brésilienne. Le matin, à Paris, nous avions embarqué en doudoune.



# SURVOL MAGIQUE DE LA BAIE DE RIO

et lag oblige, je me réveille naturellement vers 5 h (9 h en France). Du haut du treizième étage de l'hôtel, j'aperçois la plage de Copacabana déjà remplie de Cariocas qui y passeront toute la journée du dimanche. Pour nous, en revanche, le programme est chargé. Direction le symbole de la ville : le Christ rédempteur. Nous traversons des tunnels et des quartiers aux résidences Arts déco, puis nous arrêtons à la gare de Cosme Velho, en bas du mont Corcovado, d'où le colosse de stéatite, inauguré en 1931, embrasse la baie de Rio. L'ascension du sommet se fait en une vingtaine de minutes, dans un petit train rouge à crémaillère, qui progresse tranquillement à travers une forêt dense.

Trente-huit mètres de haut, vingt-huit de large, de la main gauche à la main droite. Je découvre la statue mythique d'abord de dos, en montant les dernières marches de l'escalier qui mène à ses pieds. Malgré les badauds qui se prennent en photo, bras en croix, je suis cueillie par sa majesté. Enfin, je l'appréhende de face, les nuages se déplaçant lentement au-dessus de sa tête m'entraînent dans un vertige inversé qui me fait vaciller. Je me cale contre la balustrade, baignée d'émotion devant ce petit cœur, inattendu, sculpté au milieu de son plexus solaire. Tout autour, se déploie un épais brouillard, mais l'absence de vue ne gâche pas mon plaisir. Je suis happée par des chœurs d'enfants qui s'échappent de l'arrière de la statue. Ils viennent d'une minuscule chapelle, Notre-Dame d'Aparecida, creusée à même le socle, où les gens viennent communier à la queue leu leu. Je m'attendais à un tour

de force architectural, je découvre un lieu mystique et grandiose. À mes côtés, sur le quai, en guettant le train du retour, Sandrine, venue de Belgique avec son mari et leur fille de 16 ans, partage mon enthousiasme. C'est elle qui a réservé ce voyage : « Je n'ai pas vraiment étudié le programme, je préfère garder la surprise à chaque étape. Et rien que ce matin, j'en ai pris plein les yeux ! »

L'après-midi, justement, elle l'avait oublié, mais, après un *churrasco*, festin de viande au barbecue, elle a réservé un survol de la ville en hélicoptère, au départ de l'autre emblème de la cité, le Pain de Sucre, rocher granitique de 395 mètres à la silhouette célèbre, accessible en téléphérique. Un vol en piqué vers les longues plages couvertes de parasols, puis sur la forêt de Tijuca, qui forme un tapis vert intense au milieu des habitations, et le tour à 360° du Corcovado, révèlent, en un quart d'heure seulement, la puissance charismatique de cette ville de plus de 6 millions d'habitants, entourée d'excroissances rocheuses partiellement immergées dans la mer.

Le soir, nous nous offrons une brève balade sur la plage de Copacabana, une brume rose pâle accompagnant l'ambiance familiale et doucement festive de cette fin de week-end. Des enfants jouent dans les vagues, semblant vouloir prolonger ce moment d'oisiveté à l'infini, tandis que des jeunes se déhanchent tranquillement au son de leur enceinte portative. Nous n'avons pas vraiment découvert Rio, juste humé son air, ressenti une once de son atmosphère, et nous repartons déjà, avec l'envie de revenir.

#### EN HAUT À DROITE

Dans les années 1920, l'ingénieur Heitor da Silva Costa est chargé de bâtir un monument pour le centenaire de l'État brésilien. Pour le réaliser, il choisit un Français : Paul Landowski. Son Christ rédempteur de 38 m de haut a été inauguré au sommet du Corcovado en octobre 1931.

#### EN BAS À DROITE

Les familles arrivent à l'aurore pour passer la journée du dimanche sur la plage de Copacabana, l'autre lieu emblématique de la ville.



# BALADE NOSTALGIQUE AU MACHU PICCHU

a prochaine étape a une saveur particulière pour moi. En 1977, mes parents ont sillonné le Pérou à bord d'une Coccinelle. Ils ont visité Lima, la Vallée sacrée, ont vu les lignes de Nazca, le lac Titicaca et, évidemment, le Machu Picchu. Le récit de leur périple, leurs diapositives et leurs films muets en Super 8, diffusés sur l'écran blanc qu'on installait au milieu du salon, ont bercé mon enfance. Et le Machu Picchu est devenu un rêve.

Je n'avais pas anticipé le mal d'altitude qui m'assaille dès mon arrivée à Cuzco, 3 400 mètres, après 1 h 15 de vol depuis Lima. La courte visite de sa Plaza de Armas, bordée de plusieurs églises baroques et de maisons coloniales aux balcons de bois ouvragés, n'y fait rien, ni les deux heures de trajet en bus jusqu'à notre hôtel à Urubamba. Je me couche avec une sensation d'oppression. Un coup de fil à la réception et me voilà affublée d'un masque relié à une bouteille d'oxygène pour un shoot salvateur. « Il faut environ deux jours pour s'habituer », m'expliquent le lendemain Hervé et Brigitte, le couple de médecins du voyage, en me tendant un cachet. Anges protecteurs chargés chacun d'un sac à dos rempli à ras bord de médicaments, bandages, crème solaire et même d'un défibrillateur, ils seront sollicités jour et nuit pendant tout le séjour.

Le Machu Picchu se fait désirer. Deux heures de bus jusqu'à la gare d'Ollantaytambo, puis autant en train pour atteindre Aguas Calientes, point de départ d'un dernier bus pour l'ascension finale. L'occasion d'entrapercevoir, sur ce long chemin, des scènes dignes des tableaux de Louis Toffoli : femmes quechuas à chapeau

haut-de-forme et longue jupe plissée, transportant leurs bébés dans leur dos ; récolte à la main des roses et des glaïeuls ; préparatifs d'une fête de village traditionnelle où les enfants se parent de toges blanches et de masques dorés à la mode inca.

Le périple se termine par la montée d'une courte côte qui débouche sur une vue plongeante sur les vestiges. Je dois partager mon rêve avec une multitude de perches à selfie, mais, peu importe, je l'ai réalisé. Je pense à la première personne qui s'est immortalisée sur le site. C'était en 1911 et à l'argentique. Alors qu'il sillonnait l'Amérique latine, sur les traces du libérateur Simon Bolivar, le professeur de Yale, Hiram Bingham, entend parler d'une cité perdue dans les montagnes. En réalité, le découvreur n'en est pas un. Lorsqu'il arrive, deux familles de paysans habitent le Machu Picchu, en grande partie recouvert de végétation. Mais, c'est bien l'Américain qui, en publiant deux ans plus tard un article dans « National Geographic », l'a fait passer à la postérité. « Sur le coup, Hiram Bingham pense qu'il s'agit de la résidence du neuvième empereur inca, Pachacutec, nous explique Walter, notre guide péruvien. La construction date d'environ 1430 et l'endroit a été abandonné 110 ans plus tard, lors de la conquête espagnole. » Depuis, les hypothèses se sont multipliées quant au rôle de cette cité qui accueille deux cents édifices. « On pense que c'était un lieu où l'élite, des gens triés sur le volet, venaient apprendre différentes disciplines telles que l'astronomie, l'agriculture, la médecine... Environ 750 personnes vivaient ici. »

## À DROITE

Situé à 3 400 m d'altitude dans la cordillère des Andes, Cuzco et ses rues bordées de maisons coloniales hispaniques, est une escale charmante pour s'habituer au mal d'altitude.

## PAGE SUIVANTE

Quand Hiram Bingham « découvrit » le site du Machu Picchu en 1911, seules deux familles habitaient les vestiges de la citadelle inca. Aujourd'hui, la « cité perdue » accueille près de 6 000 visiteurs par jour.



Nous passons l'après-midi à arpenter le site en pente raide, divisé d'un côté en quartiers résidentiels, de l'autre en larges terrasses destinées à l'agriculture. Je suis frappée par cette architecture organique : pour construire cet ensemble urbain, les Incas n'ont pas cherché à contraindre la nature, ils ont au contraire respecté son relief accidenté, se sont appuyés sur les rochers pour y creuser des escaliers, créer des murs, y adosser des bâtiments... de sorte que la cité apparaît comme le prolongement de la montagne, qu'ils considéraient comme une divinité.

En fin de journée, dans le train du retour, habilement baptisé « Hiram Bingham », au look Arts déco délicieusement vintage, un concert bat son plein dans le wagon-bar. Les passagers de premières en profitent pour continuer à faire connaissance autour d'un verre de pisco et pour se lâcher sur la piste de danse, maracas à la main.

Retour à l'hôtel. « Déposez vos valises à 22 h, devant votre porte » : la consigne dispensée à notre arrivée par Géraldine et Brice, les « gardiens des bagages », est claire. Alors que je m'exécute, j'aperçois le duo au bout du couloir, aux prises avec une centaine de pièces. La mine concentrée, ils cochent consciencieusement les noms des propriétaires, triant les contenants par groupe, y apposant des rubans de couleurs différentes, selon des critères connus d'eux seuls. « L'année dernière, je n'en ai égaré aucune, il n'est pas question que ça arrive », avait asséné Géraldine au début du voyage. Pendant que tout le monde dort, nos deux compères veilleront encore tard.

4 h 30, la course commence. Deux heures de car, vol pour Lima, immigration, contrôle des bagages, salle d'embarquement... À nous l'île de Pâques ! Ce bout du monde auréolé de mystère n'est plus qu'à 5 heures de vol. Mais, alors que nous le touchons presque du doigt, le rêve s'évapore : un employé de l'aéroport a endommagé la porte de la soute. Réparer la carlingue ? Faire venir un avion de remplacement ? Pendant 24 heures, tout le staff est sur le pont pour trouver une solution. Las, la nouvelle tombe : nous n'irons pas à l'île de Pâques.

Nous resterons finalement un peu plus longtemps à visiter Lima et ses alentours – le musée Larco et ses somptueuses céramiques précolombiennes, le quartier de Barranco dont les murs sont couverts de street art, l'hacienda La Caravedo qui abrite une distillerie de Pisco ou les dunes de sable du désert de Huacachina – gardant en tête l'adage distillé par notre guide québécoise Ana Maria, à la bonne humeur contagieuse : « Une expression péruvienne dit : "Quand il pleut des citrons, faisons de la limonade". Alors profitons-en ! »

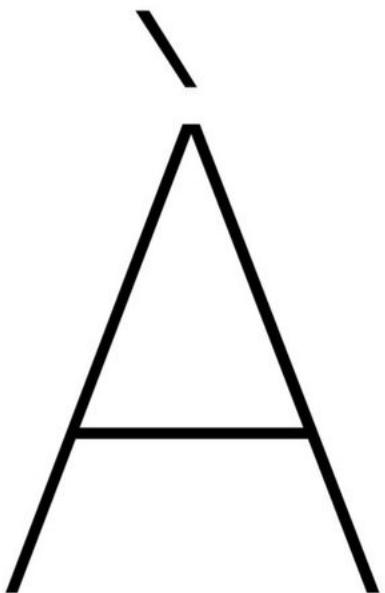
Enfin, nous nous envolons pour la Polynésie. À bord de l'avion, le voyage reprend son cours. Au milieu de la nuit, Yann, le chef de croisière, lunettes et fines moustaches qui lui donnent un air de Monsieur Loyal contemporain, réunit tous les accompagnateurs (ses « *tour leaders* ») pour le debrief habituel, à 10 000 mètres d'altitude. Autour de lui, un casting hétéroclite, chacun ayant en charge un groupe attitré de passagers. On retrouve Ana Maria donc, 50 ans, figure maternelle dont les « Bon matin ! » (prononcés avec l'accent) et les anecdotes truculentes sur ses voyages passés rythmeront joyeusement chaque jour de ce tour du monde. Il y a aussi Maxance, 31 ans, ancien para, tempes rasées et carrure trahissant les heures passées à la salle de sport. Son secret ? « Avec lui, tout est simple. Il règle chaque problème par une blague », me confiera l'une de ses groupies à la fin du séjour. Puis Bastien, 30 ans, toujours à l'écoute, Benoît, 38 ans, qui passera son dernier repas à rédiger sur le pouce un discours contenant un hommage personnalisé pour chaque passager de son groupe, et enfin Luty et Joëlle, duo inséparable, habituées des voyages de luxe, au service des premières.

En Polynésie, tout le monde sera dispersé : certains prendront un ferry pour Moorea, d'autres s'envoleront pour Bora Bora et d'autres encore auront la chance de visiter l'île très privée de Tetiaroa, havre de paix acheté par Marlon Brando en 1967 et abritant désormais une base scientifique dédiée à la préservation de l'environnement. L'équipe n'a pas le droit à l'erreur.





# BORA BORA, DANS LA CARTE POSTALE



la descente de l'avion, les colliers de fleurs que nous recevons en guise de bienvenue et l'odeur entêtante de la fleur de tiare, nous le confirment : nous ne sommes plus au Pérou. Je fais partie de la team « Bora Bora », qui, après 10 heures d'avion, va enchaîner avec un vol intérieur et 20 minutes de ferry. Pas cher payé pour entrer littéralement dans la carte postale. L'île se résume au sommet d'un volcan basaltique, le mont Otemanu, planté au milieu d'une eau turquoise translucide, piquée de *motus*, confettis affleurant à peine. Nous accostons sur l'un d'entre eux, où siège l'hôtel Conrad, ensemble de suites sur pilotis entourées... de rien. La parenthèse enchantée durera jusqu'au lendemain 8 h. Nous n'avons qu'à profiter de l'instant. Facile : dans ce décor paradisiaque de palmiers et de fleurs aux couleurs flamboyantes, tout est au ralenti, comme rythmé par une respiration lente et profonde. Dans les allées, je croise des couples visiblement détendus, sourire aux lèvres. Danielle et Henri, Inès et Dominique...

Nous profitons d'un repas, pieds nus dans le sable. Au menu : poisson cru à la tahitienne et lait de coco. Pour se baigner, le choix est corrélien : piscine à débordement ou océan à perte de vue, accessible par l'échelle de notre bungalow ? Depuis 2009, l'hôtel replante du corail sur 17 structures en métal immergées à différents endroits du site. Même hors de l'eau, on peut apercevoir la faune qui y a élu domicile. Poissons zébrés noir et blanc, marron et beige ou jaune et bleu... À la tombée de la nuit, ce sont des spécimens plus importants qui attirent notre attention, des petits

requins à pointes noires, visiblement en chasse, qui passent et repassent sous les pontons de bois.

Au restaurant le soir, je suis un peu perdue : j'ai le réflexe de dire « Ola », puis « Bonjour », mais les Tahitiens préfèrent me souhaiter « *ia ora na* », rappelant que, depuis 1984, la Polynésie jouit d'un statut d'autonomie par rapport à la France, qui se manifeste notamment par la reconnaissance de la langue tahitienne comme marqueur d'identité ou l'usage du franc Pacifique. Dernier coup d'œil sur les palmiers, le sable blanc, l'eau turquoise et les poissons multicolores. Il est temps de ranger la carte postale. Cap sur l'Australie !

Nous retrouvons notre A340, avec ses aménagements caractéristiques, en particulier un espace vidé de ses sièges, transformé en mini-bar à cocktails. Un virgin mojito à la main, je visionne ébahie les vidéos de Baptiste et de Valérie caressant les raies mantas, les pieds dans l'eau, à Moorea. Quand, tout à coup, alors que nous survolons les îles Kiribati, une annonce nous fait expérimenter la théorie de la relativité. « Messieurs-dames, nous passons la ligne de changement de date ! » C'est à ce tracé imaginaire que Phileas Fogg doit sa victoire, en arrivant, sans le savoir, à Londres, avec un jour d'avance. Récapitulons : nous sommes partis à 16 h 45 de Tahiti et nous atterrirons le jour suivant à 21 h 45 à Cairns... après seulement 9 heures de vol. Je n'y comprends plus rien. À part qu'une fois encore le décor a changé : les agents de l'immigration parlent anglais, sont lookés comme Crocodile Dundee et les voitures roulent à gauche.

## À DROITE

Sur l'île de Bora Bora, située à l'extrême nord-ouest de l'archipel de la Société, l'hôtel Conrad a planté ses bungalows au cœur même du lagon. Depuis 2009, le complexe participe au programme de réhabilitation des récifs coralliens et de la vie marine dans la lagune.



# AU CŒUR DE LA GRANDE BARRIÈRE DE CORAIL

out autour de moi, le silence. Et cette impression de pénétrer un monde parallèle, ouaté et poétique, forêt fantastique de structures alvéolaires ou tentaculaires, en réalité coraux souples ou solides, dont certains âgés de plusieurs milliers d'années. Je dérive au-dessus de bénitiers géants, aux valves entrouvertes, et d'impressionnantes anémones de mer abritant en leur sein de minuscules poissons-clowns. Pour résister au pouvoir urticant de ces cnidaires anthozoaires, le petit vertébré a trouvé la parade : il se frotte à elle et suit ses mouvements. Je me laisse encore portée quelques minutes par le courant. Puis, prise de claustrophobie, je sors la tête de l'eau. Ainsi se termine ma première séance de snorkeling. Avant de me lancer, j'avais hésité mille fois, mais Séverine, notre guide pour la journée, avait su me convaincre : « On ne nage pas tous les jours sur la Grande Barrière de corail. » D'autant que le récif – qui s'étend sur quelque 348 000 kilomètres carrés – est particulièrement menacé par le réchauffement climatique. Selon un rapport d'août 2019, un tiers de ses coraux auraient disparu après les vagues de chaleur de 2016 et 2017.

Sur le catamaran, du bleu marine à perte de vue, l'ambiance est à la détente. Après dix jours, de petits groupes se sont formés et des éclats de rire fusent. Discrètement, Françoise s'approche de moi : « J'ai vu que vous paniquiez tout à l'heure. Ça vous intéresse d'essayer mon masque ? Il est intégral et permet de respirer normalement. » Je suis touchée, mais décline la proposition, optant pour un tour en canot à fond de verre, à travers lequel

j'entrevois de jolis poissons-perroquets bleus. « Ils broutent les algues et le corail en donnant comme des coups de bec, qu'on entend sous l'eau. C'est le fruit de leur digestion qui produit le sable blanc », m'explique Pete, le guide australien, passant en un instant de la poésie à la prose. Mais déjà, il nous livre les secrets d'un autre habitant des lieux, à la robe jaune fluo : « Les poissons-papillons sont comme les inséparables, ils vivent à deux, un mâle et une femelle, quand l'un mange, l'autre monte la garde. Si l'un d'eux meurt, l'autre s'éteint peu après. » J'imaginais la Grande Barrière de corail multicolore, ici, elle apparaît plutôt dans un camaïeu de beige. « C'est signe de bonne santé, cela veut dire que les poissons la débarrassent correctement de ses algues », assure Pete.

Je finis la journée par une longue balade sur la plage de Port Douglas, dans le nord du Queensland. La langue de sable crème, en forme de boomerang, est couverte d'algues dorées et de quelques noix de coco éparses, près desquelles s'ébrouent de drôles de petits oiseaux gris à longs becs effilés. L'une de ces plages où cocotiers et frangipaniers poussent inclinés la tête vers les flots, comme s'ils avaient été arrêtés net dans leur course vers le large, en réalité par phototropisme, afin de quérir un maximum de soleil.

Les habitants du coin y sont nombreux à courir ou promener leurs chiens. Au bout de trois quart d'heure, nous tombons sur une joyeuse bande de pêcheurs, joint de marijuana aux lèvres, dont Vincent, dreadlocks et chemisette colorée, qui vient ici tous les

soirs, à marée haute, dans l'espoir d'attraper un barramundi, énorme poisson à chair blanche. Les amis sont équipés : quatre cannes à pêche et, surtout, une glacière remplie de bières et de glace pilée, le tout gentiment protégé par un trio d'étonnantes gardes du corps, de vieux chiens bâtards, dont l'un est proche de l'obésité.

La soirée se veut plus glamour. Alors que nous prenons l'apéritif au champagne dans le lobby de l'hôtel, Yann se met au piano et entonne « La Valse de l'adieu », de Chopin. Décidément, le chef de croisière, danseur et comédien de formation, a plus d'un talent. Je me laisse tenter par un amuse-bouche

insolite : du kangourou aux graines germées. « Ici, c'est une viande peu onéreuse, car on en a beaucoup, me glisse Séverine. Mais, pour les Australiens, c'est un peu comme si on mangeait du rat, c'est plutôt pour les touristes. » Va pour l'expérience de touriste ! Bilan : un goût légèrement faisandé, déjà oublié.

À peine le temps de rendre visite aux koalas du parc animalier Wildlife Habitat de Port Douglas et nous revoici avec l'équipage d'Air Belgium. Mais avant de quitter pour de bon l'Australie, le pilote nous fait un cadeau : un vol à 360°, à basse altitude, au-dessus de la Grande Barrière de corail, privilège négocié avec les autorités de l'aéroport.

#### CI-DESSOUS

Avec ses 2 900 récifs qui s'étirent sur près de 2 300 km, la Grande Barrière de corail est le repaire de quelque 1 500 espèces de poissons. Une population menacée par les épisodes de blanchissement massif des coraux, observés en 2016 et 2017, conséquence catastrophique du réchauffement climatique.



# LEVER DE SOLEIL SUR LA BAIE D'ALONG

S

## À DROITE

Le samedi soir, les habitants se pressent en famille dans le vieux quartier d'Hanoï pour déguster des spécialités locales, assis à des tables occupant les trottoirs. Loin de la frénésie de la capitale, la baie d'Along offre une pause paisible, avec son labyrinthe de plus de 1900 îlots, dont les dédales servaient jadis de cachettes aux pirates.

## PAGE SUIVANTE

Autrefois répandus dans la baie, il ne reste plus qu'une poignée de villages flottants, habités par des familles de pêcheurs ou de pisciculteurs. Ici, les femmes forment des guirlandes de coquilles d'huîtres destinées à être immergées, à l'intérieur desquelles ont été placées des larves qui se vont se développer sous l'eau.

eulement 7 h 40 de vol et le changement d'ambiance est complet. Bienvenue à Hanoï. Grâce à Edouard George, responsable des opérations terrestres, dont l'agence, Phoenix Voyage est basée au Viêt Nam, nous traversons les contrôles en un clin d'œil, renforçant un peu plus encore chez nous l'impression de prendre l'avion comme on prend le bus. Cette fois, nous sommes accueillis avec une branche d'orchidée et je ne saisis plus du tout la langue. Même les enseignes arborent une écriture impossible à déchiffrer.

Le temps d'une nuit et nous quittons déjà la frénésie de la capitale, son quartier colonial, son mausolée dédié à Hô Chi Minh, ses cyclopousses trompe-la-mort et ses mobylettes chargées de quatre passagers ou de marchandises insolites, comme ces deux commodes tenant dans un équilibre précaire grâce à des tendeurs, pour gagner la mythique baie d'Along en 2 h 30, avec la toute nouvelle autoroute. L'occasion pour notre guide local de nous dresser un tableau impressionniste de son pays, par touches d'informations variées et éclectiques sur la guerre d'indépendance, l'embargo américain, l'économie, la riziculture ou, alors que nous apercevons de nombreux stupas au milieu des champs, les rituels funéraires. «Au Viêt Nam, la religion dominante est le bouddhisme. On enterre deux fois nos morts. Au départ dans un cercueil en bois, puis, quatre ans plus tard, on sort les os, on les racle, on les nettoie, et on les place dans une urne que l'on enterre à nouveau. Ça s'appelle le lavage des os.» Tout le bus reste coi. Et de poursuivre sur un autre registre : «La première

fois que j'ai vu l'électricité, c'était en 1995. Dans mon petit village à 100 kilomètres d'Hanoï, tout le monde a assisté à la pose du poteau électrique.» Dépaysement total.

L'embarcadère n'a rien de romantique, avec ses barge remplis de conteneurs. Mais nous embarquons à bord de l'«Azalea», jonque traditionnelle au pont parqueté, et quittons rapidement cette ambiance industrielle pour les premières excroissances karstiques. La baie d'Along, c'est 1553 kilomètres carrés, 40 kilomètres de long, 1,5 kilomètre de large, et plus de 1960 îles dont 40 habitées. Des files de bateaux de touristes s'engagent au ralenti, glissant sur l'eau marron, dans ce dédale de montagnes sous-marines. Comme dans un film post-apocalyptique où la mer aurait recouvert la terre, laissant seulement affleurer la cime des montagnes. En réalité c'est le phénomène inverse qui s'est passé. «Il y a 250 à 280 millions d'années, l'endroit était recouvert par la mer, précise notre guide. Puis la tectonique des plaques a créé des montagnes calcaires sous-marines. Quand celle-ci s'est retirée, l'érosion a façonné ces îles et îlots aux formes arrondies, mais aussi un dédale de grottes à l'intérieur.» Au fil de notre progression, le paysage ne cesse de changer comme sous un effet de morphing, de nouveaux bras de labyrinthes apparaissant, créant des perspectives inédites et des recoins inattendus, paysage stratégique qui fut longtemps un repaire de pirates.

Après une escale pour visiter la grotte de Trung Trang, rendez-vous sur le pont pour un atelier culinaire. Au menu : fabrication de nems. Catherine, Marie-Pierre et Françoise



mettent la main à la pâte, sous le regard amusé de leurs maris. Oignons, viande de porc haché, pousses de soja, sauce... J'ai déjà perdu le fil. Mais je retiendrai l'essentiel : « Pour bien humidifier la feuille de riz, servez-vous d'une serviette mouillée. »

Nous jetons l'ancre au milieu de la baie, comme une vingtaine d'autres jonques, formant une flotte fantomatique et silencieuse, et terminons la soirée dans un fou rire collectif à tenter désespérément d'attraper des calamars à la lampe de poche.

À 5 h du matin, je ne suis pas la seule sur le pont à admirer le lever de soleil. D'abord le ciel se pare de rose irisé, puis l'astre apparaît rouge vif, flamboyant, entre deux collines, créant, à la faveur du contre-jour, comme une juxtaposition d'ombres chinoises de reliefs escarpés. Les premiers bateaux commencent à lever l'ancre dans un ballet lent et harmonieux, comme si le soleil avait sonné la dispersion de la flotte. Pour nous, c'est cours de tai-chi. Ça rigole sur le pont dans la position du coq d'or sur une patte. Un peu moins quand il s'agit de faire le tour du bateau en courant. Moi, j'ai choisi mon camp : la chaise longue. Notre guide nous l'a dit : « Il n'y a du soleil que cinq jours par an sur la baie. » Et c'est justement l'un d'entre eux !

En rentrant, nous apercevons quelques habitations posées sur l'eau, derniers vestiges des grands villages flottants qui peuplaient jadis la baie d'Along. « Il y a quelques années, le gouvernement a offert des indemnités aux habitants pour qu'ils quittent les lieux afin de préserver le site, classé au patrimoine de l'Unesco, explique notre guide. Seuls ceux qui ont un projet professionnel, comme la pêche ou la culture des huîtres, peuvent rester. »

Un bain de foule dans le vieux quartier de Hanoï, rendu piétonnier le samedi soir, en prenant soin d'éviter le carambolage avec des voitures et chars d'assaut miniatures en plastique coloré conduits par des enfants sur-excités, puis un dîner-spectacle au musée d'Histoire, à l'architecture néo-indochinoise raffinée, et la spirale du tour du monde nous happe à nouveau. Direction la Birmanie.





# MILLE TEMPLES VUS DU CIEL

'ai l'impression d'être dans une essoreuse.» C'est Anne, sosie féminin du chanteur Manu Chao, qui prononce cette phrase, dans l'avion. Bouche ouverte, œil hagard... Je n'ai pas la force d'acquiescer, mais je valide. Mes nuits sont fractionnées, j'ai faim constamment (il paraît que c'est parce que ma ghréline, l'hormone qui stimule l'appétit, augmente avec la privation de sommeil) et des envies de sieste à toute heure. C'est dire si la valse des décalages horaires commence à me fatiguer. Et ce n'est pas fini. En un coup d'aile, à peine 1h35, nous voici en Birmanie, pays qui a la particularité de présenter une différence de cinq heures... et trente minutes avec la France. Je pensais les fuseaux horaires calculés d'heure en heure. Erreur ! Retour au début du XIX<sup>e</sup> siècle : à l'époque, chaque pays, chaque ville, a sa propre heure basée sur la course du soleil. Ce n'est qu'avec le développement du chemin de fer et l'essor du commerce international, qu'il devient nécessaire d'unifier cet imbroglio. En 1884, par convention, le globe est partagé en 24 bandes d'une heure avec, comme point de départ, le méridien de Greenwich. De quoi remettre les pendules à l'heure ? Las, tout le monde ne joue pas le jeu. La Chine, par exemple, malgré son territoire couvrant quatre méridiens, préfère être à la même heure partout, d'autres décident d'ajouter ou retrancher une demi-heure (voire un quart d'heure pour le Népal) histoire de se démarquer de ses voisins. Ce n'est pas la seule surprise que me réserve la Birmanie. Je ne le sais pas encore, mais ce sera mon coup de cœur de ce tour du monde, le pays dont les

images me reviendront par flash longtemps après la fin du voyage.

Flash numéro un : le sourire de cette jeune fille, 15 ans à peine, les joues couvertes d'une substance jaune, à la consistance d'un masque d'argile, appliquée sous forme d'aplats rectangulaires, qui lui font comme une parure tribale. C'est du *tanaka*, obtenu à partir d'un mélange d'eau et d'écorce d'arbre, cosmétique artisanal aux vertus protectrices contre le soleil. La gamine est une vendeuse de cartes postales à la sauvette, elle porte une fleur rouge à l'oreille et une robe à deux teintes de vert, elle me parle dans un français balbutiant et m'appelle par mon prénom. Je la croiserai plusieurs fois pendant ces deux jours, arborant toujours ce même sourire à la fois franc et doux.

Flash numéro deux : la pagode Kuthodaw, à Mandalay, dans le nord du pays. Temple doré quadrillé de près de 730 stupas badigeonnées à la chaux, abritant d'imposantes stèles de marbre couvertes d'écritures en volutes indéchiffrables. «Le plus grand livre du monde !», s'enthousiasme Minmin, notre guide, paré de son *longyi*, la jupe longue traditionnelle. Tout l'enseignement de Bouddha y est retranscrit.» L'image d'un temple en entraîne d'autres. Nous visitons Mandalay, mais aussi Ava, capitale du pays du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, devenue en 200 ans une petite commune rurale, et Bagan, vaste site archéologique bouddhique de près de 50 kilomètres carrés, qui accueillaient jusqu'à 500 000 habitants aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. En tout, une douzaine de pagodes et monastères en seulement 48 heures. Avec

ce rituel immuable – se déchausser à l'entrée, se rechausser à la sortie – et la sensation d'une surenchère perpétuelle dans la beauté. Parmi eux, le monastère Shwé Nandô, joyau en bois sculpté, dont les toits, travaillés comme de la dentelle, présentent à chaque coin, un paon majestueux, ancien symbole du pays. Ou encore Ananda, immense pagode blanche de plus de 900 ans, à six terrasses, surmontée d'un dôme étroit couronné d'une ombrelle. Nous sommes le 10 novembre, jour de la fête de la pleine lune de tazaungmon (le 8<sup>e</sup> mois lunaire) et les fidèles viennent en nombre y apporter des vêtements pour les moines. Les familles, en habits traditionnels, se prennent en photo ou s'asseyent un temps pour prier. À

l'intérieur, trône, à chaque point cardinal, un bouddha géant doré, d'une dizaine de mètres, fait dans une seule pièce de bois, qui présente une spécificité toute symbolique : pour le voir en entier, dans sa niche, il faut s'incliner.

Cet après-midi-là, nous ne sommes plus que quatre à faire les visites, le reste du groupe ayant préféré profiter de la piscine. Parmi nous, Annie, professeur de mathématiques à la retraite, veut tout voir, tout photographier. En deux semaines, elle s'est taillé une réputation de fille de l'air, nous faussant régulièrement compagnie. Nous devrons être particulièrement vigilants dans la pagode Shwezigon, datée du X<sup>e</sup> siècle, car la longue galerie à colonnades qui y mène est bondée de

#### CI-DESSOUS

À Bagan, une trentaine de montgolfières s'apprêtent à s'envoler pour un voyage au-dessus des stupas.

Le gonflage des ballons se déroule en silence au lever du jour. [Cette photo a été prise avec un grand angle, ce qui explique la légère déformation sur les côtés.]

#### PAGE SUIVANTE

La pagode Mya Thein Tan, à Mingun, est un monument immaculé à sept terrasses, représentant le centre de la Terre, cadeau posthume d'un prince à sa femme morte en couches.



badauds et de marchands du temple vendant tee-shirts, tongs ou plats de nouilles, et saturée de hauts parleurs qui diffusent une litanie bouddhique, ajoutant à la confusion ambiante.

Flash numéro 3 : une montgolfière écarlate s'envolant dans la brume matinale, me rappelant un conte de mon enfance, celui d'un ballon rouge voulant toucher le soleil. Avant cela, il y eut le réveil à 4 h 30, puis le trajet en bus métallique, daté de la Seconde Guerre mondiale, sur un chemin couvert d'ornières, dans le noir total ; le car qui débouche sur une clairière où s'affairent des dizaines de silhouettes ; des flammes qui jaillissent de-ci de-là ; des consignes de sécurité écoutées religieusement autour d'un Thermos de café, tout le monde assis en cercle. « C'est convivial, mais c'est surtout pour circonscrire une zone de sécurité, car il y a des serpents qui rôdent », me confie Fernando, l'un des pilotes.

Pendant de longues minutes, les ballons sont étendus au sol, comme des ombres en 2D de ce qu'ils adviendront bientôt. Puis débute le rituel du gonflage : les nacelles de seize personnes sont basculées à terre tandis que le brûleur, assisté de ventilateurs, remplit l'enveloppe d'air chaud. Petit à petit, la toile prend du volume. Nous nous envolons au lever du soleil, quittant lentement la terre, sous les regards silencieux de l'équipe au sol, qui nous suivra de loin pour nous récupérer au lieu d'atterrissage. C'est que l'engin est versatile, il suit la direction des vents. Nous sommes une trentaine de ballons survolant le manteau de brume éventré ça et là par les cimes des pagodes. Bagan, « la ville aux 3 000 temples », n'a pas volé son surnom.

Malgré les 350 mètres d'altitude et la vitesse de 7 noeuds, il fait chaud ici, à quelques centimètres du brûleur. Michèle et Annie chahutent gentiment Joëlle qui leur avait conseillé de se couvrir. Dans ce voyage à cent à l'heure, cette progression douce, presqu'immobile, offre une pause poétique, comme un hommage aux vers de Lamartine : « Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,/Suspendez votre cours !/ Laissez-nous savourer les rapides délices/Des plus beaux de nos jours ! »

## LES BALLONS SURVOLENT LA BRUME, ÉVENTRÉE ÇA ET LÀ PAR LES CIMES DES PAGODES.

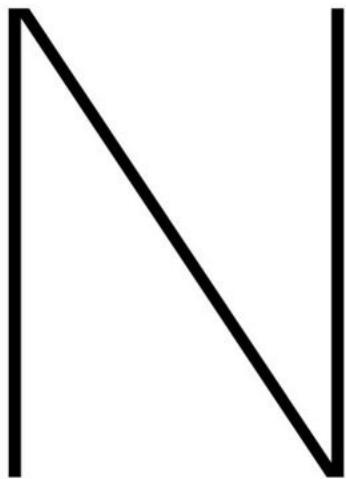
« Ploc. » Malgré le brief de sécurité qui nous avait laissé entrevoir un atterrissage en catastrophe, faits de violents rebonds et de nacelles renversées, nous nous posons sans encombre sur une étendue de sable au milieu d'un fleuve, accueillis par les croissants et le champagne.

Le flash numéro 4 est auditif. Ce sont les paroles de Sue, une guide birmane, prononcées au soleil couchant sur le fleuve Irrawaddy, à Mandalay. Elle me parle des Rohingyas, cette minorité musulmane contrainte de fuir le pays à cause de la répression. En septembre 2019, un rapport de l'ONU accusait même la Birmanie d'actes génocidaires. Une situation qui entache la réputation du pays et de la porte-parole de la présidence, Aung San Suu Kyi, prix Nobel de la paix 1991. « Elle est coincée entre les militaires et l'opinion publique étrangère, regrette Sue. En Birmanie, il y a 135 ethnies, c'est une question très sensible. D'un côté, les militaires lui reprochent de prendre trop soin des Rohingyas par rapport aux autres minorités, de l'autre, elle a perdu la confiance des Européens qui fustigent son soutien à l'armée. Nos hôtels sont vides, les touristes ne visitent plus nos sites. C'est très dur pour nous. »





# LE TAJ MAHAL À LA MODE LOCALE



À DROITE  
Rose fuchsia, orange, vert émeraude... Les abords du Taj Mahal sont peuplés de femmes en saris chamarrés. Porté sur un jupon et un haut serré, le vêtement traditionnel se résume en réalité à un seul long pan de tissu, drapé parfaitement autour du corps.

PAGE SUIVANTE  
L'épisode de pollution intense qui a frappé l'Inde pendant plusieurs semaines en novembre 2019 crée un brouillard opaque autour du majestueux Taj Mahal, mausolée de marbre, décoré de pierres précieuses et semi-précieuses et orné de sourates du Coran.

ous avons un petit peu plus de 3 heures de vol pour Delhi, j'en profite pour rejoindre Guy Bigiaoui, le PDG de Safrans du Monde, dans le compartiment du staff. Depuis le décollage, mon cerveau ressasse une équation vertigineuse : nous sommes déjà à notre treizième vol et il nous en reste encore deux pour rejoindre Paris... À une époque où les Suédois prônent le *flygskam* (la honte de prendre l'avion) et où le dernier rapport du GIEC tire des conclusions alarmistes, je n'ose calculer l'impact de notre empreinte carbone. Qu'en dit l'initiateur du projet ? « En temps normal, si on ne l'affrétait pas, cet avion volerait en moyenne 15 heures par jour. Là, il fait des vols relativement courts, puis il reste au sol un ou deux jours, ce sont autant de tonnes de kérone qui ne sont pas utilisées. Par ailleurs, quelqu'un qui voudrait visiter les mêmes destinations que nous, ferait beaucoup plus d'heures de vols car les trajets ne sont généralement pas directs. Malgré tout, nous réfléchissons à une manière de compenser notre empreinte. » À suivre donc. Et, déjà, notre avion se pose à Delhi.

Un brouillard opaque et jaunâtre dégageant une odeur âcre de fumée, tel est notre comité d'accueil. Depuis une dizaine de jours, les polluants atmosphériques dans la capitale indienne atteignent des niveaux records, jusqu'à dix fois ceux recommandés par l'Organisation mondiale de la santé (OMS). En cause, notamment, les feux générés par l'agriculture. Delhi a fermé ses écoles, ses usines, mis en place une circulation alternée... Rien n'y fait : à cette saison, les températures, plus basses,

et les vents faibles empêchent l'air de monter pour disperser les polluants. Le smog reste bloqué au sol, entraînant avec lui son cortège d'atteintes respiratoires. Notre trajet de quatre heures en car jusqu'à Agra, au sud, n'a pas raison de cette chape hostile. Heureusement, la soirée redonne des couleurs à cette journée sépia. Le thème ? Bollywood. Nous voilà parés comme dans ces comédies musicales kitch, les hommes en costumes blancs et chapeaux rouges, les femmes en saris multicolores. La jeune Indienne qui s'occupe de m'habiller met quasiment un quart d'heure pour épingle correctement le long pan de tissu et former un drapé parfait. La soirée alterne repas, photocall sur tapis rouge, show chanté et séquences de danse. De Victoria, 16 ans, à Helmut, le septuagénaire dandy, habituellement en costume de lin couleur pastel, toutes les générations sont sur la piste. De loin, les étoffes chamarrées font l'effet d'un feu d'artifice.

L'ambiance est plus calme le lendemain pour le lever de soleil sur le Taj Mahal. Pas de rayons rosés baignant le mausolée immaculé, hommage de l'empereur musulman Shâh Jahân à sa défunte épouse, le brouillard est toujours là. Nous découvrons, malgré tout, le Taj Mahal, majestueux, au bout du long bassin rectangulaire, monument de délicatesse décoré de marbre et de pierres précieuses et semi-précieuses – malakite, onyx, jaspe, corail-orange qui scintille à la lumière – et flanqué de chaque côté d'une mosquée rouge et blanche (dont l'une est factice pour respecter la symétrie de l'ensemble). Il a fallu 22 ans et 20 000 ouvriers pour ériger, entre 1631 et 1653,



ce monument, symbole d'amour et de mort, incarnation parfaite des pulsions freudiennes contradictoires Eros et Thanatos, et construction high-tech pour l'époque : « Les tours penchent vers l'extérieur, pour ne pas s'effondrer sur le mausolée en cas de séisme », m'avait confié mon guide avant de me laisser vagabonder dans les jardins.

Aux abords de la fausse mosquée, l'esplanade est le terrain de jeu de macaques faisant fi de l'effervescence grandissante. Une dispute éclate entre deux mâles, qui partent dans une course folle, battant bruyamment le pavé de leurs membres musculeux et manquant de tout bousculer sur leur passage. Même si les visiteurs sont 20 000 par jour à arpenter le lieu, celui-ci leur appartient.

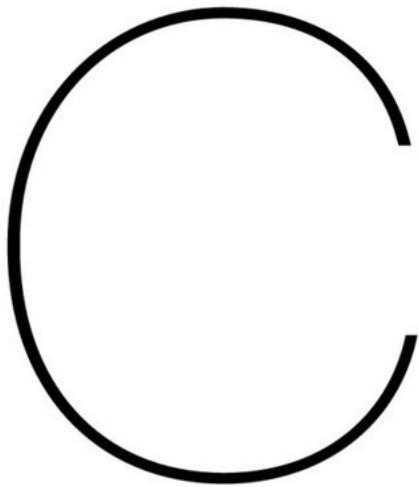
Vers 9 h, le soleil est levé et la foule parsemée de saris aux couleurs vives a désormais envahi le site. Je m'assois sur un banc près de la porte d'entrée monumentale rouge et blanche qui crache désormais des dizaines de touristes à la minute, pour profiter encore un peu du spectacle. Je reconnais le groupe de Maxance parmi les visiteurs. Claudine, Guy, Sandrine, Jean-Pierre, Martine, Thierry... Ils sont nombreux à avoir gardé leur tenue de la veille pour des photos à la mode locale. Ont-ils dormi avec ? Un groupe de collégiennes me coupent dans mes réflexions pour me demander un selfie. En un quart d'heure, le manège se répète quatre fois. Les peaux blanches et cheveux clairs font manifestement sensation chez les Indiens.

Nous filons, à quelques encablures, pour une visite éclair au Fort d'Agra, citadelle de grès rouge, datée du XVI<sup>e</sup> siècle. Mais il est déjà l'heure de retrouver Dehli, ses rues baignées de klaxons et traversées de vaches en liberté. Je croyais qu'elles n'appartaient à personne. « Elles sont à des familles qui s'en servent pour le lait, me corrige mon voisin de trajet. Mais lorsqu'elles sont trop vieilles et n'en produisent plus, comme elles sont sacrées et qu'on n'a pas le droit de les tuer, on les abandonne. » Je n'aurais survolé ce pays que vingt-quatre heures, mais j'en repars déchargée d'une idée reçue.





# SUR LES TRACES D'INDIANA JONES



e matin, je me suis levée avec la bande-son d'« Indiana Jones » en tête. Ce n'est pas la première fois que je visite Pétra, mais je suis impatiente de retrouver le « Trésor », ce tombeau creusé dans la roche qui servit de décor au troisième opus des aventures de l'archéologue au lasso, « La Dernière Croisade », en 1989. Dans le film, il y trouvait le Graal, rien que ça ! Dans mes souvenirs, je découvrais une cité perdue grandiose qui allait longtemps peupler mon imaginaire.

Nous partons d'Aqaba, petite ville portuaire coincée entre Israël, l'Égypte et l'Arabie saoudite. La route se déroule au milieu d'une succession de vallées désertiques et de montagnes couleur ocre, paysage aride illustrant en direct les propos de notre guide local. « Il ne pleut quasiment jamais ici, regrette Hakim. Heureusement, une nappe phréatique vient d'être trouvée sous le désert du Wadi Rum. » Et d'enchaîner sur une anecdote. « Un jour, je suis allé aux chutes du Niagara. Je suis resté 1h30 à les regarder, entre peur et fascination : je n'avais jamais vu autant d'eau ! »

Mais déjà, les grandes montagnes de grès, écrin sublime de l'ancienne capitale nabatéenne, annoncent le début du voyage dans le temps. Pour accéder aux vestiges de la cité, installée depuis le IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. à une place stratégique sur la route de l'encens, il faut d'abord s'immiscer à l'intérieur du Siq, le défilé, une entaille sinuuse de 1200 mètres de long, délimitée par des parois rocheuses pouvant atteindre 80 à 140 mètres de haut, où cohabitent piétons et calèches lancées à toute vitesse. Tout du long, une rigole creusée dans

la roche témoigne du savoir-faire des Nabatéens qui, en plus de sécuriser leur capitale en choisissant un site difficile d'accès, avaient mis en place un système d'irrigation dernier cri, fait de tunnels déviant les cours d'eau et de réservoirs. Notre parcours est jalonné de bas-reliefs : des statues polies par le temps de djinns et de déesses, un chameau tirant derrière lui un animal à la panse ventrue, des niches destinées aux offrandes... Il fait frais entre ces murailles naturelles, milfeuille de roches aux couleurs différentes. Souffre jaune, fer rouge, turquoise bleue et manganèse noir.

Soudain, le guide s'arrête net, stoppant avec lui l'ensemble du groupe. « Depuis combien de temps attendez-vous ce moment ? », nous interpelle-t-il, ménageant son effet. Ma voisine murmure : « Soixante ans au moins. Ma grand-mère m'en parlait quand j'étais enfant. » Un pas, puis deux... Et le voilà, soudain, surgissant comme dans un trou de serrure entre les roches du défilé : le « Trésor », tombeau de 43 mètres de haut, aux allures de temple grec, creusé dans le grès, finement sculpté de colonnes et de motifs floraux. Pour tout le monde, c'est la même réaction : « Waouh ! » Son esplanade est bondée de touristes et de bédouins à la peau foncée et aux yeux verts cernés de khôl, qui habitent dans le village au-dessus du site et proposent de le parcourir à dos d'âne ou de dromadaire. L'un d'eux, imposant manteau de peau, longs cheveux noirs noués avec un foulard rouge et faux airs voulus de Jack Sparrow, anti-héros de la saga « Pirates des Caraïbes », attire tous

## À DROITE

Après plus d'un kilomètre de marche dans le Siq, passage sinueux entre les falaises, la Khazneh (ou Trésor) apparaît enfin entre deux parois rocheuses. Le tombeau, vieux de 2 000 ans, est le symbole de Pétra. Le site nabatéen abrite pourtant des centaines d'autres tombeaux creusés dans la roche.

## PAGE SUIVANTE

La plupart des bédouins qui vivaient autrefois de l'élevage des chèvres et habitaient le site ont été relocalisés dans un village construit près des vestiges. Ils proposent des randonnées à dos d'âne ou de dromadaire, ou vendent des souvenirs.







les objectifs. Sans surprise, je le retrouverai le soir-même sur de nombreux posts Instagram de mes compagnons de route.

Nous laissons la foule et continuons notre chemin, dans une gorge bordée d'un théâtre, qui pouvait accueillir 3 000 personnes. Puis le paysage s'élargit, laissant place à ce qui devait être le centre-ville, entouré de falaises criblées de tombeaux, alternance de niches sommaires ou de constructions grandioses. Le chemin devient progressivement pavé et nous mène au Grand Temple, un ensemble à colonnades de 700 mètres carrés. Nous n'aurons malheureusement pas le temps d'accéder au « monastère », al-Deir, construit à trois heures de marche, au sommet de la montagne, avec une vue époustouflante sur le relief tourmenté. Mais, nous nous consolons en arpantant les chemins alentour et en nous introduisant dans les cavités sculptées, aux plafonds étonnantes, zébrés de traînées rouges, blanches et noires. Il est 15 h 30 et le flot des visiteurs est déjà moins dense. Perchée sur un rocher, je contemple le site pour l'imprimer une nouvelle fois sur mes rétines. Un vieux bédouin, qui a planté sa boutique de souvenirs dans une grotte isolée sur les hauteurs, s'approche doucement et me tend un verre rempli de thé à la menthe, m'offrant le moment parfait.

Le soir, alors que le voyage touche à sa fin et que nous passons notre dernier dîner tous ensemble au fort d'Aqaba, j'en profite pour demander à mes convives leurs destinations préférées. Entre Chantal, Maryline et son mari Thierry, Valérie et Vincent, Diane, Emanuela et Anne-Marie, aucun n'a le même classement. Cette dernière a trouvé ce qu'elle était venue chercher : « Comme Phileas Fogg et Nellie Bly, nous avons rencontré des obstacles, rattrapé notre retard... Et, comme eux, nous avons pris la plupart des modes de transport possibles : l'avion, mais aussi la voiture, le train, l'hélicoptère, et même la montgolfière ! Ce voyage m'a donné une idée de la diversité et de la beauté du monde. »

Le lendemain, après un déjeuner dans le désert du Wadi Rum, antre de Lawrence d'Arabie, nous décollons pour notre destination

## LE VOILÀ SOUDAIN, SURGISSANT COMME DANS UN TROU DE SERRURE ENTRE LES ROCHES DU SIQ : LE « TRÉSOR ».

finale, la France. Dans l'avion, règne une atmosphère de fin de colonie de vacances. Les passagers étreignent les accompagnateurs, s'échangent leurs numéros de téléphone et leurs adresses Facebook... Je saisiss des bribes de conversation : « C'est le voyage des superlatifs ! » Puis l'annonce du capitaine retentit : « PNC, préparez-vous à l'atterrissement. » Un instant plus tard, notre A340 se pose à Roissy. Ça y est, je l'ai fait. J'ai fait le tour du monde !

Le lendemain, alors que j'émerge tranquillement dans ma petite maison de banlieue, je reçois un message de Baptiste. « Hello Corinne, tu m'avais posé la question : "Pourquoi ce voyage ?" Bien sûr, pour mes 30 ans et pour me faire plaisir. Mais après trois semaines, j'ai un ressenti différent. On était presque tous là pour fuir quelque chose : la maladie, la pression du travail ou le train-train quotidien. On a fait ce voyage pour se déconnecter de la vie réelle et... rêver un peu. »

# ÉPILOGUE À L'ÎLE DE PÂQUES

P

À DROITE  
Quelque 900 moais, colosses de tuff volcanique mesurant de 2 à plus de 20 m, sont répartis sur l'île de Pâques. L'un des alignements les plus impressionnantes est celui de l'Ahu Tongariki : 15 statues à l'allure patibulaire, érigées dos à la mer. Au premier plan, celui qu'on appelle le « moai voyageur » a traversé l'océan pour être exposé au Japon, dans les années 1990.

PAGE SUIVANTE  
Grâce à l'archéologie et aux études ADN, les Pascuans savent désormais que leurs ancêtres venaient de Polynésie. Aujourd'hui, ils tentent de se réapproprier leur identité en se faisant tatouer des motifs traditionnels ou en intégrant des troupes de danse tel Varua Ora (les esprits vivants) qui se produit au restaurant Kanahau, à Hanga Roa.

endant le tour du monde, l'île de Pâques nous semblait si proche. Deux semaines après mon retour, j'embarque pour cette terre perdue au milieu du Pacifique, au programme de la croisière aérienne 2020 de Safrans du Monde. Désormais, la destination reprend son statut de bout du monde : 2 heures d'avion jusqu'à Madrid, puis 13h 30 pour Santiago du Chili, et enfin 5h 30 pour l'île de Pâques... Mais le jeu en vaut la chandelle. À peine posées, nous filons vers les premiers sites d'alignements de moais, colosses de pierre érigés sur toute l'île par le peuple Rapa Nui, ancêtre des Pascuans.

À la sortie d'Hanga Roa, l'unique village, se déploie un paysage de prairies, peuplées de chevaux en liberté et d'anciens cônes volcaniques, mix insolite entre l'Auvergne et les îles Féroé, le tout isolé à 3 700 kilomètres du Chili et 4 000 de Tahiti. « L'île de Pâques, c'est la réunion de trois volcans, rassemblés par les coulées du Terevaka, le dernier éveillé il y a 600 000 ans, résume mon guide Stéphane. En réalité, c'est le sommet d'une montagne de 3 000 mètres, dont la majorité est sous l'eau. »

Parmi les sites les plus fascinants, l'Ahu Tongariki, quinze géants à la mine patibulaire, étonnamment pourvus de détails raffinés, longues oreilles ou doigts effilés. Non moins impressionnantes, les cinq moais coiffés de chignons de pierre rouge, à Anakena, seule plage de l'île. « Quand l'explorateur hollandais Jacob Roggeveen a accosté en 1722, le culte du moai s'était déjà éteint depuis plusieurs générations, on pense qu'il s'est déroulé entre le X<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle. Ces statues représentent des ancêtres, des chefs de tribu. Ils regardent vers

l'intérieur des terres pour protéger les habitants grâce la force surnaturelle du *mana*. »

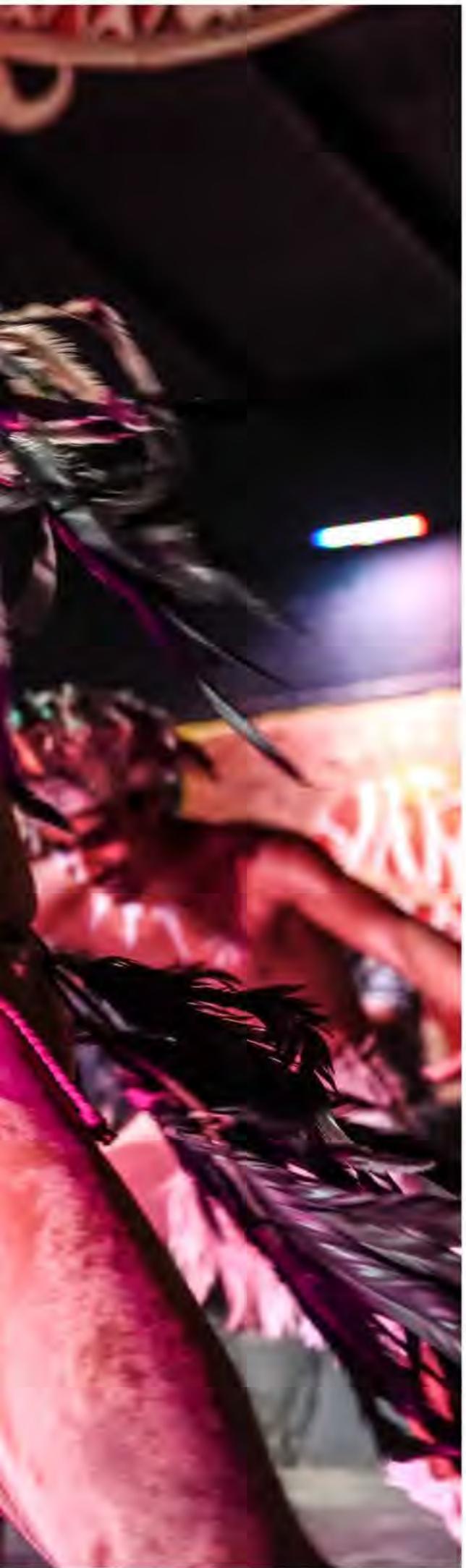
L'aura de mystères est intacte. Qui étaient ces Rapa Nui ? D'où venaient-ils ? Comment ont-ils érigé ces mastodontes de tuff volcanique ? Stéphane freine mon enthousiasme : « On connaît les réponses à la plupart de ces questions. Les archéologues et les analyses ADN ont montré que ceux qui ont colonisé l'île de Pâques venaient de Polynésie, vraisemblablement des îles Marquises. Quant aux moais, ils ont tous été taillés dans une même carrière sur les pentes du volcan Rano Raraku. Venez, je vous emmène ! » Un tour de volant et nous y sommes. C'est que l'île ne fait que 25 kilomètres de long et 50 kilomètres de circonférence.

Plus de 400 visages énigmatiques, plantés droits dans le sol ou tombés face contre terre, certains même encore attachés à la falaise, attendent là, qu'on donne les derniers coups d'outils en basalte pour les ramener à la vie et les dresser sur des promontoires près de la côte. Comme si, du jour au lendemain, la population avait quitté les lieux. « Il existe plusieurs hypothèses, mais il est possible que la sécheresse et la surpopulation sur l'île aient entraîné des famines et des conflits entre les clans, qui ont conduit à la fin de cette civilisation. »

En contrebas, à un kilomètre à peine, j'aperçois l'Ahu Tongariki. Mais certains moais ont été transportés jusqu'à 12 kilomètres. « En 1986, l'ingénieur tchèque Pavel Pavel a réussi à déplacer une statue équivalente grâce à des cordages, en la balançant de droite à gauche,







comme on le ferait pour un gros réfrigérateur », explique Stéphane. Est-ce pour autant la technique qui a été utilisée ? Ou bien celle, plébiscitée par d'autres archéologues, d'un déplacement sur un système de rondins ? Nous ne le saurons vraisemblablement jamais, puisque toutes ces hypothèses s'appuient sur la tradition orale.

Après le culte des moais, les Rapa Nui sont passés à celui de l'homme-oiseau, qui s'incarnait en un rituel annuel insolite : chaque clan envoyait son candidat sur les bords du cratère Rano Kau, 1,6 kilomètre de diamètre. Les athlètes devaient gagner la côte en descendant sa crête escarpée, puis accéder à l'aide d'un radeau sommaire à un *motu* isolé, pour y attendre la ponte de l'hirondelle de mer et ramener son œuf. Le premier rentré donnait le pouvoir politique à sa tribu pendant un an. Et les perdants ? « On a retrouvé des os rongés qui suggèrent que ça donnait lieu à des festins cannibales ! La partie honorifique était le pied. Après, c'étaient les mains et enfin les parties grasses. Ça a continué jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. » C'est Lili, 77 ans, qui me raconte ça, en riant, assise dans son salon entourée de livres, face à la mer. Cette Française s'est installée là dans les années 1980. Elle est tombée amoureuse d'un Rapa Nui et est restée, même après sa mort il y a huit ans. « À mon arrivée, le recensement comptait 1600 personnes, il y avait un avion par semaine et le Chili affrétait un bateau par an pour ramener de la marchandise. C'était le règne de la débrouille. Les gens récupéraient les clous usagés. Aujourd'hui, il y a à peu près 7 000 personnes, les jeunes ont Internet, et, depuis le film "Rapa Nui" en 1994, il y a eu l'essor du tourisme. »

Que reste-t-il des moais et de l'homme-oiseau ? « Des personnes âgées connaissent encore des choses, mais elles disparaissent. Grâce aux études scientifiques, les Pascuans savent maintenant qu'ils sont reliés au reste de la Polynésie, ça a permis de renforcer l'identité locale. » La septuagénaire a elle-même créé la fondation culturelle Tadeo-Lili, un petit musée consacré à son mari et à sa culture, « qu'elle souhaite comme un

complément du musée ethnographique : l'histoire d'un Rapa Nui du XX<sup>e</sup> siècle. »

À voir le nombre de personnes qui attendent pour se faire tatouer chez Ataranga Tattoo, les Pascuans cherchent désormais à inscrire leurs traditions jusque sur leur peau. Les Rapa Nui avaient coutume de se peindre le visage, le torse et les jambes, mais la pratique avait disparu avec l'évangélisation. « C'est revenu à la mode depuis une vingtaine d'années, me dit Mélanie, mi-Française mi-Rapa Nui, nièce de Stéphane et compagne du tatoueur. Le couple fait d'ailleurs partie d'une troupe de danse traditionnelle qui prépare un festival en Polynésie. Mélanie arbore un motif fait de formes géométriques. « C'est l'animal totem de ma fille », me lance-t-elle énigmatique.

La veille, Bruno, 18 ans, m'avait déjà parlé de ce rituel. Le jeune homme travaille dans un ranch où il apprivoise et entraîne des chevaux sauvages et emmène les touristes en balade. « L'enfant est censé avoir les caractéristiques de son animal totem. Moi c'est le loup... Le tatouage entérine ce lien avec l'animal. Nous croyons aussi aux esprits. Par exemple, je sais que certains endroits sur l'île, qui appartenaient autrefois à des familles ennemis de la mienne, sont tabous pour moi. Mes parents ont perdu la mémoire de ces lieux, mais s'il m'arrive de les traverser je m'expose à des cauchemars, des malaises... Pour l'instant ça ne m'est jamais arrivé. »

Je m'étonne de l'attachement de ces jeunes à ce territoire, qui offre pourtant peu de débouchés si ce n'est le tourisme et l'artisanat. L'île de Pâques continue de générer des mystères. Quant à moi, je ne peux m'empêcher de penser à une conversation eue avec le psychiatre Régis Airault, il y a quelques années, à propos d'un syndrome méconnu, une sensation d'oppression qui s'empare de certains voyageurs expérimentant l'isolement de l'insularité. Je n'en suis pas là, mais depuis quelques heures un refrain du rappeur d'Orelsan tourne dans ma tête : « Au fond je crois que la Terre est ronde/Pour une seule bonne raison/Après avoir fait le tour du monde/Tout ce qu'on veut c'est être à la maison... »



# 63

**HEURES  
ENVIRON PASSÉES  
DANS LES AIRS  
POUR UN TOTAL  
DE 15 VOLS.**

# 11

## HEURES

**C'EST LE DÉCALAGE  
HORAIRE LE PLUS  
LONG DU VOYAGE,  
EN POLYNÉSIE.  
(LE PLUS COURT  
ÉTAIT DE 1 HEURE,  
EN JORDANIE).**

**Bénéficiez d'un Early  
Booking jusqu'au 30 juin  
2020 minuit**, soit une  
réduction de 2 000 € par  
personne en Club et en  
Espace Safrans.

Sur ce même principe de  
croisière aérienne, Safrans du  
Monde propose aussi un  
Grand Tour d'Asie (16 jours,  
8 escales), d'Afrique (15 jours,  
8 escales) ou d'Amérique  
du Sud (16 jours, 8 escales)  
et une escapade de 4 jours,  
limitée à 50 participants,  
couvrant les îles Féroé,  
l'Islande et le Groenland.  
Informations et réservations :  
[www.safransdumonde.com](http://www.safransdumonde.com),  
Tél. : 01 48 78 7151.

## À EMPORTER

Si dans la plupart des pays  
traversés, les températures  
sont douces à cette saison,  
certaines régions sont  
humides et fraîches à la nuit  
tombée. Pensez à prendre un  
vêtement de pluie et à  
prévoir plusieurs couches :  
tee-shirt, gilet ou pull, veste  
polaire, doudoune fine.

**Bon à savoir** Pour la visite des  
temples bouddhiques en  
Asie, il est nécessaire de  
se présenter les épaules et les  
genoux couverts. Prévoyez  
des vêtements longs ou  
un foulard (qui vous servira  
aussi à vous protéger de  
la poussière lors de votre  
excursion dans le désert du  
Wadi Rum).

## Pensez aux incontournables

Adaptateur universel, anti-  
moustiques, crème solaire...  
et bas de contention pour les  
longues heures de vol.  
Et pour que vos proches  
suivent votre périple (en très  
léger différé), envoyez des  
cartes postales numériques.  
L'application Fizzer permet  
des compositions originales.

## LE VOYAGE EN CHIFFRES

● **1 an** de préparation :  
c'est le temps nécessaire à  
l'organisation de l'ensemble  
des opérations au sol  
(réservations des hôtels,  
excursions, etc.) et dans l'air  
de cette croisière aérienne.

● **69 ans** : la différence d'âge  
entre la plus jeune passagère,  
Victoria, 16 ans, et Simone,  
la doyenne de 85 ans.

● **1 masseur** : l'avion  
transportait 120 passagers

## COMMENT Y ALLER

**La prochaine croisière  
aérienne Tour du Monde de  
Safrans du Monde**, dans un  
avion privé, aura lieu du  
31 octobre au 21 novembre  
2020. Pour cette édition, les  
neuf escales seront la baie de  
Rio, la citadelle perdue du  
Machu Picchu, les mystérieux  
moais de l'île de Pâques,  
les perles de la Polynésie, la  
vibrante Sydney, la baie  
d'Along au Viêt Nam,  
les temples d'Angkor au  
Cambodge, le Taj Mahal en  
Inde et Pétra en Jordanie.

**Comptez 24 500 € pour  
l'Espace Safrans** (siège  
classique à bord), 34 500€  
pour les Club Safrans (siège  
avec une inclinaison à 140°).  
Dans ces deux cas, le service  
en vol est celui d'une classe  
affaires et les prestations  
terrestres comprennent des  
hôtels 5-étoiles, la pension  
complète, un programme  
d'excursions quotidiennes  
et des soirées spectacles...  
Les visites se déroulent par  
groupes de 30 personnes  
maximum, avec chacun un  
accompagnateur.

**Pour la première Safrans**,  
comptez 53 000 €. En plus  
d'un confort supérieur et  
de services haut de gamme à  
bord, les visites - dont le  
programme est enrichi  
(train de luxe Belmond Hiram  
Bingham au Pérou, nuit dans  
la baie d'Along sur une jonque  
de luxe, survol de Bagan  
en montgolfière, etc.) -  
se font en comité réduit  
(20 pers. maximum), avec un  
accompagnateur attitré.



# 46000

KILOMÈTRES  
PARCOURUS

# 09

C'EST LE  
NOMBRE  
DE FAÇONS  
DE DIRE  
«BONJOUR»  
ENTENDUES  
EN 22 JOURS

«Bom dia»  
«Buenos días»  
«Bonjour»  
«'la ora na»  
«Good  
morning»  
«Xin chào»  
«Mingalaba»  
«Hailō  
śubharātri»  
«Salam wa  
aleïkoum»

mais aussi une quarantaine de personnes assurant l'accompagnement et la logistique , comme Pham, un Vietnamien spécialisé en réflexologie, qui a pris soin des épaules, cou et pieds

des passagers ; Alex, l'infirmier ; un couple de médecins ; le chef cuisinier ; deux responsables de l'acheminement des bagages ; le chef de croisière et les accompagnateurs ; les

personnes en charge des opérations terrestres et aériennes ; et enfin l'équipage d'Air Belgium, comprenant trois pilotes et onze hôtesses et stewards.

● **180 valises** environ en soute (aucune perte à déplorer) et 1 barre de tractage, stockée avec les bagages, car chaque escale a sa spécificité et nécessite une organisation sans faille : à Cairns, en Australie, les dispositifs de l'aéroport ne sont pas adaptées à l'A340.

● **2010.** C'est l'année du vin d'appellation Échézeaux du Domaine de la Romanée-Conti que les premières classes ont pu goûter sur la jonque de la baie d'Along.



# 1800

BOUTEILLES DE VIN  
ONT ÉTÉ EMPORTÉES AU  
DÉPART DE ROISSY.



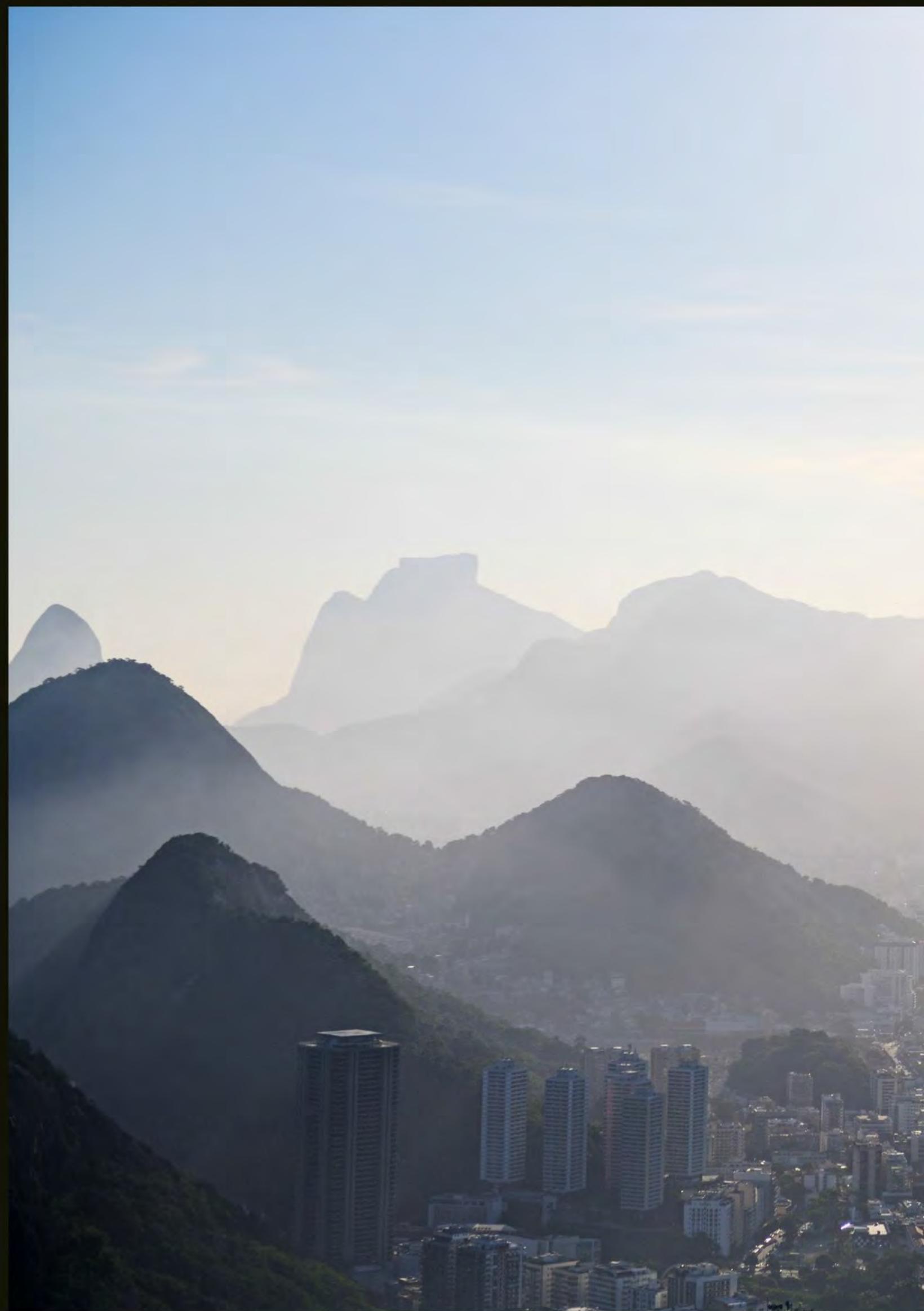
## PORTFOLIO

NEUFS  
MERVEILLES,  
DIX PHOTOS,  
PROLONGEZ  
NOTRE TOUR  
DU MONDE  
EN IMAGES.

PHOTOGRAPHIES  
**EMANUELA ASCOLI**

### **BRÉSIL**

Vue du sommet du Pain de Sucre, accessible via deux téléphériques, Rio de Janeiro déploie son relief tourmenté fait d'une succession de collines abruptes et de montagnes atteignant plus de 1 000 mètres d'altitude tombant sur l'océan. Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, la cité s'est modelée sur ce paysage bosselé. Elle abrite aujourd'hui 6,5 millions d'habitants.





## PÉROU

Construite à 2 430 m d'altitude au XV<sup>e</sup> siècle et abandonnée une centaine d'années plus tard, la citadelle du Machu Picchu est un chef-d'œuvre d'architecture inca, aujourd'hui seulement habitée par des lamas. Elle se caractérise notamment par des murs dotés d'une base plus large que le sommet, légèrement inclinés et formés par un assemblage de pierres ajustées les unes aux autres sans mortier. Une technique qui permet de résister aux tremblements de terre.









#### POLYNÉSIE

Située à 45 minutes d'avion depuis Papeete et 20 minutes de ferry, voici Bora Bora, une île paradisiaque d'à peine 38 kilomètres carrés qui s'articule autour du luxuriant mont Otemanu, dont le nom signifie «la cime qui aspire les êtres». Cet ancien volcan, surgi de l'océan il y a plus de 3 milliards d'années, s'élève à 727 m au-dessus du lagon turquoise, des plages de sable blanc et des motus couverts de palmiers et de frangipaniers.





#### AUSTRALIE

Ce qui semble une forêt pétrifiée est en réalité un écosystème vivant complexe, formé de plus de 400 espèces de coraux souples et durs, dont certains se développent depuis des milliers d'années. Habitat d'une flore et d'une faune multicolores, la Grande Barrière de corail, qui s'étire au nord-est de la côte australienne, le long de l'état du Queensland, offre un spectacle d'une variété et d'une beauté extraordinaires.





#### VIỆT NAM

«Along» signifie «le dragon descend». Une légende veut qu'à la fondation du Viêt Nam, des envahisseurs soient arrivés par la mer. Pour défendre le pays, un dragon a été envoyé qui, en se battant, créa ce paysage fantastique. En réalité, ces pitons karstiques sont le fruit d'une érosion de plusieurs milliers d'années, qui a également creusé des grottes à l'intérieur des îlots.

## BIRMANIE

Pour appréhender les quelque 3 000 temples de Bagan, capitale du premier empire birman, entre le IX<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, le vol en montgolfière est un must. Vue du ciel, à 350 mètres au-dessus du sol, la kyrielle de simples stupas de briques rouges ou d'ensembles monumentaux, pour certains dorés à la feuille d'or, offre un instant poétique et une parenthèse *slow travel* dans un voyage à grande vitesse.



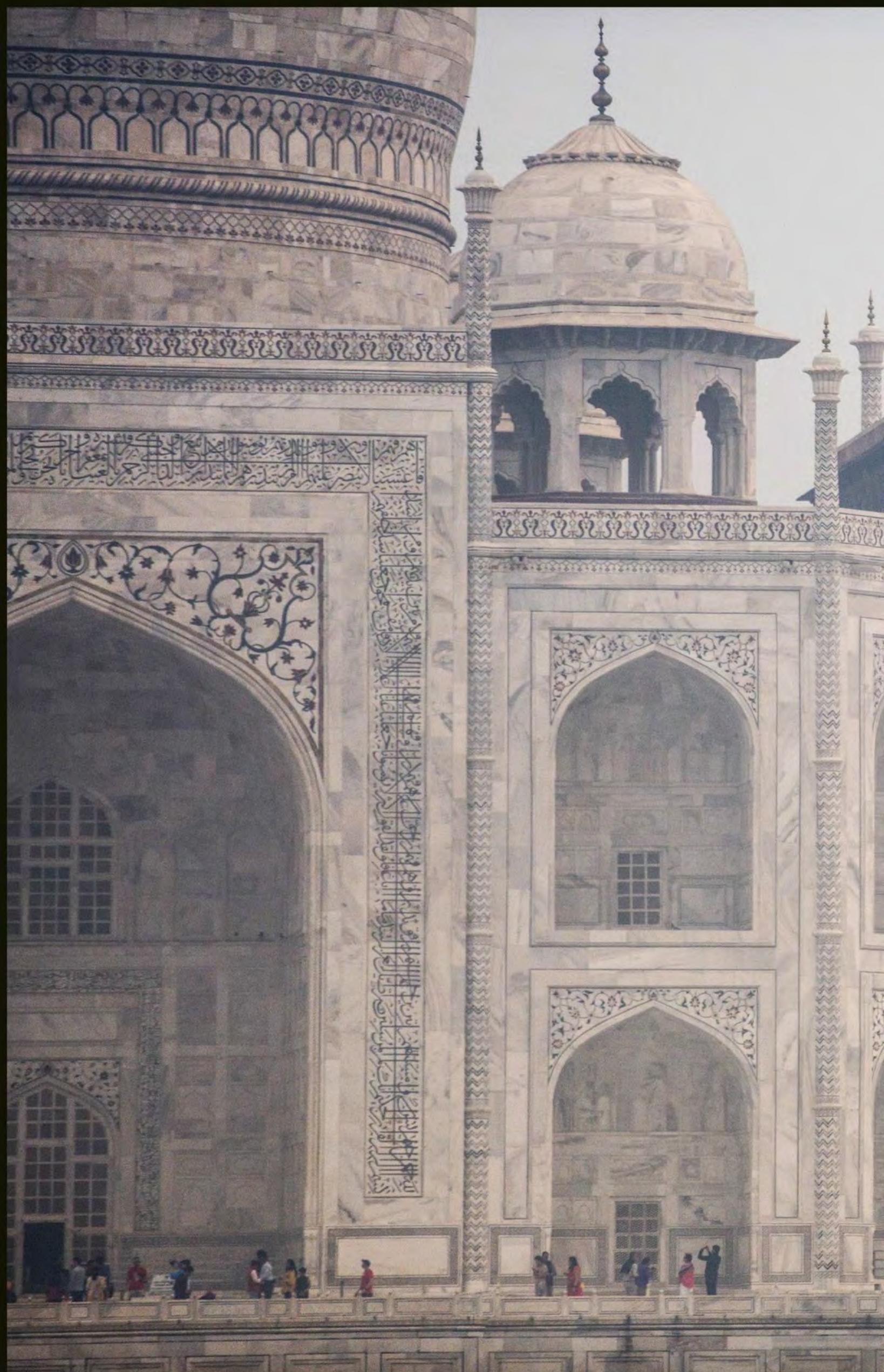






#### BIRMANIE

Dans les rues de Bagan ou de Mandalay, nombreuses sont les femmes qui arborent sur leurs visages des motifs réalisés avec une substance jaune, obtenue à partir de l'écorce rapée (ou du bois) de l'arbre à tanaka, mélangée à de l'eau. Cette pâte est utilisée pour son action protectrice contre le soleil, mais aussi comme cosmétique à visée esthétique.



## INDE

Vingt-deux ans, c'est le temps qu'il fallut, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, pour construire le Taj Mahal, dix-sept ans pour les bâtiments, cinq pour les jardins. Shâh Jahân, le cinquième dirigeant de l'empire moghol dédie ce mausolée à son épouse, décédée à 39 ans en donnant naissance à leur quatorzième enfant. L'histoire finit mal. Le fils de l'empereur le trouvant trop dispendieux, le jette en prison.





## JORDANIE

Août 1812 : le Suisse Johann Burckhardt, qui sillonne l'Afrique, entend parler de ruines mystérieuses dans le sud de la Jordanie actuelle. Pour y accéder, il se fait passer pour un commerçant musulman qui vient sacrifier une chèvre. Il découvre un site immense, bordé de parois abruptes, abritant des tombeaux creusés dans la roche, les ruines d'une ville, un temple... Mais il se montre trop curieux et entre dans un tombeau pour en faire le croquis. Son guide le suspecte de vouloir dérober des trésors. En danger de mort, il doit continuer d'observer discrètement. Burckhardt ne le sait pas encore, mais il vient de localiser Pétra, capitale des Nabatéens, datée du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.



## ÎLE DE PÂQUES

Les moais de l'île de Pâques sont issus d'une même carrière installée sur les flancs du volcan Rano Raraku et ont été sculptés au moyen de simples pics de basalte. Ceux de l'Ahu Tongariki (photo) sont situés à environ 1 km de ce site de fabrication. Mais d'autres colosses de pierre furent transportés sur plus de 10 km avant d'être érigés près de la côte. Quelle technique a été utilisée ? Les hypothèses sont nombreuses : certains chercheurs pensent qu'ils ont été déplacés en les basculant de droite à gauche, grâce à des cordes. D'autres évoquent un système de rondins. Difficile de trancher, puisqu'aucun écrit ne subsiste.







. Éthiopie .





# TRAIT POUR TRAIT



**Ci-dessus.** Une femme de l'ethnie Mursie, dans la vallée de l'Omo.  
**À gauche.** La région abrite aussi les Afars, comme cette fillette, dont le front a été rasé pour l'enlaidir et éloigner le mauvais œil.

**DE SES QUATRE DERNIÈRES ANNÉES PASSÉES AUTOUR DU MONDE, STÉPHANIE LEDOUX A RAPPORTÉ UNE GALERIE DE VISAGES.**

C'est dans les marges de ses cahiers de collégienne que les premiers portraits de Stéphanie Ledoux ont vu le jour. « Je dessinais des personnes du monde entier. J'ai toujours eu cet attrait pour la diversité humaine d'un continent à l'autre. Des images comme celles de Steve McCurry me touchaient, telle couleur de peau, tels bijoux, tels habits traditionnels », explique celle qui se définit comme une « artiste-voyageuse ». Longtemps ses dessins furent inspirés de photographies, sa timidité la tenant à l'écart des portraits sur le vif, jusqu'à un voyage en Thaïlande, en 2004, alors qu'elle était étudiante pour devenir ingénieur agronome. Plus qu'un art, le dessin s'y est révélé comme une façon de voyager autrement. « Je ne voulais pas me comporter en touriste et j'ai pris conscience de ce que le dessin apportait, dit-elle. Cela demande du temps et c'est une façon humble de rentrer en contact avec les gens. Tout le monde peut avoir un papier et un crayon. C'est aussi une manière active et engagée de s'intéresser à une personne, je me donne du mal pour lui rendre hommage et elle le ressent. Et c'est aussi un spectacle, un peu comme si je faisais un tour de magie. D'une feuille blanche naît un dessin. C'est quelque chose qui fascine tout le monde, sur tous les continents. » Son dernier ouvrage, « Trait pour trait », est un condensé de ses pérégrinations pendant quatre ans autour du monde. Une galerie de visages, animée de la même passion héritée de l'enfance pour la variété du répertoire humain. Au fil des pages, des personnages dont la mise incarne autant de traditions ancestrales se succèdent dans une profusion de couleurs, de motifs et de matières. Pour immortaliser ces survivances d'un passé menacé par la modernisation, la carnétiste a un support de prédilection, les cartes marines. « J'ai l'angoisse de la page blanche et je n'aime pas la toile brute. D'un point de vue technique, le papier des cartes marines est idéal pour le dessin : il est très fin, ce qui permet de beaux dégradés et des ombrages en finesse, et comme il résiste bien à la peinture, il peut accueillir des noirs profonds. J'aime aussi l'idée que l'on n'ait jamais fini d'explorer un tableau, que l'on découvre toujours de nouvelles informations. Et ce genre de cartes est une invitation au voyage. »

PAR MARIE-AMÉLIE CARPIO



## . Chine .

C'est la photographie d'un costume du Yunnan, aperçue au musée de l'Homme, à Paris, qui a donné envie à Stéphanie Ledoux de découvrir cette province du sud-ouest de la Chine. Ses habitants portent encore des vêtements traditionnels, tel ce bonnet à l'effigie d'un tigre. L'animal, très présent sur les habits des enfants, les protège des mauvais esprits qui pourraient s'emparer de leur âme.





## . Viêt Nam .



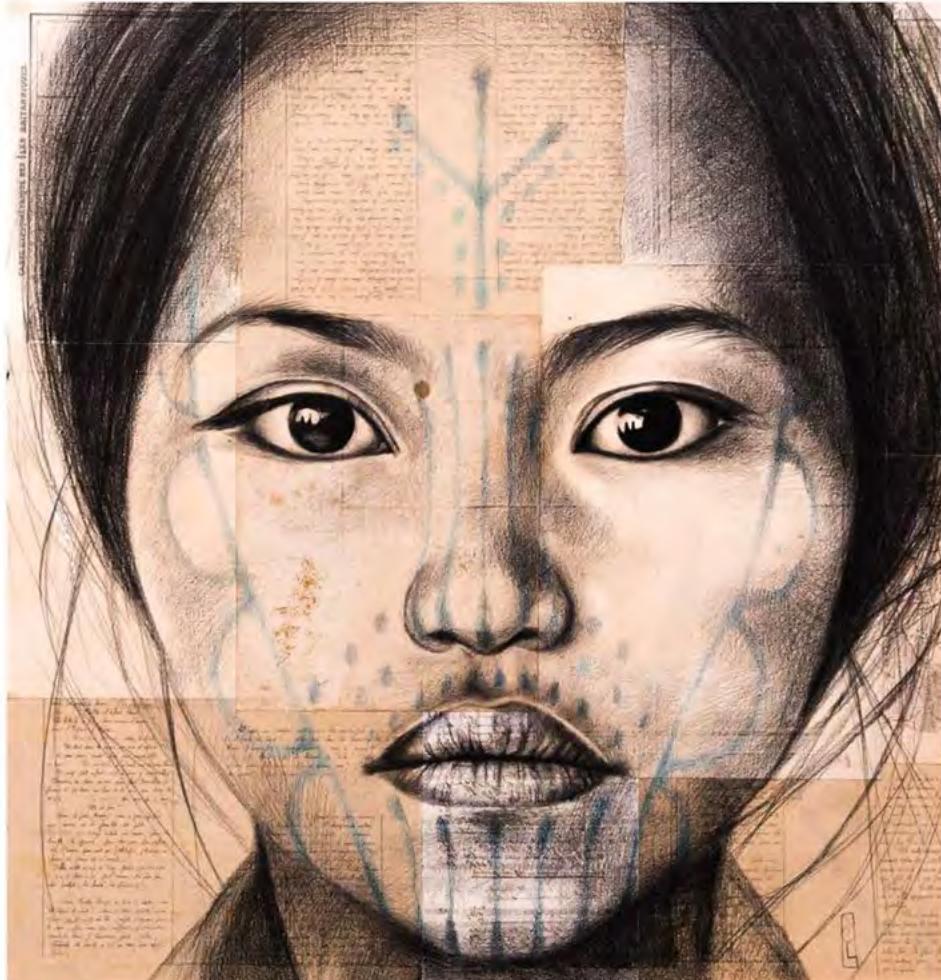
**À gauche.** Dans nombre d'éthnies vietnamiennes, les enfants portent des bonnets jusqu'à l'âge de 4 ou 5 ans pour se prémunir contre les mauvais esprits. Ceux des Yaos rouges sont ornés de pompons en laine écarlate.

**Ci-dessous.** Dans les montagnes du nord-ouest du pays, les femmes Hmongs rouges sont reconnaissables à leur impressionnante coiffure, qui consiste en de grandes quantités de fils de laine colorée qu'elles mèlent à leurs longs cheveux noirs.





## . Birmanie .



### **En haut à gauche.**

En arborant les tatouages faciaux traditionnels des Chins, cette jeune femme fait de la résistance : la junte les interdit au nom de l'unité du pays.

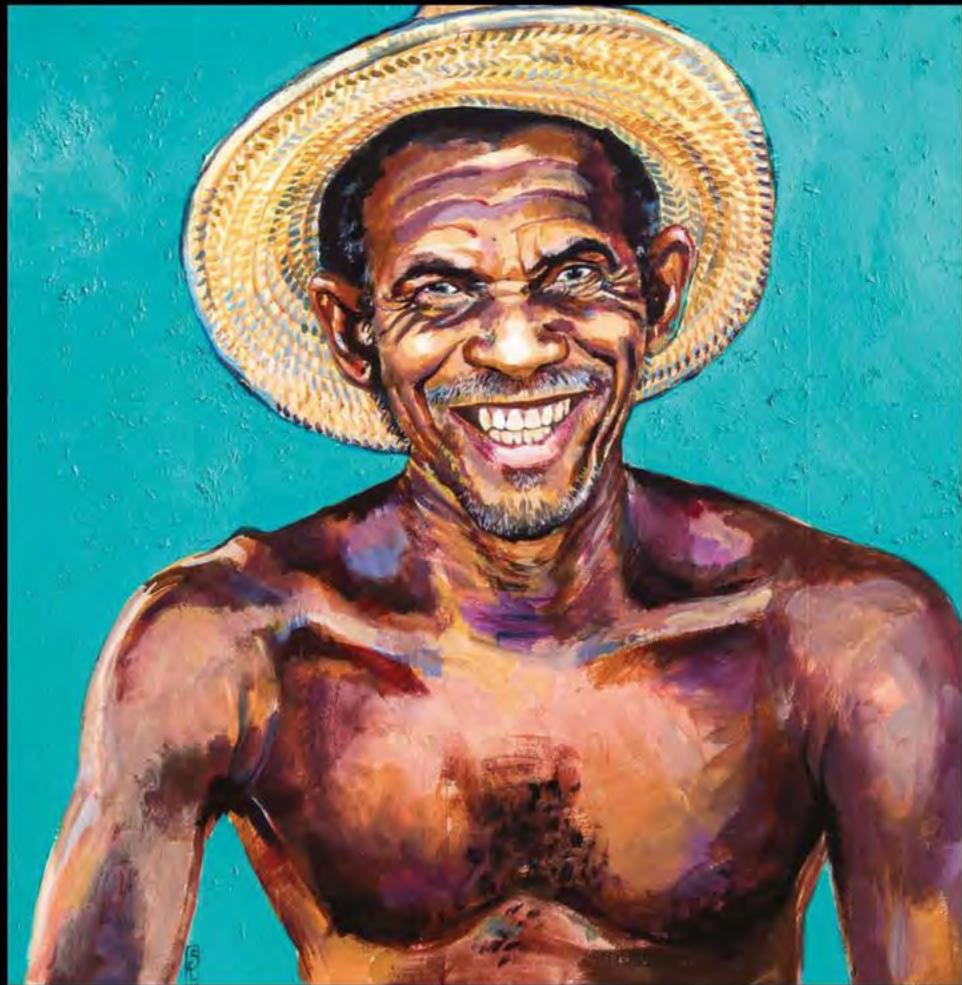
### **En haut à droite.**

Cette femme affiche la parure classique de l'éthnie Ann, dans les montagnes de l'est birman. La région abrite aussi les Akhas, qui se distinguent par leur coiffe ornée de boules et de piastres, dont ce bébé (**ci-contre**) porte déjà quelques éléments.





## . Colombie .



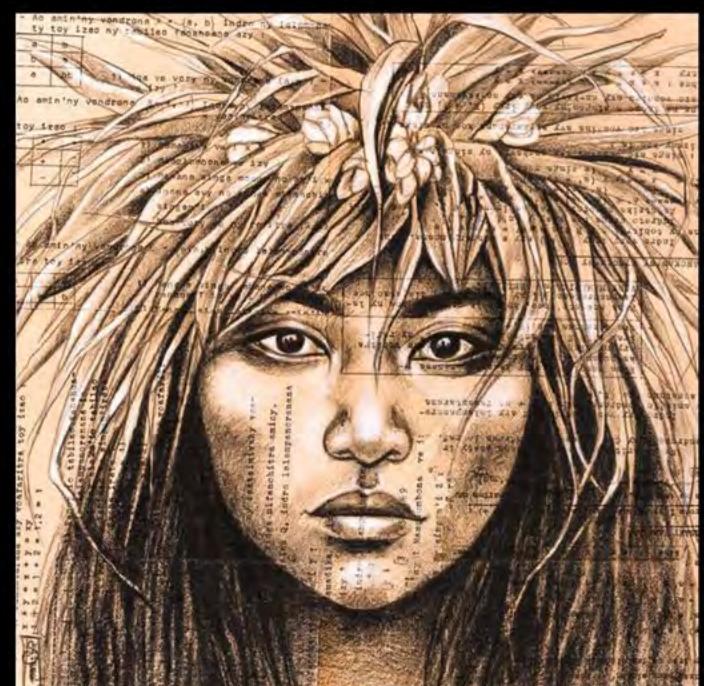
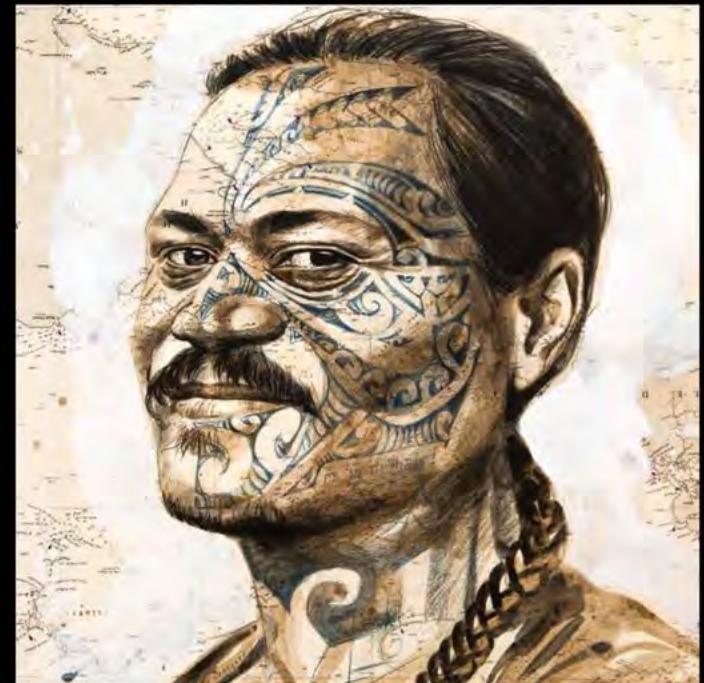
**En haut à gauche.**  
Le marché de Silvia est un lieu de rencontre des minorités vivant dans les montagnes, tel ce vendeur de légumes, dont le chapeau rond en feutre noir signale son appartenance aux indiens Misaks.

**En haut à droite.** Les descendants d'esclaves africains, comme cet homme, sont nombreux dans la région de Carthagène.

**Ci-contre.** Cette fillette est une représentante des Kogis, une ethnie isolée qui mène une vie méditative en harmonie avec la nature.



## . Polynésie .



**Ci-dessus.** Après avoir failli disparaître sous les coups de la christianisation, la culture ancestrale de l'archipel des Marquises connaît un renouveau. Le retour des tatouages, qui couvraient jadis intégralement les corps des habitants, en témoigne. De même que le nouvel essor de la sculpture traditionnelle, perpétuée notamment par Marc Barsinas (**ci-contre, à droite**) qui façonne des tikis (statues) en os, rostre d'espadon et dent de cachalot sur l'île de Tahuata.



« Trait pour Trait »,  
Stéphanie Ledoux,  
éditions Elytis,  
35 €.





## . Istanbul .



«Il n'y a pas plus réceptifs au dessin que les Stambouliotes», note Stéphanie Ledoux. **Ci-contre.** Dans son échoppe du bazar égyptien, ce poissonnier s'est fièrement prêté au jeu de la séance de pose sous les encouragements des badauds. Tout comme (**à gauche, de haut en bas**) un marchand de salades du marché de Tarlabasi, un cuisinier du Bilice Kebap, à Beyoglu, et un vendeur de loukoums du Grand Bazar.



# NELLIE BLY PLUS RAPIDE QUE PHILEAS FOGG

DIX-SEPT ANS APRÈS LE HÉROS DE JULES VERNE, LA JOURNALISTE AMÉRICAINE NELLIE BLY QUITTE NEW YORK POUR FAIRE LE TOUR DU MONDE. ELLE BOUCLE SON PÉRIPLE EN 72 JOURS, 6 HEURES, 11 MINUTES ET 14 SECONDES. ELLE RACONTE SA FOLLE AVENTURE DANS «LE TOUR DU MONDE EN 72 JOURS». EXTRAITS...



## LE DÉPART (Extrait du chapitre 2)

Mon tour du monde débute officiellement le 14 novembre 1889, à 9 h 40 et 30 secondes. Ceux pour qui la journée commence à la nuit tombée et ne se termine qu'au petit matin quand ils se couchent savent combien il est perturbant de devoir se réveiller en même temps que le laitier.

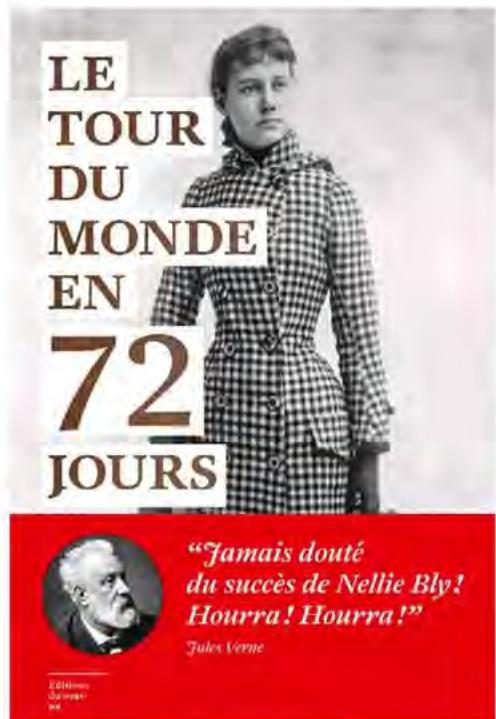
Je me suis tournée plusieurs fois dans mon lit avant de me décider à me lever. Encore ensommeillée, je me demandai pourquoi un lit paraît plus luxueux et une sieste plus douce lorsqu'il y a un train à prendre qu'à ces heures de sommeil libérées de tout devoir. Je me fis plus ou moins la promesse qu'à mon retour je ferais semblant d'avoir à me lever à la hâte afin de goûter au plaisir d'une sieste volée, et ce sans qu'elle ne mette en péril aucun de mes projets. Je somnolai, bercée par ces douces pensées d'un réveil faussement précipité, tout en me demandant s'il n'était pas trop tard pour attraper mon bateau. J'étais bien sûr impatiente de commencer mon tour du monde, mais je pensais, paresseuse comme je suis, que, si certains de ces aimables savants qui s'ingénient à imaginer des machines capables de voler consacraient un dixième de leur énergie à faire en sorte que bateaux et trains partent après le déjeuner, ils amélioreraient considérablement le sort de l'humanité.

J'essayai de prendre un petit déjeuner, mais il était bien trop tôt pour que je puisse avaler quoi que ce soit. Il me fallait à présent partir : de hâties embrassades suivirent les adieux, puis je dégringolai l'escalier en essayant de contenir la boule qui grossissait dans ma gorge.

« Ne vous inquiétez pas, avais-je dit à mes proches alors même que j'étais incapable d'articuler les deux odieuses syllabes du mot "adieu", je pars en vacances. Et ce sera l'aventure la plus agréable qui soit. »

Puis, pour me mettre du baume au cœur, je songeai en marchant vers le port : Qu'est-ce que 45 000 kilomètres ? Dans 75 jours et 4 heures, je serai rentrée à la maison !

Des amis qui avaient eu vent de mon départ étaient venus me souhaiter bonne route. Tant que le bateau était à quai, il n'y avait rien d'autre à faire que de s'émerveiller de cette matinée ensoleillée. Mais, lorsque l'on pria mes amis de redescendre la passerelle, la réalité me frappa de plein fouet. En guise d'au revoir, ils m'encouragèrent à tenir bon en me serrant la main. Face à leurs regards voilés, je m'efforçai de sourire pour leur laisser le meilleur souvenir de moi. Quand le sifflet retentit et que je vis leurs silhouettes décroître à mesure que l'*Augusta Victoria* m'éloignait lentement mais sûrement de mon univers, m'emportant vers des contrées et des peuplades étrangères, tout courage m'abandonna. La tête me tournait et mon cœur semblait sur le point d'explorer. Qu'était-ce que ces 75 jours ?! Pas grand-chose, mais ils me firent l'effet d'un siècle et le monde devint une interminable ligne droite – et, enfin, pas une seule fois je ne me retournerai.



Je dévisageai les passagers sur le pont. J'avais connu des périodes plus heureuses. J'avais comme envie de faire mes adieux à ce monde. Me voici partie pour de bon, me lamentai-je. Rentrerai-je seulement un jour ? Chaleur suffocante, froid polaire, furieuses tempêtes, naufrages, fièvres, je ruminai tant ces futures réjouissances que j'eus l'impression d'être prisonnière d'un gouffre où toutes sortes de monstres n'attendaient que de m'engloutir. Sous le ciel dégagé, la baie ne m'avait jamais paru si belle. Tandis que notre navire fendait silencieusement les flots, les passagers s'installaient confortablement avec chaise et plaid, manifestement déterminés à profiter des bonnes choses de la vie pendant qu'il était encore temps.

**New York World, 15 novembre 1889**

### NELLIE BLY EST PARTIE

Elle entraîne les lecteurs du *World* dans sa grande course contre la montre

### BATTRA-T-ELLE LE RECORD DE PHILEAS FOGG ?

L'intrépide globe-trotteuse du *World* a embarqué hier à 9 h 40  
AVEC POUR UNIQUE BAGAGE UNE SEULE ROBE !

*Celle que l'on cherche tant à imiter était de bonne humeur lorsque l'Augusta Victoria a quitté la baie de New York / Une autre globe-trotteuse est déjà partie de la côte ouest et pourrait croiser Miss Bly sur le chemin du retour / Les voyageurs de New York et des autres grandes villes sont captivés par son périple / Le professeur Chauncey Depew a déclaré que le tour du monde de Nellie Bly pourrait provoquer une révolution sociale sur la côte est / "Jules Verne ne va pas assez vite pour le *World*", a déclaré un esprit éclairé de la côte ouest.*

Quand nos lecteurs liront cet article, cela fera à peine un jour que Miss Bly aura pris le large. Si un voyage qui commence bien est déjà à moitié fait, alors l'intrépide voyageuse enjupon n'a pas à s'inquiéter. On ne pouvait pas rêver mieux pour un premier jour en mer que ce matin-là. L'air vif de novembre mordait les jolies joues de la jeune fille qui se tenait rougissante au milieu d'un groupe de gentlemen administratifs et plutôt envieux. Elle a conversé avec l'un d'eux puis un autre avant de s'adresser à tous en même temps. Quelle intrépidité ! Même un gamin en vacances ne serait pas aussi enjoué ! Après un bon petit déjeuner et de tendres adieux à sa mère, Nellie Bly était bien décidée à arriver à l'aube sur le steamer. Emportant son minuscule sac de voyage tout neuf, elle a grimpé à bord du tramway, direction l'embarcadère du ferry situé en bas de Christopher Street – une vraie prise de risque que de traverser le fleuve par ce chemin incertain ! Nellie a attendu sur le ferry qu'un magnifique paquebot de la White Star Line libère la sortie du port de New York avant de se retrouver immobilisée au beau milieu de l'Hudson pour laisser passer des péniches qui transportaient du charbon dans un bruit assourdissant depuis le port d'Hoboken jusqu'aux quais de Lackawanna. Une fois la voie libre, le ferry l'a enfin débarquée dans l'immense espace réservé à la compagnie américano-hambourgeoise. Nellie Bly s'est rapidement trouvée sous l'escorte des agents préposés aux passagers, O. L. Richards et Emil L. Boas, qui lui ont accordé une attention privilégiée. Le capitaine

Albers a été présenté à la jolie passagère et lui a assuré qu'il ferait tout son possible pour que la première partie de son grand voyage en mer et sur terre soit un franc succès. Le célèbre capitaine était convaincu qu'il pourrait déposer la jeune femme à Southampton jeudi soir et qu'après une bonne nuit de sommeil à l'hôtel elle monterait dans l'un des douze trains à destination de Londres – il faut compter deux heures de voyage entre le port de la Manche et la ville sur la Tamise. "Je ne dormirai pas avant d'arriver à Londres et d'être certaine d'avoir une place dans l'un des douze trains qui part de la gare Victoria vendredi soir !" a confié la globe-trotteuse. À ces mots, le commandant de l'*Augusta Victoria* lui a lancé un sourire d'approbation.

Quand le pilote apparut, tous se précipitèrent vers le parapet pour le voir descendre la petite échelle de corde. Je l'observai à mon tour tandis qu'il prenait place dans le canot qui le ramènerait à son bateau. C'était la routine, rien de plus, mais je ne pus m'empêcher de songer que, si l'*Augusta Victoria* faisait naufrage, il regretterait peut-être de ne nous avoir ni salués ni gratifiés d'un dernier regard.

« Vous voilà lancée ! », s'exclama une voix derrière moi. Ce n'est que lorsque le pilote laisse les commandes au capitaine que notre voyage commence vraiment, par conséquent votre tour du monde vient de débuter ! » Par le plus grand des mystères, ces paroles transmuèrent mes pensées en ce démon des océans qu'on appelle « mal de mer ». C'était la première fois que je voyagais à bord d'un navire, aussi devais-je me préparer à un combat acharné avec les vagues. « Seriez-vous malade ? » Il ne m'en fallut pas plus : je me précipitai vers la rambarde. Malade ? Je regardais à l'aveuglette vers le bas, trop occupée à donner libre cours à mes émotions pour écouter ce que me murmuraient les vagues. Les gens prennent malheureusement trop peu au sérieux cette affliction. Quand je me fus essuyé les yeux, je vis partout des sourires accrochés aux visages. J'ai remarqué que les passagers occupent toujours le même côté du pont quand l'un des leurs se trouve tout à coup submergé, comme moi alors.

Les sourires ne me dérangeaient nullement, plus désagréable fut cet homme qui lança d'un ton narquois : « Et ça a la prétention de faire le tour du monde ! » Je me joignis au concert de rires que déclencha cette remarque. Je m'étonnai moi-même de ma témérité à relever pareil défi alors que je n'avais aucune expérience des voyages en mer. Malgré tout, pas une seule fois je ne doutais du succès de mon entreprise.

Sur ce, j'allai prendre le déjeuner comme le reste des passagers, dont la plupart ne s'attardèrent pas. Je ne me souviens plus qui, de moi ou d'eux, initia le mouvement. Quoi qu'il en soit, je n'eus plus jamais l'occasion de voir autant de personnes réunies dans la salle à manger durant le reste de la traversée. Je pris mon courage à deux mains et m'assis à la gauche du capitaine. J'étais fermement résolue à me maîtriser, mais c'était sans compter cette petite voix qui me soufflait depuis les tréfonds de mon âme que, cette fois-ci, ma bonne volonté ne suffirait pas. Le repas

commença de manière fort plaisante. Les serveurs se faufilaient d'un pas feutré entre les tables tandis que l'orchestre attaquait une ouverture et que le charmant capitaine Albers prenait place à table. Ses convives semblaient éprouver autant de plaisir que des cyclistes s'élançant sur la plus clémentine des chaussées.

Autour de la table, j'étais bien la seule à ne pas avoir le pied marin. J'étais pleinement consciente de ce fait et, visiblement, mes camarades l'avaient également remarqué. Quand le potage fut servi, toutes sortes de douloureuses pensées m'assaillirent, et mon appréhension suffit à me donner la nausée. Je m'efforçais d'écouter mes compagnons s'extasier sur la musique, mais mon esprit était entièrement tourné vers un sujet qui n'aurait pas supporté la discussion. J'avais chaud, puis froid ; je n'aurais probablement pas eu faim si j'avais été privée de nourriture une semaine entière ; en fait, je savais que je ne supporterai ni la vue ni l'odeur d'aucun aliment tant que je n'aurais pas regagné la terre ferme ou appris à me maîtriser.

Le poisson arriva ; le capitaine Albers était au beau milieu d'une bonne histoire quand je compris que je ne pourrais pas en supporter davantage. « Veuillez m'excuser », bafouillai-je avant de prendre la fuite. On me conduisit dans un coin isolé où je pus m'épancher librement, tant et si bien que je regagnai mon aplomb et, suivant le conseil du capitaine, décidai de retourner à table. « Le meilleur moyen de combattre le mal de mer, c'est de manger », avait-il en effet déclaré un peu plus tôt. Je trouvai le remède suffisamment inoffensif pour valoir la peine d'être tenté. Je retournai à ma place sous les acclamations. J'étais un peu honteuse car je savais que je n'allais pas tarder à manquer une nouvelle fois aux règles de la bienséance, mais je me gardai bien de le leur dire. Et donc, sans surprise, je détalai bientôt aussi vite que la première fois. Je revins une nouvelle fois à table, les nerfs ébranlés et mon assurance sérieusement entamée. À peine m'étais-je rassise que je saisis le regard amusé d'un serveur, ce qui me fit plonger mon visage dans un mouchoir et m'étrangler avant même d'avoir atteint la sortie. Les hourras qui saluèrent mon troisième retour à table manquèrent de peu de me faire perdre encore contenance. Mais quelle fut ma joie quand j'appris que le déjeuner touchait à sa fin ! J'eus même le culot de déclarer qu'il avait été excellent.

Ce soir-là, je me couchai de bonne heure. Comme les amitiés ne s'étaient pas encore formées parmi les passagers, je jugeai que dormir me serait sans doute plus profitable que de rester assise dans la salle de concert à contempler mes comparses engagés dans cette ennuyeuse occupation de premier jour en mer.

#### LA TRAVERSÉE DU PACIFIQUE (Extrait du chapitre 16)

Je quittai Yokohama sous un ciel matinal ensoleillé, escortée jusqu'à l'*Oceanic* par mes nouveaux amis. Leurs au revoir furent couverts par la sirène grave du bateau à vapeur lorsque

l'ancre fut levée. Tandis que l'orchestre jouait en mon honneur « Home Sweet Home », « Hail Columbia » et « The Girl I Left Behind Me », j'agitai mon mouchoir si longtemps après les avoir perdus de vue que mes bras restèrent tout endoloris. J'étais follement impatiente de reprendre ma course, mais malgré tout je dois avouer que je quittai à regret ce charmant pays et ses habitants. La traversée promettait d'être rapide et plaisante. Dans un excès d'optimisme, l'ingénieur en chef Allen avait fait inscrire sur les machines :

*Pour Nellie Bly,*

*Nous mourrons ou nous vaincrons.*

*20 janvier 1890*

Partageant cet état d'esprit, l'équipage se montra extrêmement prévenant. Jusqu'au troisième jour, les vents étaient avec nous, puis nous essuyâmes une tempête. On essaya de me rassurer, cela ne durerait pas plus de vingt-quatre heures, mais le lendemain, comme les jours qui suivirent, l'océan fut sans pitié. Vents contraires, mer de front, vagues déferlantes, violent tangage. Je me risquais quotidiennement, aux alentours de midi, à me glisser dans la salle à manger pour y consulter les prévisions. Grande était ma déception quand je constatais que nous n'avions pas autant progressé que je l'espérais. L'équipage se montrait si prévenant, qu'il en soit béni ! Je pense qu'il souffrait davantage que moi de mon échec annoncé.

« Si j'échoue, je ne remettrai plus jamais les pieds à New York, me lamentai-je un jour. Je préférerais encore arriver morte mais victorieuse que vivante et en retard. » « Ne dites pas ça, mon enfant, répondit Mr Allen, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous conduire à la victoire. J'ai poussé les machines au maximum, j'ai maudit tout mon soûl cette tempête et j'ai même prié – la première fois depuis des années – pour que le grain se déplace et que nous puissions arriver en Amérique dans les temps. » « Je ne dois pas être une pécheresse, dis-je avec un rire nerveux, car j'ai supplié jour et nuit : "Pardonnez aux pauvres pécheurs", mais le pardon n'est jamais venu ! C'est sans espoir, sans espoir ! »

« Ne baissez pas les bras, m'implora le commissaire de bord, je vous en conjure. Je me jetterais par-dessus bord si cela pouvait vous garantir le succès. » « Allez, mon petit, haut les cœurs !, renchérit le joyeux capitaine. J'ai parié toutes mes économies que vous arriveriez avant la date prévue. Croyez-en votre capitaine, vous serez à New York avec au moins trois jours d'avance. » « Mais pourquoi me mentez-vous ? Vous savez bien que nous sommes en retard... » J'espérais secrètement qu'il répéterait ses paroles réconfortantes, mais il rétorqua sèchement : « Écoutez, Nellie Bly, cessez de vous faire de la bile ou vous avalerez de force des pilules pour le foie. »

« Je préférerais un remède contre le désespoir... Nous avons une mer de front, des vents contraires, des prévisions déplorables... Mon foie va très bien, lui ! » Je m'esclaffai avec eux, et

Mr Allen, qui m'avait suppliée de lui donner « un sourire, rien qu'un tout petit sourire » fut satisfait. Voilà comment procédaient ces hommes admirables pour me remonter le moral.

### New York World, 8 janvier 1890

Il est temps de rentrer à la maison !

### NELLIE BLY NAVIGUE EN PLEIN PACIFIQUE, EN ROUTE POUR SAN FRANCISCO

Nellie Bly est sur le chemin du retour. Elle navigue en ce moment même dans le giron de l'océan Pacifique – la plus grande étendue d'eau de la Terre. Pacifique, il l'est ! Il n'ondule pas sous les tempêtes et ne se laisse pas impressionner par les ouragans. Si les dieux sont avec elle, Miss Bly devrait atteindre la côte ouest le 21 janvier au plus tard. Hier, à Yokohama, Miss Bly a embarqué à bord de l'*Oceanic* de la compagnie de bateaux à vapeur Oriental & Occidental avec son formidable petit sac de voyage (celui-là même qu'elle avait à New York le 14 novembre dernier quand elle disait au revoir à ses amis du pont de l'*Augusta Victoria*). Le courage dont elle a fait preuve a de quoi faire rougir plus d'un homme.

Le bruit courait qu'un Jonah était à bord. Je me demandais bien qui était ce Jonah, jusqu'à ce que les marins m'apprennent que c'était ainsi qu'ils surnommaient les singes ! D'après eux, un singe sur un bateau attire le mauvais temps. Un des membres de l'équipage exigea que l'on jette l'animal à la mer. S'ensuivit un débat opposant les superstitieux et les défenseurs de la pauvre bête. Quand je m'entretins avec le chef Allen à ce sujet, il me conseilla de ne pas céder. Mon petit singe s'amusa dans la soute, parmi les sacs de ciment et les lampes à huile, et ne faisait de mal à personne. Il n'était nul besoin de le perturber. Puis un autre marin lança que Jonah désignait également un pasteur. Or nous en avions deux sur l'*Oceanic* ! Je déclarai que si le singe devait passer par-dessus bord, alors les saints hommes connaîtraient le même sort. Le débat fut clos, et mon petit compagnon eut la vie sauve.

### New York World, 18 janvier 1890

Presque arrivée !

### BIENTÔT, NELLIE BLY APERCEVRA LE GOLDEN GATE BRIDGE

Plus que cinquante-six heures avant que Nellie Bly n'atteigne les côtes de son pays natal. Ce matin à 9 h 40 et 30 secondes, cela faisait pile soixante-cinq jours qu'elle avait quitté New York. Si le capitaine de l'*Oceanic* maintient son record de vitesse, il déposera la voyageuse à San Francisco le soir du 20 janvier ou le matin du 21. Ensuite, c'est parti pour une course échevelée à travers le continent ! L'entreprise

de Miss Bly n'a jamais suscité autant d'intérêt que ces dernières vingt-quatre heures. Des lettres venues des quatre coins des États-Unis ont déferlé dans nos bureaux jeudi soir et hier toute la journée. Un fermier de l'État du Dakota a envoyé un télégraphe signalant qu'il avait parié 500 dollars que la courageuse petite circumnavigateuse bouclerait son voyage en soixante-treize jours. Deux jeunes hommes de Newark veulent verser au journal 250 dollars à remettre à l'heureux gagnant du concours. Mary M. Holmes de Philadelphie souhaite payer les frais de voyage en Californie pour avoir le privilège de raccompagner la globe-trotteuse chez elle. Le rédacteur en chef du *Hawk Eye* à Burlington dans l'Iowa aimerait monter à bord du train au premier arrêt à l'ouest de sa ville afin d'obtenir un rapide entretien avec Nellie Bly. À chaque étape de l'itinéraire de notre journaliste, des fêtes de bienvenue sont en préparation. Tous les garçons qui écrivent au *World* se proposent d'escorter Nellie Bly à partir du lieu choisi par le rédacteur en chef, et toutes les petites filles finissent leurs lettres ainsi : « J'envoie des milliers de baisers à ma très chère Nellie Bly. » Si Miss Bly avait le temps de lire ne serait-ce que la moitié de ces charmantes et sincères formules, elle aurait les yeux humides pendant toute une semaine.

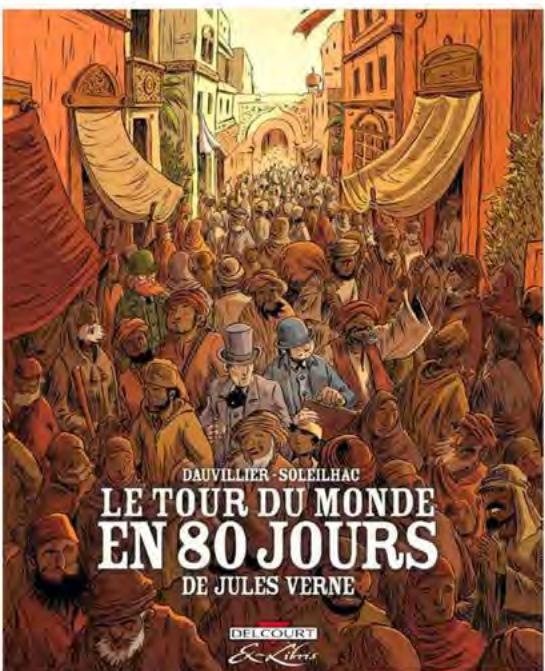
Puis un soir, nous fûmes en passe d'atteindre San Francisco. J'étais fiévreuse d'excitation. Nous nous demandions si une tempête de neige n'allait pas m'empêcher de traverser le continent. J'eus malgré tout un regain d'espoir, jusqu'à ce qu'un marin pâle comme un linge accoure vers le commissaire de bord en criant : « Mon Dieu, le bulletin de santé est resté à Yokohama ! » « Qu'est-ce... que... qu'est-ce que ça signifie ? balbutiai-je, pressentant un nouveau malheur. » « Ça signifie, dit-il en s'effondrant sur sa chaise, que nous ne pourrons accoster qu'à l'arrivée du prochain bateau en provenance du Japon. Dans deux semaines. » La perspective de rester tout ce temps sur l'*Oceanic*, aux portes de San Francisco, à deux doigts de la victoire, après tous ces efforts, me rendit folle. « C'est impossible, plutôt me trancher la gorge ! », déclarai-je d'un ton si déterminé qu'ils se mirent aussitôt en quête du fameux papier, qui se cachait en fait dans le bureau du médecin de bord.

Un peu plus tard, on évoqua un cas de variole, mais ce ne fut qu'une rumeur. Un matin, les officiers comptables revinrent à bord avec des journaux du continent. J'appris qu'aucun train ne circulait depuis une semaine à cause de la tempête de neige. J'étais au comble du désespoir. Puis, lors de la visite du médecin chargé des quarantaines, on m'annonça qu'un remorqueur allait me conduire sur la terre ferme. Nous n'eûmes pas le temps pour des adieux en bonne et due forme.

J'emportai en toute hâte mon singe et mon bagage – devenu lourd à cause des cadeaux offerts par mes nouveaux amis. Le petit bateau sonnait le départ lorsque le médecin accourut sur le pont : il avait oublié d'examiner ma langue. Je tirai donc effrontément la langue à l'*Oceanic*, devant l'équipage hilare. Le médecin cria contre le vent : « Très bien, rien à signaler », et le remorqueur put enfin s'éloigner, tandis que j'agitai la main.



## NOTRE SÉLECTION



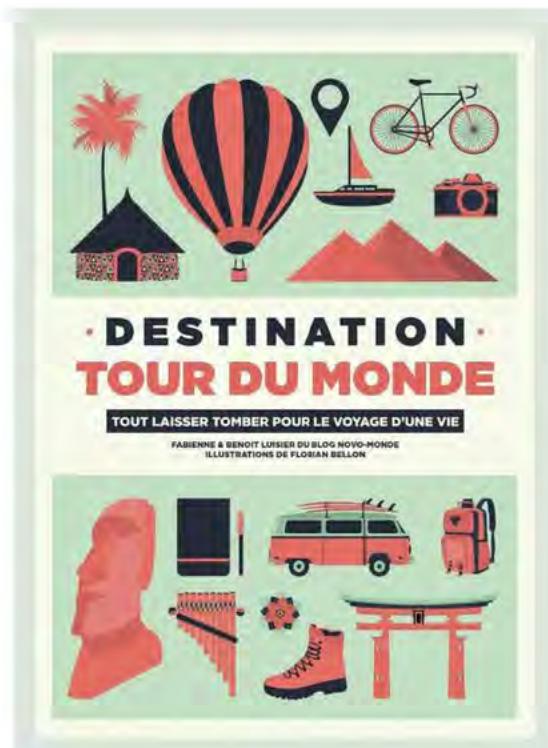
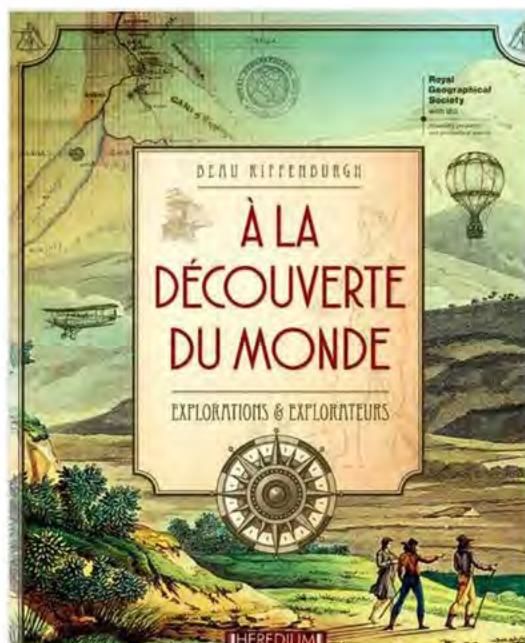
### LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS Dauvillier, Soleilhac et Jules Verne

Faire le tour du monde en 1920 heures, ou 15 200 minutes, c'est le pari fou que le gentleman anglais Phileas Fogg relève en 1872 contre ses amis, les membres du Reform Club de Londres ! À la surprise de tous, qui croient l'aventure impossible, il se lance sur les routes le soir même, en compagnie de son nouveau domestique, Passepartout. En bateau à vapeur, en train, en yacht, en traîneau, et même à dos d'éléphant, de la jungle indienne à la mer de Chine, le périple de Fogg et de son valet sera semé d'embûches (coups bas de l'agent Fix, attaque d'Indiens...) et de rencontres (la belle Aouda). Une formidable course contre la montre qui tient en haleine toute l'Angleterre du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette adaptation en BD du célèbre roman de Jules Verne est une belle manière de découvrir (ou de redécouvrir) un chef-d'œuvre de la littérature classique. Les dessins hauts en couleurs s'enchaînent au même rythme effréné que celui de l'aventure et le scénario suit scrupuleusement la trame du roman éponyme. Culte. *Delcourt*, 25,50 €.



### À LA DÉCOUVERTE DU MONDE Beau Riffenburgh

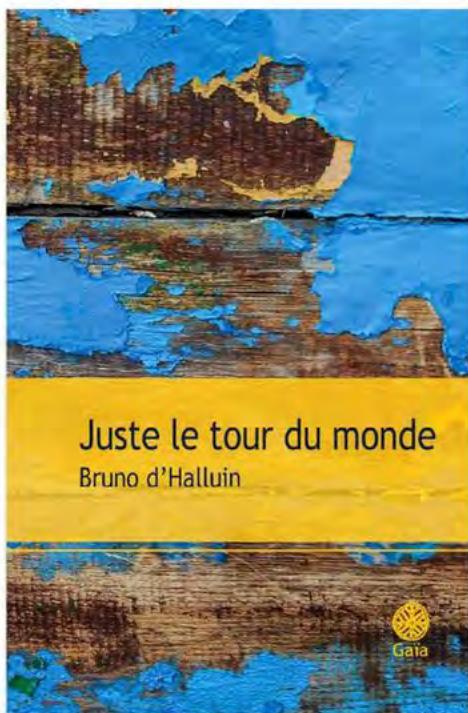
Savez-vous pourquoi la Floride porte ce nom ? En 1513, Juan Ponce de León, venu chercher une légendaire fontaine de jouvence, est le premier Européen à poser le pied sur le sol de la péninsule américaine. Ce conquistador espagnol décide de baptiser les lieux du jour de son arrivée : la Pascua florida, ou Pâques fleurie. Ce beau livre regorge d'histoires d'aventuriers qui, au fil de leurs conquêtes et explorations, donnèrent un peu de leur identité à des territoires pour eux inconnus. Christophe Colomb, mais aussi Amerigo Vespucci, David Livingstone, Fernand de Magellan ou encore Erik le Rouge et Ibn Battuta : l'ouvrage retrace en 200 pages les péripéties de ceux qui ont apporté leur pierre à l'édifice de la connaissance du monde, parfois par amour de la science, parfois par simple curiosité, mais aussi par soif de pouvoir, de gloire et de nouvelles opportunités commerciales. Cartes d'époques et documents historiques – journaux de bord, croquis, lettres – viennent enrichir ces récits relatés par Beau Riffenburgh, historien spécialiste de l'exploration polaire. *Heredium*, 35 €.



### DESTINATION TOUR DU MONDE Fabienne et Benoît Luisier

Pourquoi faire le tour du monde ? Comment le préparer ? Quels pays visiter ? Quel budget prévoir ? Comment se loger et se déplacer ? Ce livre, à mi-chemin entre le guide pratique et le récit de voyage, est le témoignage d'une expérience authentique vécue par Fabienne et Benoît Luisier. Ces deux Suisses, passionnés de voyage, ont tout quitté en 2013 pour effectuer un tour du monde de 19 mois à travers 19 pays. C'est avec beaucoup de réalisme et d'humour qu'ils nous font partager l'aventure de leur vie. Conseils pratiques (quoi mettre dans son sac à dos ou comment protéger ses affaires) et anecdotes (moyens de transports les plus insolites, pires galères, plats les plus bizarres ou rencontres les plus marquantes), mais aussi interviews et portraits de dix tour-du-mondistes qui ont croisé leur chemin et livrent leurs astuces et leurs coups de cœur. Une véritable mine d'informations pour ceux que l'aventure titille et un réservoir de rêves pour ceux qui hésitent encore à sauter le pas. *Helvetiq*, 24 €.





### JUSTE LE TOUR DU MONDE Bruno d'Halluin

Bien décidés à ne pas suivre les rails d'une existence toute tracée, Stefan et Richard, respectivement fils de pêcheur breton et de paysan normand, s'éloignent peu à peu de leur terre natale. Leurs routes vont se croiser à l'été 1519 dans l'effervescence de Séville, ville portuaire et, à l'époque, porte des Indes, où ils embarqueront bientôt sans le savoir dans l'aventure incroyable du premier tour du monde sur la nef de Fernand de Magellan. Une fresque historique racontée comme un formidable récit de voyage de «ces jeunes hommes du XVI<sup>e</sup> siècle qui s'enrôlaient dans des projets fous, voués à une mort certaine». Une œuvre captivante, pointue et très documentée qui, de l'Espagne aux Moluques, en passant par la Patagonie, nous emmène dans une épopee extraordinaire qui changea à jamais la face du monde. **Gaïa, 22 €.**

CHRISTIAN GARCIN  
TANGUY VIEL

### Travelling

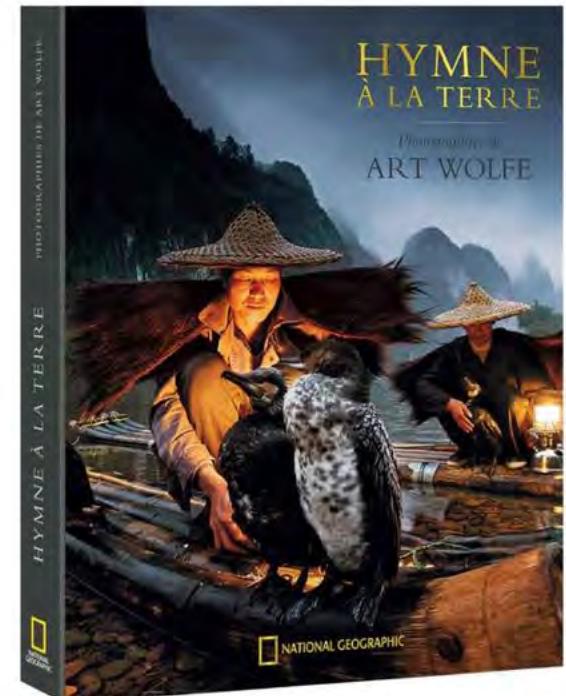
roman



### TRAVELLING Christian Garcin et Tanguy Viel

Si passer 100 jours autour du monde relève aujourd'hui de l'ordinaire, Christian Garcin et Tanguy Viel en ont décidé autrement. Ensemble, ils se sont lancé un défi : faire le tour de la terre en n'empruntant que des moyens de transport qui restent à ras du sol. De Marseille à New York, du Mexique au Japon, de Chine en Russie, ils prennent des cargos, des trains, des bus, des ferrys... Tout sauf l'avion. À chaque kilomètre parcouru, chaque fuseau horaire traversé, le monde s'infuse en eux «comme une pluie fine traverse le sol». Dans ce lent travelling écrit à quatre mains, les auteurs alternent les chapitres et expriment, dans deux styles aussi différents que leur personnalité, leur propre ressenti sur les étapes de leur voyage. Une ode à la lenteur qui nous invite à méditer sur notre rapport à l'espace et au temps.

**Lattes, 18,90 €.**



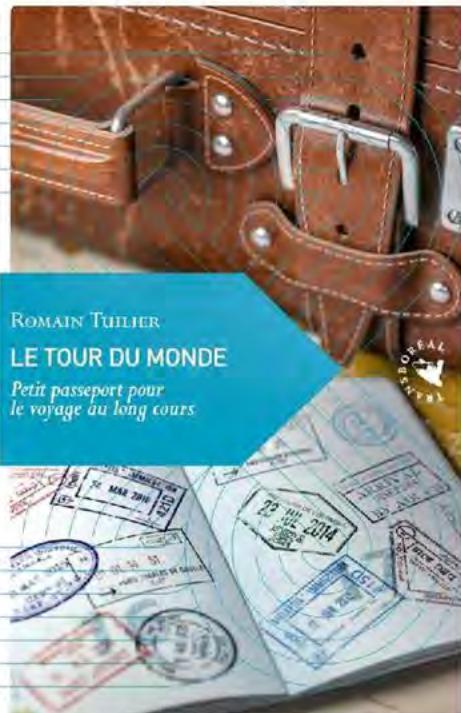
### HYMNE À LA TERRE Art Wolfe

Ce beau livre d'Art Wolfe porte bien son nom. Chacune des 450 photos, époustouflantes, tirées en grand format, est un hommage à la beauté du monde et à sa fragilité. L'Américain réussit aux quatre coins de la planète – des savanes africaines aux foires aux chameaux de Pushkar, en Inde, des sommets enneigés et vertigineux aux étendues glacées des pôles – le pari de capter l'instant magique, celui où le sujet, la lumière et la perspective s'allient pour former une image extraordinaire. La sensibilité du photographe est encore plus évidente dans ses portraits, qu'il capture le sourire timide d'un jeune Masaï ou l'incroyable présence d'une femme aux yeux d'or du Rajasthan. Une seule question demeure : comment les éditeurs ont-ils pu choisir la photo de couverture, tant elles sont toutes sublimes ?

**National Geographic, 129 €.**

“Un voyage de mille kilomètres commence toujours par un pas.” **Lao Tseu**





## LE TOUR DU MONDE

Romain Tuilier

Poussé par son désir de voir le monde, Romain Tuilier monte un jour de 2004 à bord du Transsibérien. C'est le début d'une odyssée roulante qui va durer un an. Des confins russes aux atolls perdus du Pacifique, en passant par l'Asie et le désert californien, l'auteur a posé son regard sur le statut du globe-trotteur. Son expérience, qui l'entraîne d'hôtels bons marchés en lieux incontournables, fidèle à l'itinéraire proposé par les guides, est facile. Trop pour Romain, qui veut aller au-delà des sourires et de l'émerveillement. Mais il est vite confronté à la distance qui le sépare des populations locales, et s'interroge sur la possibilité d'avoir un rapport authentique avec l'habitant. Et sur la place qui est la sienne : jusqu'où peut-il s'immiscer ? quelle posture doit-il adopter quand une injustice le révolte ? quel sillage laissera sa visite, perdue au milieu de celle de tant d'autres ? « Il faut apprendre à assumer que nous ne serons finalement que des spectateurs de la comédie humaine qui se joue sous nos yeux... » Une belle réflexion philosophique sur le voyage. *Transboréal*, 8 €.

## Bougainville

Voyage autour du monde

Édition de Jacques Proust

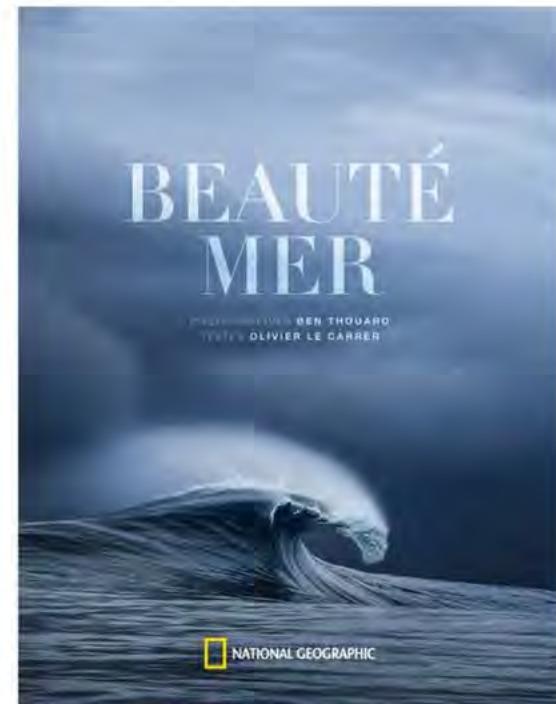


folio classique

## VOYAGE AUTOUR DU MONDE

Bougainville

Nous sommes en 1766. Mandaté par Louis XV, Bougainville entreprend la première circumnavigation portant pavillon français, avec pour mission de découvrir des contrées jusque-là ignorées et d'établir des recherches scientifiques. Son navire, « La Boudeuse », quitte le port de Brest un matin de novembre, avec à son bord un astronome, un botaniste et un cartographe. Après avoir traversé l'Atlantique, le bateau fait escale au Brésil (d'où il rapporte le bougainvillier) et dans l'actuelle Argentine, longe les côtes patagones et débarque à Tahiti en 1768. La découverte de ce paradis terrestre aux mœurs si éloignées de celles du Vieux Continent est un choc, et les descriptions que Bougainville en fait dans son rapport auront de fortes répercussions au siècle des Lumières. Un journal de bord minutieusement détaillé (vie de l'équipage, données techniques de navigation, rencontres avec les populations), dans lequel l'explorateur, tour à tour géographe et anthropologue, nous livre le témoignage historique du monde du XVIII<sup>e</sup> siècle. *Folio*, 10,80 €.



## BEAUTÉ MER

Olivier Le Carrer et Ben Thouard

« Il y a trois sortes d'hommes, les vivants, les morts, et ceux qui vont sur la mer », dit la célèbre citation, qui reste à ce jour non attribuée. Dans « Beauté Mer », l'étrange intemporalité du milieu marin est magnifiquement retranscrite en images et en textes. Ben Thouard, photographe aquatique passionné de glisse, a sillonné le monde pour immortaliser l'océan et ses mille et un visages, tantôt montagne d'eau menaçante et coiffée d'écume, tantôt lac turquoise et placide. Ses 360 clichés à couper le souffle, accompagnés de six dépliants très grand format, s'allient à la plume précise et savante du navigateur-journaliste Olivier Le Carrer pour documenter la mer, éternel théâtre du chaos et de la création. Dans un récit philosophique et historique, l'ouvrage, divisé en six chapitres, explore les différentes facettes de l'océan, tour à tour refuge, cimetière, berceau de la vie, garde-manger ou trait d'union entre les continents. Un beau livre avec lequel oublier le temps.

*National Geographic*, 89 €.



## LE TOUR DU MONDE D'UN ÉPICIER

Albert Seigneurie

Novembre 1886, Albert Seigneurie, un épicier parisien qui connaît le monde grâce à ses rayonnages, décide sur un coup de tête de partir pour l'Indochine. Il embarque à Marseille pour se rendre à une exposition universelle qui se tient à Hanoï, fait escale à Singapour - «La ville idéale» selon lui - et à Hong Kong, puis met le cap sur la Chine, le Japon et l'Amérique... Publié en 1897, ce récit se distingue de celui des explorateurs de l'époque par la singularité de son propos, car c'est avec un œil de commerçant (dont on dirait aujourd'hui qu'il est homme d'affaires) que Seigneurie s'intéresse aux cultures qu'il traverse. Sa priorité va aux boutiques, aux ateliers, au travail sous toutes ses formes, des comptoirs français d'Indochine aux banques de Singapour, de l'ultramodernisme de l'ère Meiji au Japon au dynamisme des États-Unis. De ces rencontres qui le consternent ou l'émerveillent, il dresse avec franchise, humour et une foultitude d'anecdotes un portrait saisissant de la colonisation française en Asie du Sud-Est et un tableau très détaillé de l'économie mondiale de l'époque.

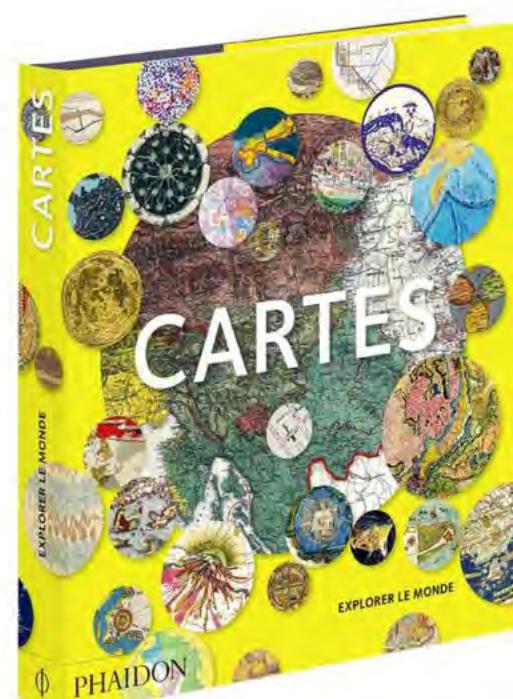
Tohu-Bohu éditions, 22 €.



## CARTES, EXPLORER LE MONDE

Collectif

D'un plan sommaire, dessiné sur une tablette d'argile vers 2 300 av. J.-C., à la précision toute satellitaire de Google Earth, en passant par la mappemonde du XVI<sup>e</sup> siècle du Flamand Gérard Mercator, qui figurait dans les écoles du monde entier, les raisons qui poussent les hommes à réaliser des cartes sont multiples. Retrouver son chemin, certes, mais aussi revendiquer un droit à la propriété, enregistrer une activité humaine, exercer un contrôle, afficher sa puissance politique... Ce livre présente un échantillon de 300 documents fascinants, couvrant près de 2 700 ans de cartographie et illustrant l'ensemble de ces problématiques. Cartes de navigation, relevés astronomiques, images numériques... Les réalisations sont présentées par paires, face à face, se répondant ou s'opposant, afin de montrer l'évolution des points de vue à travers l'Histoire. L'ouvrage est érudit, mais surtout très beau, présentant des œuvres aussi scientifiques qu'esthétiques, rappelant que, depuis les débuts de la cartographie, la discipline est également une affaire d'artistes. **Phaidon, 49,95 €.**



## LE MONDE EN STOP

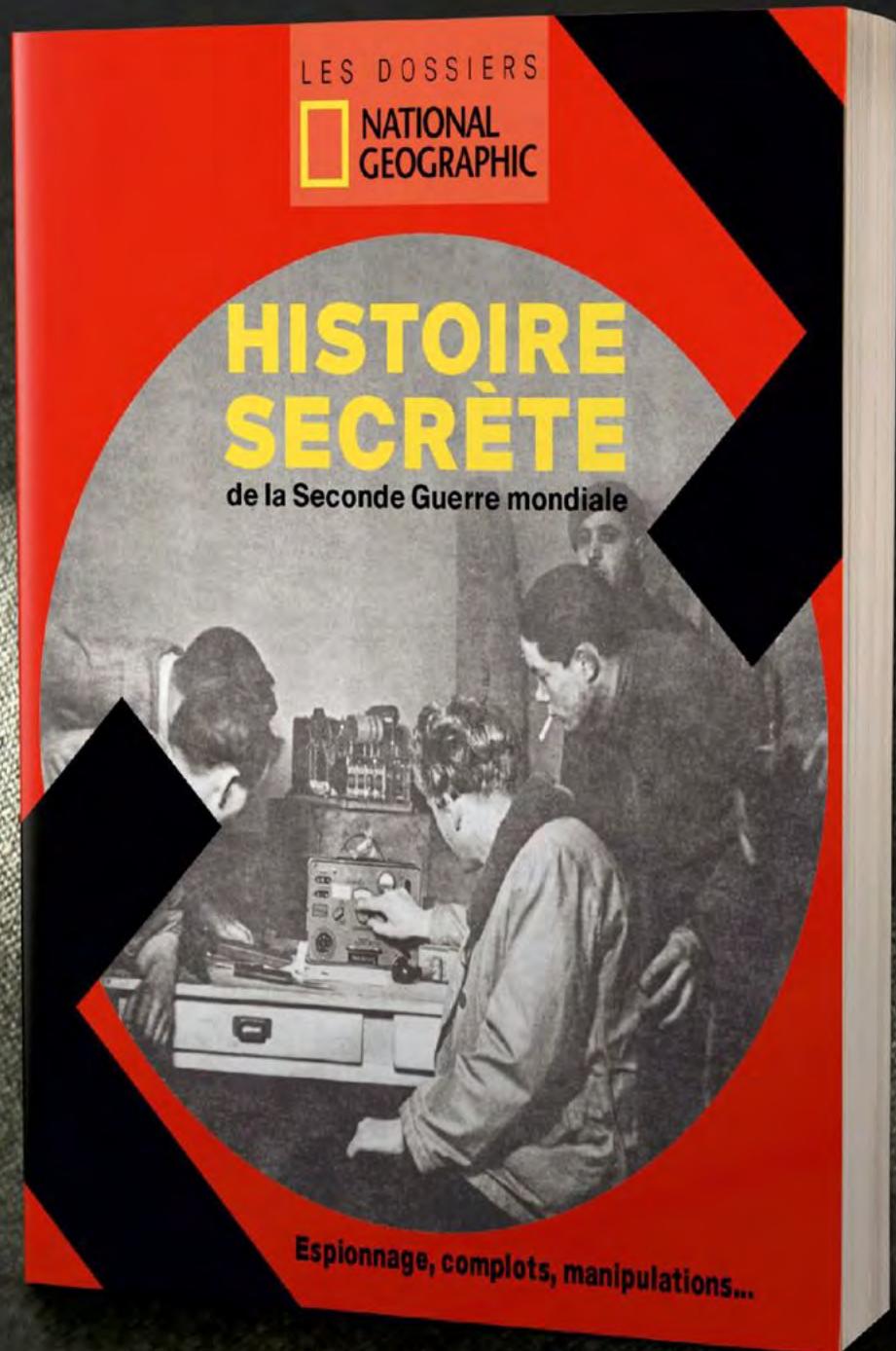
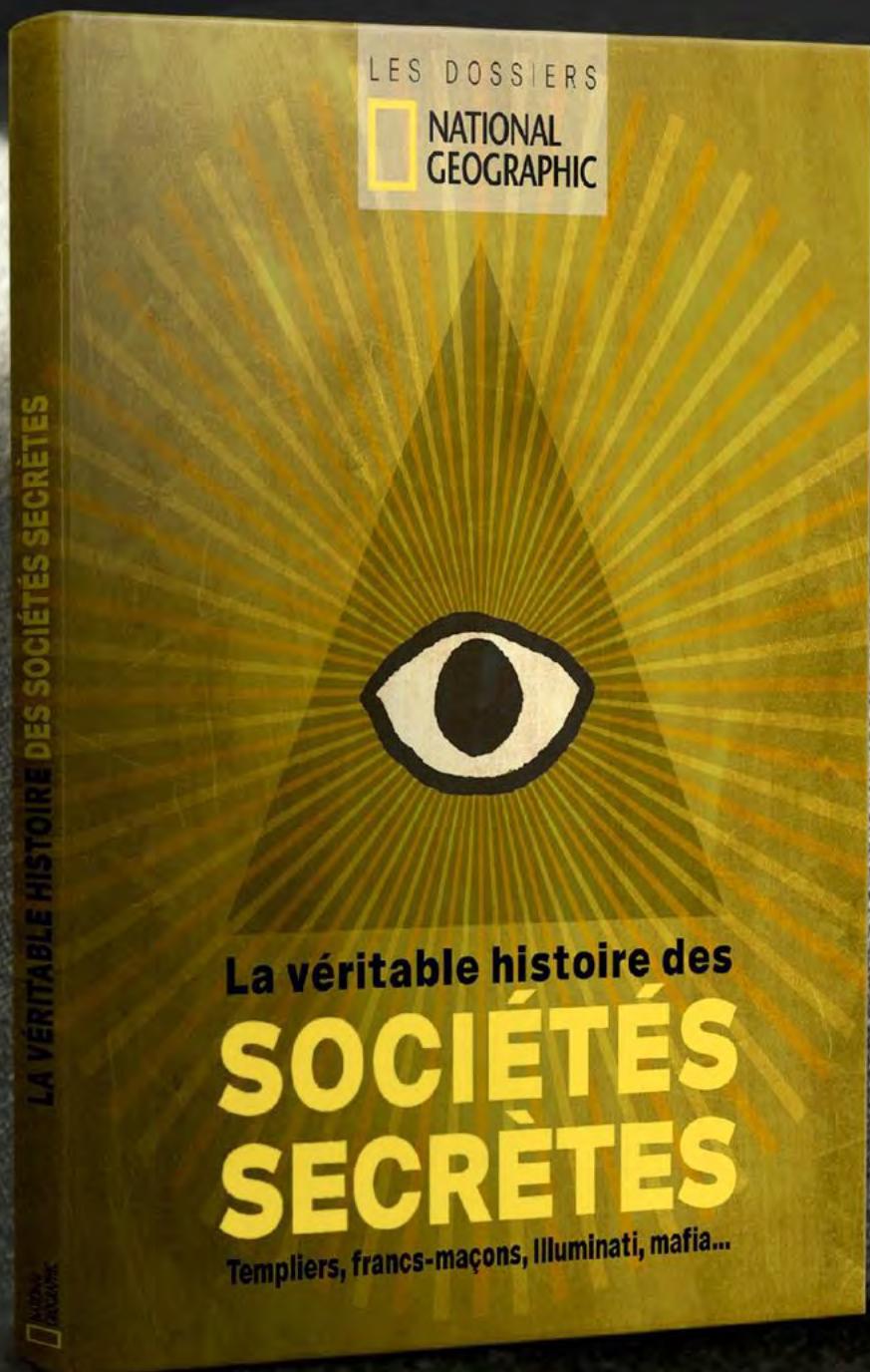
Ludovic Hubler

Ludovic a 24 ans et un master de management en poche quand il décide de se lancer dans un tour du monde. Ou plutôt un «tour des hommes», qu'il aime appeler son «doctorat de la route». Car pour ce jeune diplômé, la découverte des réalités du monde est un préambule à la vie professionnelle. Un préambule qui va durer cinq ans ! Pour être au plus près des gens, Ludovic choisit de voyager en stop. Voilier-stop, brise-glace-stop, dromadaire-stop... c'est puceau levé qu'il va parcourir 170 000 kilomètres et traverser 59 pays. Colombie, Corée du Nord, Afghanistan, Mongolie... les heures sont longues passées au bord de la route parfois, mais Ludovic se réjouit chaque jour de ce qui l'attend : une aventure humaine faite essentiellement de rencontres, des milliers de conducteurs qui l'ont aidé à tracer sa route à ceux qui l'ont hébergé. Le globe-trotteur a vécu dans les favelas, été accueilli chez les Aborigènes et dormi avec les Intouchables. Le tour d'une Terre peuplée d'hommes de bonnes intentions, comme un hymne à la rencontre et à la tolérance. Un grand bol d'optimisme.

**Pocket, 8,30 €.**



# DES MYSTÈRES ENFIN DÉVOILÉS !



Que se cache derrière les célèbres sociétés secrètes ?

Quels sont ces coups de bluff des commandos de l'époque ?

Ces ouvrages relatent des événements historiques à travers des documents rares et des photos d'archives de *National Geographic*.

DISPONIBLES EN LIBRAIRIES ET SUR PRISMASHOP.FR

Cliquez sur **Clé Prismashop** et saisissez le code **DOSSIERNG**



# JET LAG

## GÉRER LE DÉCALAGE HORAIRE

Si vous prenez un vol moyen ou long-courrier, vous ne pourrez pas éviter le décalage horaire. Résultat : votre horloge interne sera chamboulée. Avec, pour conséquence, une fatigue générale, des difficultés de concentration, voire des troubles digestifs. Voici quelques conseils pour limiter ces effets indésirables.

D'abord, mieux vaut l'accepter : il faut généralement compter un jour par nombre d'heures de décalage pour que votre horloge biologique s'adapte à un nouveau fuseau horaire. Si vous allez à New York, par exemple, où l'horloge affiche 6 heures de moins qu'à Paris, 6 jours sur place seront en moyenne nécessaires pour vous faire à l'heure locale.

« Pour des séjours très courts de 2 ou 3 jours, il est préférable de rester calé sur l'heure française, ou au moins en tenir compte pour être au mieux de sa forme », pointe Alain Gisquet, médecin du travail chez Air France.

PAR MANON MEYER-HILFIGER



### Avant de partir

#### Chercher la lumière

« La lumière est le grand chef d'orchestre de notre horloge interne », explique Vanessa Slimani, médecin spécialiste du sommeil à Paris. Si vous partez vers l'est, commencez à modifier votre rythme quelques jours avant le décollage en vous exposant à la lumière matinale et en vous couchant plus tôt. Pour un voyage vers l'ouest, profitez, au contraire, au maximum de la lumière du soir et retardez d'une à deux heures le coucher.

#### Anticiper grâce aux applications

Plusieurs jours avant le départ, téléchargez l'application Timeshifter. Elle vous aidera à préparer progressivement votre corps à un nouveau rythme en établissant un calendrier de choses à faire ou à éviter selon le moment de la journée, comme par exemple boire du café, faire une sieste ou s'exposer au soleil.

### Pendant le voyage

#### Synchroniser les montres

Mettez tout de suite votre montre à l'heure du pays d'arrivée et respectez les horaires de votre destination pour manger et dormir.

#### Profiter des innovations

Malin : Airbus a doté son avion A350 d'un éclairage LED qui reproduit les variations de la

lumière naturelle pour aider les passagers à se mettre au rythme du pays d'arrivée.

### Atterrissage

Réservez si possible un vol qui atterrit en journée : la lumière du jour aidera à réinitialiser votre horloge biologique.

### À l'arrivée

#### Régler son horloge alimentaire

Calez-vous directement sur les heures des repas dans le pays d'arrivée. « Ne forcez pas l'entrée-plat-dessert si vous ne le sentez pas. Il faut simplement envoyer un signal à votre corps », tempère Vanessa Slimani.

#### Bien manger

Adoptez un régime alimentaire en phase avec vos nouveaux horaires. Protéines le matin, pour favoriser l'éveil. Glucides lents, légumineuses, fruits le soir pour faciliter l'endormissement.

#### Pour ne pas être à l'ouest

Lors d'un voyage vers l'ouest, vous aurez envie de vous coucher beaucoup plus tôt que les locaux. Pour tenir le coup, buvez du café, sortez avec des amis ou faites un peu de sport, et exposez-vous à la lumière le soir, y compris celle des écrans : leur lumière bleue empêche la sécrétion de mélatonine, l'hormone du sommeil. Mais vous vous réveillerez sûrement au beau milieu de la nuit ; pour un voyage à New York, quand il est 2 h du matin, votre corps

vous indique qu'il est 8 h. Essayez de vous rendormir en vous concentrant sur votre respiration. Pour un voyage vers l'est, c'est une autre histoire : il faudra vous forcer à dormir. Quand il est 22 h à Pékin, votre horloge interne pense qu'il est 15 h. Protégez-vous de la lumière de fin d'après-midi et bannissez les écrans. Attention aussi à ne pas vous exposer trop tôt à la lumière matinale. Quand il est 8 h à Pékin, il est 1 h du matin à Paris. Pour ne pas trop allonger la journée et finir sur les rotules, Alain Gisquet recommande de porter des lunettes de soleil jusqu'à 11 h les trois premiers jours.

#### Résister aux chants des sirènes

Attention à l'usage intensif de la luminothérapie. Elle peut aider à resynchroniser l'horloge interne, mais « à haute dose, elle abîme les yeux », prévient le médecin, qui déconseille aussi les somnifères : « Ils procurent un sommeil de très mauvaise qualité et entraînent une dépendance. » Préférez la lumière naturelle et les exercices de sophrologie pour vous endormir. Les adultes peuvent aussi prendre 1 mg de mélatonine, 30 minutes avant l'heure du coucher, pour faciliter l'endormissement. « Le décalage horaire est un phénomène normal : il n'y a pas de recette miracle ! Le tout, c'est de prendre son mal en patience », conclut Vanessa Slimani.



## SHOPPING

### 1. WATERPROOF.

Avec leur doublure imperméable, vous aurez les pieds au sec en toutes circonstances. Sky Kaha Imperméable, 220 €. [hokaoneone.eu](http://hokaoneone.eu)

### 2. PRÉVOYANTE.

Grâce à son second fuseau horaire, cette montre vous permet de connaître l'heure de votre prochaine destination. Pour bien préparer votre horloge interne. Jazzmaster

Traveler GMT Auto, 945 €. [hamiltonwatch.com](http://hamiltonwatch.com)

### 3. COMPACT.

Idéal pour rapporter de sublimes photos de voyage sans s'encombrer. Développé avec Leica, ce smartphone est doté de 4 capteurs pour voir le monde sous tous ses angles : un télé-objectif, un objectif ultra grand angle, un autre de 40 MP et un dernier conçu pour capturer le maximum de lumière. Il est résistant à l'eau et à la poussière et doté d'une batterie d'une autonomie exceptionnelle. Huawei P30 Pro, à partir de 849,99 €. [consumer.huawei.com](http://consumer.huawei.com)

### 4. CONFORTABLE.

Au-delà de 4 h de vol, mieux vaut penser à un dispositif de compression des jambes pour favoriser la circulation sanguine. Chaussettes de voyage Traveno par Sigvaris, 20,10 €. [new.sigvaris.com](http://new.sigvaris.com)

### 5. EXPLORATEUR.

Pour vous remémorer les souvenirs de votre tour du monde, punaisez les pays visités. Globe terrestre en liège, 35,80 €. [natureet-decouvertes.com](http://natureet-decouvertes.com)

### 6. DURABLE.

Composée à 100 % d'ingrédients d'origine naturelle, cette crème solaire haute protection vous protège et préserve le corail. Crème solaire SPF 50, EQ, 20,95 €. [eq-love.com](http://eq-love.com)

### 7. ANTIMOUSTIQUES.

En plus d'assurer une protection efficace de 6 h contre les moustiques et les tiques, la formule huile sèche de ce spray est waterproof et hydrate la peau. Spray hydratant antimoustiques, 14,90 €. [fr.parakito.com](http://fr.parakito.com)

### 8. UNIVERSEL.

Cet adaptateur, à charge rapide, permet de se brancher dans plus de 150 pays. Le + : deux ports USB pour charger plusieurs appareils en simultané. 29,90 €. [watt-and-co.fr](http://watt-and-co.fr)

### 9. LUMINEUX.

Récupérez plus vite du jet lag avec ces lunettes de luminothérapie, qui permettent de resynchroniser l'horloge biologique lors de longs voyages, traversant plusieurs fuseaux horaires. En prime, l'application Myluminette élabore un programme personnalisé et détermine les moments idéaux d'utilisation. Luminette, 229 €. [myluminette.com](http://myluminette.com)



5



1



6



7



11



13



2



3



4



6



9



10



12



14

**10. LUDIQUE.** Découvrez un pays mystère en testant vos connaissances sur les grandes destinations touristiques, grâce aux 800 questions de ce jeu instructif. La Boîte à quiz du Routard, 20,90 €. [fnac.com](http://fnac.com)

**11. ISOLANT.** Pour un confort maximum lors des longs trajets en avion, ce casque sans fil est idéal. Doté de 11 niveaux différents de réduction de bruit, il permet de vous isoler totalement ou de laisser seulement certains sons filtrer, ou encore d'écouter de la musique au calme. Avec son arceau d'une grande légèreté et ses écouteurs inclinés, il est aussi très agréable à porter. Bose Noise Cancelling Headphones 700, 399,95 €. [bose.fr](http://bose.fr)

**12. REMBOURRÉ.** Ce sac Osprey de 65 l comporte plusieurs poches à l'intérieur du compartiment principal et permet à votre charge de rester bien organisée. La mousse intégrée protège les objets à l'intérieur. Existe aussi en noir. Dim. : 67x49x38 cm. Porter 65, 170 €. [ospreyeurope.com](http://ospreyeurope.com)

**13. ÉVOLUÉ.** En plus d'être très confortable, ce coussin de voyage contient des bouchons d'oreille et se range facilement : une fois plié, il perd 50 % de son volume. Evolution Cool Travel Pillow, 53,95 €. [cabeau.com](http://cabeau.com)

**14. ÉCOLO.** D'une contenance de 500 ml, cette élégante bouteille permet de transporter facilement les boissons froides comme chaudes. Gourde isotherme, 19,95 €. [natureetdecouvertes.com](http://natureetdecouvertes.com)

Suivez les rebondissements de la clinique d'un vétérinaire  
pas comme les autres !

# L'INCROYABLE Dr. POL

Tous les jeudis à 20.45

Épisodes inédits dès le 14 mai



NATIONAL  
GEOGRAPHIC

# WILD

SEULEMENT  
AVEC

**CANAL+**

CANAL 116



1 Combien d'habitants compte l'île de Pâques ?

- a. 0
- b. 6 370
- c. 119

2 Quel est la fleur emblématique de Tahiti ?

- a. Le tiare
- b. L'hibiscus
- c. La fleur de frangipanier

3 Avec quoi paye-t-on en Polynésie Française ?

- a. Des francs CFA
- b. Des euros
- c. Des francs Pacifique

4 Où passe la ligne de changement de date ?

- a. Sur les Açores, au milieu de l'Atlantique
- b. Sur les îles Kiribati, dans le Pacifique
- c. Sur le méridien de Greenwich

5 De qui Jules Verne s'est-il inspiré pour créer le personnage de Phileas Fogg ?

- a. De George Francis Train, un excentrique homme d'affaires
- b. De son professeur de géographie au collège Saint-Stanislas
- c. De son éditeur Pierre-Jules Hetzel

6 Qu'est-ce que Nellie Bly emporta dans sa valise pour son tour du monde en 1889 ?

- a. Une boussole
- b. Une robe et un manteau
- c. Une lettre de son père

7 Comment Jeanne Barret a-t-elle pu intégrer l'équipage de Bougainville ?

- a. Elle s'est fait passer pour un homme
- b. C'était la femme du commandant
- c. Elle a embarqué en passager clandestin

8 Qui a acheté l'atoll de Tetiaroa, dans le Pacifique, en 1967 ?

- a. Robert De Niro
- b. Marlon Brando
- c. Jacques Brel

9 Sur quelle colline se trouve la statue du Christ rédempteur à Rio ?

- a. Le Pain de sucre
- b. Le Corcovado
- c. Copacabana

10 Que raconte la légende du Taj Mahal et de l'empereur Shâh Jahân ?

- a. Qu'à la fin du chantier, l'empereur fit couper les mains des 20 000 ouvriers
- b. Que ses cheveux blanchirent en une nuit après la mort de son épouse bien-aimée
- c. Que la vaisselle de son palais changeait de couleur au contact d'aliments empoisonnés

11 Combien y-a-t-il de variétés de pommes de terre au Pérou ?

- a. environ 400
- b. 15
- c. on ne mange pas de pommes de terre au Pérou

12 Combien mesure la Grande Barrière de Corail en Australie ?

- a. 2 300 km
- b. 5 330 km
- c. 150 km

13 Comment s'appelle la capitale de la Birmanie ?

- a. Rangoon
- b. Naypyidaw
- c. Mandalay

14 Lorsque vous commandez un *cha muc* à Along, au Viêt Nam, que mangez-vous ?

- a. Du chat grillé
- b. Un plat de nouilles sautées
- c. Un hachis de seiche

15 Chez les Nabatéens, il y a plus de 2 000 ans, qui avait les mêmes droits que les hommes ?

- a. Les enfants mâles
- b. Les femmes
- c. Les animaux

REPPONSES : 1. b (au dernier recensement, en 2015), 2. a, 3. c, 4. b, 5. a, 6. b, 7. a, 8. b, 9. b, 10. a (pour empêcher ces hommes de construire un autre chef-d'œuvre. La légende dit aussi qu'il fit crever les yeux de l'architecte !), mais aussi b et c !, 11. a (« Autant que de jours de l'année », dit-on au Pérou), 12. a , 13. b, 14. c, 15. b.

NATIONAL  
GEOGRAPHIC

# TRAVELER

NATIONAL GEOGRAPHIC TRAVELER FRANCE  
13, rue Henri-Barbusse - 92624 Gennevilliers Cedex  
Standard: 01 73 05 60 96

**RÉDACTEUR EN CHEF :** Gabriel Joseph-Dezaize  
**DIRECTRICE ARTISTIQUE :** Elsa Bonhomme

**CHEFS DE SERVICE :**

Marie-Amélie Carpio, Corinne Soulay

**CHEF DE SERVICE PHOTO :** Emanuela Ascoli

**RÉDACTRICE :** Manon Meyer-Hilfiger

**SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :** Sophie Dolce

**COORDINATRICE DE CONTENUS :** Nadège Lucas (60 96)

**RÉDACTEUR EN CHEF TECHNIQUE :** Jean-François Brosset

**FABRICATION :** Stéphane Roussiès, Mélanie Moitié

**PHOTOGRAVURE :** Jeanne Mercadante

Imprimé en Pologne:  
Walstead Central Europe,  
ul. Obr. Modlina 11,  
30-733 Kraków, Poland.

Dépôt légal : février 2020.

ISSN 2493-1179. Commission paritaire : 0421 K 93040

**Licence de NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS, LLC**

Magazine Hors-série édité par : **PRISMA MEDIA**.

Siège social : 13, rue Henri-Barbusse,  
92624 Gennevilliers Cedex

SNC au capital de 3 000 000 d'euros  
et d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant  
Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont :  
Média Communication S.A.S.U.  
et G+J Communication GmbH.

**DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :** Rolf Heinz

**DIRECTRICE EXÉCUTIVE ÉDITORIALE :**

Gwendoline Michaelis

**ASSISTANTE :** Valérie Boudon (61 12)

## MARKETING

**DIRECTRICE MARKETING ET BUSINESS DEVELOPPEMENT :**

Dorothée Fluckiger (68 76)

**DIRECTRICE ÉVÉNEMENTS ET LICENCES :**

Julie Le Floch-Dordain (61 83)

**CHEF DE GROUPE :** Hélène Coin (57 67)

## DIFFUSION

**DIRECTRICE DE LA FABRICATION ET DE LA VENTE**

**AU NUMÉRO :** Sylvaine Cortada (54 65)

**DIRECTEUR DES VENTES :** Bruno Recurt (56 76)

**DIRECTEUR MARKETING CLIENT :** Laurent Grolée (60 25)

## PUBLICITÉ

**DIRECTEUR EXÉCUTIF PMS :** Philipp Schmidt (51 88)

**DIRECTRICE EXECUTIVE ADJOINTE PMS :**

Virginie Lubot (49 49) ;

**DIRECTEUR DÉLÉGUÉ PMS PREMIUM :** Thierry Dauré (64 49)

**BRAND SOLUTIONS DIRECTOR :** Arnaud Maillard (49 81) ;

**AUTOMOBILE ET LUXE BRAND SOLUTIONS DIRECTOR :**

Dominique Bellanger (45 28) ;

**ACCOUNT DIRECTOR :** Florence Pirault (64 63) ;

**SENIOR ACCOUNT MANAGERS :** Evelyne Allain-Tholy (64 24),

Sylvie Culierrier-Breton (64 22) ;

**TRADING MANAGERS :** Tom Mesnil (48 81), Virginie Viot

(45 29) ; **PLANNING MANAGERS :** Laurence Biez (64 92),

Sandra Missue (64 79) ;

**ASSISTANTE COMMERCIALE :** Catherine Pintus (64 61) ;

**DIRECTRICE DÉLÉGUÉE CREATIVE ROOM :** Viviane Rouvier

(51 10) ; **DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DATA ROOM :** Jérôme de

Lempdes (46 79) ; **DIRECTEUR DÉLÉGUÉ INSIGHT ROOM :**

Charles Jouvin (53 28)

**Abonnement :** France : 1 an – 4 numéros : 23,80 € (frais de port offerts) ; Belgique : 1 an – 4 numéros : 28 € ; Suisse : 1 an – 4 numéros : 38 CHF . Canada : 1 an – 4 numéros: 35,96 CAN\$

**Pour vous abonner, c'est simple et facile sur [ngtravel.club](#)**

**Pour tout renseignement sur votre abonnement ou pour l'achat d'anciens numéros**

## SERVICE ABONNEMENTS

62066 Arras Cedex 09

**Par téléphone depuis la France**

0 808 809 063

Service gratuit  
+ prix appel



Provenance du papier : Allemagne  
Taux de fibres recyclées : 0%  
Eutrophisation : Ptot 0,016 Kg/To de papier



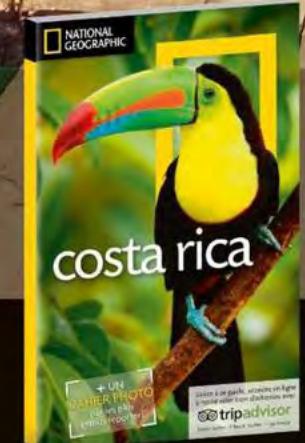
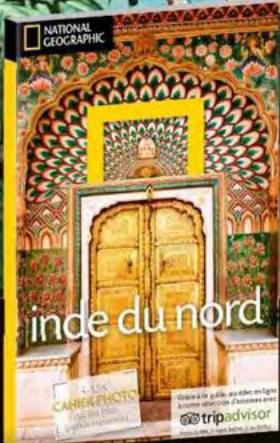
La rédaction du magazine n'est pas responsable de la perte ou détérioration des textes ou photographies qui lui sont adressés pour appréciation. La reproduction, même partielle, de tout matériel publié dans le magazine est interdite. Pour joindre un correspondant composez le 01 73 05 suivi des 4 chiffres du poste.

**PRODUCED BY NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS, LLC :** 1145 17th Street N.W., Washington, D.C. 20036-4688 U.S.A.

© 2020 French edition National Geographic Partners, LLC. All Rights Reserved.

National Geographic and Yellow Border Design are trademarks of the National Geographic Society, used under license.

# LE MONDE À PORTÉE DE MAIN



NATIONAL  
GEOGRAPHIC

DISPONIBLES EN LIBRAIRIE À PARTIR DE 11.50€

La référence du voyage

**DELSEY**  
PARIS

Collection CACTUS



#THECONFIDENTMOVE

[www.delsey.com](http://www.delsey.com)